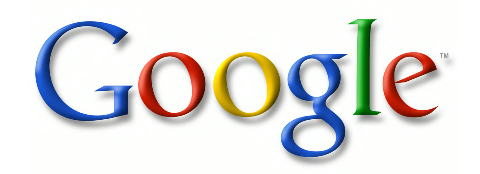
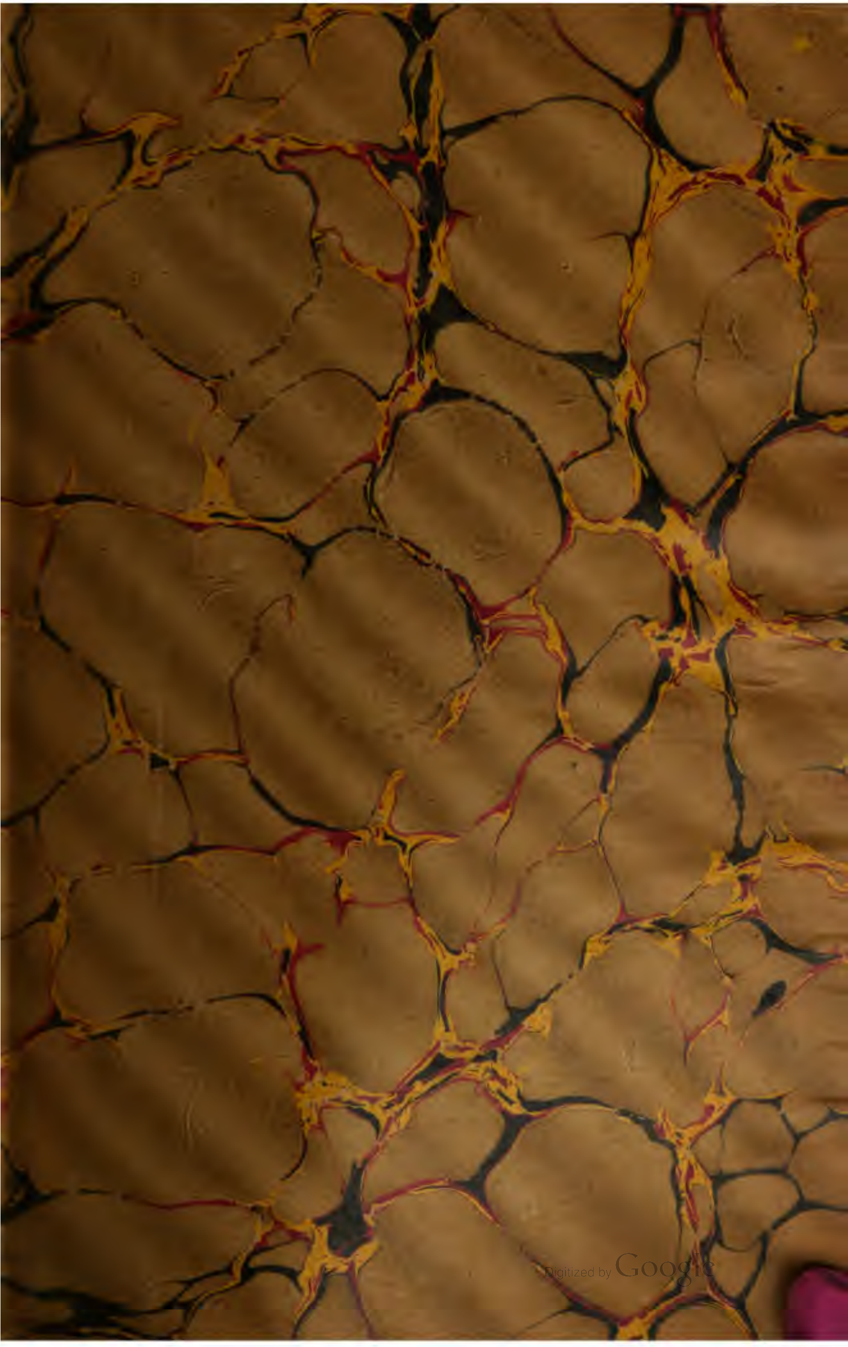




UC-NRLF
$B 320 571
P G
3385
P47
1909
MAIN
Google


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
836t
P46



Tolstoï intime

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LITTÉRATURE

Poésies, 1 volume.
Tolstoï et Ibsen (conférences), 1 volume.
Les Maîtres du roman russe contemporain, 1 volume.

THÉATRE

Wania, drame en 2 actes.
Le Crépuscule, drame en 4 actes.
L'Enfant, drame en 1 acte.
En Voyage, vaudeville en 3 actes.
L'Alibi, vaudeville en 1 acte.

TRADUCTIONS DU MÊME AUTEUR

ROMANS

MAXIME GORKY : **Dans la Steppe,** 1 volume.
Caïn et Artème, 1 volume.
Wania, 1 volume.
En Prison, 1 volume.
La Mère, 1 volume.
Une Confession, 1 volume.
L'Espion, 1 volume.
Esclaves, 1 volume.

L. ANDRÉIEF : **L'Epouvante,** 1 volume.
Le Gouffre, 1 volume.
Le Rire Rouge, 1 volume.
Les Sept Pendus, 1 volume.

D. MERÉJKOWSKI : **La Résurrection des dieux,** 1 volume.
Tolstoï et Dostoïewsky, 1 volume.

Prince S. D. OUROUSSOW : **Mémoires,** 1 volume.

THÉATRE

H. DOVOTÉ : **Je ne te laisserai point,** drame en 3 actes.
L. HARTMANN : **La Marraine,** drame en 5 actes.
MAXIME GORKY : **Hôtes d'Été,** drame en 5 actes.
Les Derniers, drame en 4 actes.

Chaque Volume : 3 fr. 50

SERGE PERSKY

Tolstoï intime

SOUVENIRS — RÉCITS

PROPOS FAMILIERS



LIBRAIRIE DES ANNALES

Politiques et Littéraires

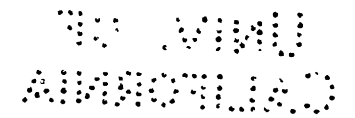
51, rue Saint-Georges et rue Bonaparte, 9

PARIS

1909

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse



AVANT-PROPOS

LÉON TOLSTOÏ

Les légendes et récits qui composent le présent ouvrage sont empruntés en partie à nos souvenirs personnels, en partie aux souvenirs de ceux qui entourent le grand écrivain, tels MM. Téneremo, ancien maître d'école de Iasnaïa-Poliana, Serguiénko, le biographe de Tolstoï, et autres.

Ce livre est un peu pour Tolstoï ce que les livres d'Eckermann sont pour Gœthe. L'homme y apparaît dans l'intimité de sa vie, de ses causeries, de

ses gestes familiers; il est simple, généreux, et sa bouche émet, avec une sorte de candeur, les pensées les plus hautes et les plus belles. Rien de ce qui touche au génie n'est indifférent. Telle phrase recueillie dans la conversation d'un grand homme a parfois l'importance de tel passage justement célèbre d'une de ses œuvres. La lecture de ces récits confirmera cette vérité. Certaines pages sur la mort, sur le sens de la vie, sur l'interprétation des évangiles, précisent, d'une façon remarquable, les pensées maîtresses de Tolstoï, comme une note marginale éclaire le texte aride qu'elle accompagne.

Ces pensées sont aujourd'hui bien trop connues pour que nous y insistions. Ce qu'il convient plutôt de rappeler dans cette brève préface, c'est, à notre avis, dans ses grandes lignes, l'admirable vie intellectuelle de l'écrivain à Iasnaïa-Poliana.

C'est en 1860 que Léon Nicolaïéwitch Tolstoï s'y fixa, après maints voyages d'études en Suisse, en Italie, en France et en Angleterre. Pressé d'agir

pour le bien commun, il s'occupa d'y fonder une école érigée sur des bases nouvelles, étrangères à toute routine et à tout expédient pédagogique. Il serait trop long de rappeler les patients efforts de Tolstoï devenu professeur et d'exposer en détail la méthode éducatrice dont il tenta l'application sur ses jeunes élèves. L'école était libre. Les enfants y apprenaient ce qu'ils désiraient savoir et de la manière qu'il leur plaisait d'apprendre, sans autres devoirs, sans autres principes de discipline que ceux qu'ils s'étaient donnés eux-mêmes. Nulle contrainte, nulle autorité. La seule tâche de l'instituteur était d'éveiller l'attention des élèves par sa façon d'enseigner et de les amener à maintenir l'ordre par leur propre volonté. Les élèves progressèrent rapidement.

L'école de Iasnaïa-Poliana exista plusieurs années. Elle fut fermée parce que les enfants du village avaient appris tout ce qu'ils considéraient comme utile pour eux et que le chiffre des nouveaux élèves était devenu trop faible pour justifier l'en-

tretien de l'établissement. Le journal Iasnaïa-Polania *dans lequel Tolstoï avait publié de nombreux articles pédagogiques qui attirèrent l'attention des autorités, cessa également de paraître. Mais grâce à l'exemple donné, une vingtaine d'autres écoles similaires furent créées dans le pays.*

En s'occupant ainsi d'enseignement, Tolstoï s'était rapproché étroitement du monde des paysans. Leurs besoins, qu'il connaissait, l'incitèrent de plus en plus à vérifier ses opinions d'homme cultivé. C'est ainsi qu'il fut amené, il y a quarante ans, à conclure que ses écrits n'étaient pas absolument indispensables à la foule.

A partir de ce moment, commença pour Tolstoï une lutte angoissante, accompagnée d'efforts persévérants pour trouver une solution aux doutes qui le déchiraient : « Je voudrais bien être fermement convaincu, écrit-il en 1879 à un ami, que je donne aux hommes plus que je ne reçois d'eux. Je désirerais prendre aussi peu que possible à autrui et travailler pour la satisfaction de mes

besoins ». Un trouble immense avait envahi cette âme généreuse. Arrivé au sommet de la gloire littéraire, Tolstoï, en proie à une angoisse mystérieuse, commença à avoir peur de la vie et désira s'en affranchir. C'est à grand'peine qu'il échappa à la hantise du suicide.

Bientôt, il se rapprocha des croyants de la classe pauvre, des pèlerins, des moines, des moujiks, afin de découvrir ce qu'il appelle « le sens de la vie ». Il en arriva bientôt à préconiser l'oubli de soi-même et l'amour du prochain. Cette doctrine, sœur de celle du Christ, l'amena à restaurer la religion dans sa pureté primitive. On sait quels furent à ce sujet ses travaux d'exégète et à quelles conclusions il devait aboutir. En dépouillant Jésus de sa divinité et en interprétant rationnellement son évangile, le grand penseur portait un coup terrible à l'orthodoxie. Celle-ci s'insurgea. Tolstoï dut répondre au Saint-Synode et cette réponse célèbre peut être regardée comme le manifeste le plus précis du « tolstoïsme ».

Mais ces attaques ne devaient pas être oubliées. Déjà, à deux reprises différentes, la sécurité du grand écrivain avait été troublée.

La première fois, ce fut en 1862. En l'absence de Tolstoï, une nuit, les gendarmes cernèrent la maison de Iasnaïa-Poliana. Des perquisitions eurent lieu : on parla d'arrêter toute la famille. Fort heureusement, il n'en fut rien; mais on détruisit tous les papiers sur lesquels on mit la main.

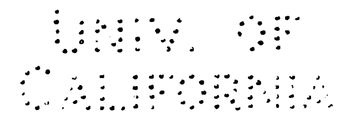
Sept ans plus tard, survint un nouvel incident dû à l'intervention des nobles de la localité qui ne pouvaient pardonner à Tolstoï d'avoir pris la défense des intérêts des paysans au temps où il était juge de paix. Un des taureaux lui appartenant ayant blessé un homme à mort, l'écrivain fut accusé d'homicide involontaire. Bien que Tolstoï fût absent, cette fois encore on l'avait rendu responsable de cet accident. Après mille vexations qui faillirent le décider à s'exiler, l'erreur commise par le juge d'instruction fut reconnue et les poursuites abandonnées.

Pourtant les autorités n'avaient pas désarmé. Elles interdirent la plupart des œuvres philosophiques et religieuses de l'écrivain et poursuivirent avec acharnement ses adeptes et ses amis. Tolstoï, lui-même, fut de nouveau sérieusement menacé en 1893, comme le lecteur l'apprendra dans un des récits de ce livre. Il n'échappa à l'exil que grâce à l'intervention du tzar Alexandre III qui défendit qu'on touchât à Tolstoï.

Le grand penseur russe vécut dès lors dans une paix relative. L'inviolabilité de sa personne s'imposa. Quel gouvernement désormais, sans risquer d'encourir la réprobation universelle, oserait troubler l'illustre vieillard dont la paisible gloire monte, comme un soleil bienfaisant, derrière les arbres séculaires du parc de Iasnaïa-Poliana?

S. P.

Paris, août 1909.



IASNAÏA-POLIANA

Par son aspect extérieur Iasnaïa-Poliana, l'ancien domaine patrimonial des princes Volkonsky, propriété de la famille Tolstoï, ne se distingue en rien des autres domaines seigneuriaux de la Russie centrale ; et si ce nom jouit d'une renommée universelle, c'est uniquement parce que le comte Tolstoï y est né et qu'il y a passé son enfance et la seconde moitié de sa vie.

Les visiteurs russes et étrangers ont décrit maintes fois Iasnaïa-Poliana, sa situation pittoresque, l'immense forêt « Zasiéka » qui l'entoure, la maison elle-même avec ses allées de tilleuls centenaires plantés par un prince

Volkonsky, aïeul de l'écrivain, les quatre étangs et le parc seigneurial, inculte et broussailleux, entouré d'un rempart. Les deux tours rondes en briques, bâties sur le castel du rempart, devant lesquelles une sentinelle montait constamment la garde au début du siècle passé, témoignant ainsi du haut rang du propriétaire, général de corps d'armée sous Paul Ier, sont connues aussi bien en Amérique qu'en Europe. Actuellement ces deux tourelles sont à demi détruites et recouvertes de mousse et le petit-fils du général prince Volkonsky, vêtu d'un simple sarrau de toile bleue, chaussé de grandes bottes, parle à ses visiteurs d'une existence conforme à la doctrine du Christ et du mystère de la mort « dont nulle sentinelle, dont nulle tour de pierre ne peut préserver l'homme ».

Autrefois, Iasnaïa-Poliana possédait une belle maison seigneuriale aux innombrables salons et chambres, où la noblesse de jadis, servie par une nuée de valets dociles, régnait sans conteste sur les serfs et s'enorgueillisait

de ses revenus énormes. Cet édifice a été consumé depuis longtemps ; il n'en reste plus que deux ailes : l'une est habitée par le comte Tolstoï et sa nombreuse famille, la seconde est réservée aux hôtes et admirateurs venus en pèlerinage à Iasnaïa-Poliana.

Le bâtiment occupé par l'écrivain, haut de deux étages, est d'une architecture très simple et dépourvue de toute ornementation. Rien n'indique que les propriétaires du lieu sont très riches. Au contraire, la simplicité de cette demeure est frappante ; seuls, les portraits d'ancêtres suspendus dans le salon du premier étage, rappellent au visiteur qu'il est chez un descendant d'une famille de haute noblesse.

Le cabinet de travail de Tolstoï ressemble à la chambre d'un étudiant laborieux et peu à son aise. Une table, quelques chaises, un canapé, une étagère en composent tout l'ameublement. A l'un des angles se trouve le buste de Nicolas Tolstoï, frère aîné de l'auteur, décédé depuis longtemps. Quelques ta-

bleaux et gravures garnissent les murs, entre autres un grand portrait de Schopenhauer et une photographie prise en 1856, représentant un groupe de littérateurs russes populaires : Tolstoï, Grigorovitch, Gontcharof, Tourguénief, Droujinine et Ostrovsky. Tolstoï y est vêtu d'un uniforme et croise les bras sur sa poitrine. Toute sa personne superbement campée, et surtout le regard dédaigneux de ses yeux pensifs, respirent la fougue et la mâle fierté du bel officier qu'il fut dans sa jeunesse.

La bibliothèque du comte, très importante, contient des milliers d'ouvrages écrits dans les cinq ou six langues que Tolstoï parle couramment. On y trouve tous les classiques de la littérature russe et étrangère et quantité d'ouvrages théologiques.

C'est dans cette paisible retraite que furent conçus et écrits *la Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, ainsi que presque toutes les œuvres marquantes du grand écrivain : *Confession*, *Ce qu'est ma Croyance*, *La mort d'Ivan Ilitch*,

La Sonate à Kreutzer, *Résurrection*. C'est pourquoi nous avons tenu à décrire succinctement Iasnaïa-Poliana, célèbre dans le monde entier, à l'égal du Ferney de Voltaire, du Coppet de Mme de Staël, des Charmettes de Jean-Jacques Rousseau.

NICOLAS PALKINE

En 1886, au commencement du printemps, deux pèlerins chaussés de tille et porteurs de besaces pénétraient dans le parc de Iasnaïa-Poliana par la grille monumentale.

Joyeux et alertes, le teint bronzé par le soleil et le vent, ils avaient l'air franc et heureux que donne le sentiment d'un travail bien accompli.

L'un de ces pèlerins était Léon Tolstoï et l'autre le jeune Gaye, fils du célèbre peintre.

Six jours auparavant, ils avaient quitté Moscou et depuis ils avaient parcouru deux cents kilomètres à pied sur la grand'route qui mène à Kief. Ce voyage avait enthousiasmé

Tolstoï ; à peine arrivé chez lui, il fit part de ses impressions à son entourage.

— Jamais encore, je n'ai eu tant de plaisir, dit-il. A dépenser ainsi des forces, à lutter contre les obstacles du chemin, on se rapproche de la Divinité, qui se manifeste tout particulièrement chez les hommes du peuple. C'est pourquoi communier avec leur pensée est chose instructive et bienfaisante. Ah! la belle histoire que j'ai entendue sur Nicolas Palkine [1].

Un aimable centenaire, à côté duquel j'ai couché sur un poêle dans un village voisin de Serpouckof, m'a raconté avec un réalisme saisissant les horreurs de cette époque terrible, dont j'ai pu voir la fin. « Alors, me disait le vieillard, on n'enlevait même pas son pantalon quand on était condamné à cinquante coups de bâton. Il ne se passait pas de semaine sans qu'un homme ou

1. *Palkine*, (*Palka*, bâton), surnom de Nicolas Ier. *Nicolas Palkine*, c'est-à-dire Nicolas qui distribua des coups de bâtons.

deux du régiment ne fussent frappés à en mourir. On n'entendait parler que de châtiments! Et les coups pleuvaient par centaines ». Si Dieu le veut, j'exposerai tout cela dans la forme voulue, quoique je craigne de retomber dans le style vieilli ou d'être entraîné à n'écrire que pour le public lettré! Que de fois me suis-je dit: « Ceci sera le dernier livre que je compose pour cette société artificielle, il est temps que nous autres, écrivains, nous écrivions nos œuvres pour ceux qui ont vraiment besoin d'elles ». Mais je ne tenais pas parole. C'est ainsi que je pensais après *La mort d'Ivan Ilitch*, après *Que faut-il faire?* et toujours j'en revenais à mon sillon coutumier et je ne parlais pas comme j'aurais dû le faire, je négligeais les lecteurs auxquels j'aurais dû m'adresser. Nous venons de fournir une longue étape; nous avons vu des milliers de gens, nous nous sommes entretenus avec des centaines d'entre eux, intimement, ou sur des sujets d'un intérêt général et — Gaye en est témoin

— tandis qu'ils exprimaient librement, clairement, aisément leurs pensées sur les thèmes les plus divers, nous étions gênés, nous cherchions nos mots, nous nous sentions pareils à des enfants, que nous sommes en réalité. Les gens du peuple sont nos aînés, nous sommes leurs frères cadets, ne l'oublions pas. Et tant que notre opinion sur ce point ne sera pas changée, tant que nous les considérerons comme des serviteurs, alors qu'ils sont nos maîtres, notre vie ne pourra s'acheminer vers la voie de l'union et du travail pour le peuple. Dans notre présomption, nous continuerons à les attirer à nous, comme le malin de la fable tirait sa vache par les cornes pour qu'elle broûtât la mousse sur le toit ; en trompant et dépouillant le peuple, nous continuerons aussi à dégénérer et nous périrons dans notre propre mensonge et notre infamie...

En trois jours, une œuvre forte et pittoresque sur Nicolas Palkine était prête. A peine parue, la brochure fut confisquée et

l'éditeur mis en prison. Alors, tourmenté par sa conscience, Tolstoï se rendit à Moscou, chez le général, commandant la police, et le supplia de libérer l'éditeur et de l'emprisonner lui, Tolstoï, à la place de l'innocent, « car, dit-il, c'est moi qui suis responsable ».

Le général sourit et répondit :

— Comte, votre gloire littéraire est si grande qu'elle serait trop à l'étroit dans une cellule de prison.

L'éditeur fut bientôt relaxé.

LES RATS

Pendant l'hiver de 1896, Tolstoï et un ami restèrent seuls, à Iasnaïa-Poliana.

— Vous n'avez pas peur des rats? demanda le grand écrivain après avoir éteint la bougie posée sur la table, et s'être roulé dans sa couverture. Quel homme heureux vous êtes! Moi, j'en ai une frayeur mortelle... On les entend toujours grignoter quelque part. Il y en a beaucoup ici. On mettait autrefois les provisions dans cette chambre, on y suspendait des jambons fumés. Vous avez peut-être remarqué les crochets qui sont encore au plafond? Et le plafond lui-même est voûté et les fenêtres sont plus hautes qu'on ne les

fait d'habitude. Je me suis installé dans cette pièce, parce qu'il y fait chaud, mais les rats me dérangent. Il y a en eux quelque chose de terrible et de symbolique. A les voir, on les prendrait pour de gentils et proprets animaux, mais leurs mouvements précipités, leur agilité, leur inquiétude, leur cruauté apparente, tout cela symbolise étonnamment le péché et produit une impression d'effroi... d'effroi mesquin et rongeur, mais malgré tout d'un effroi dont on voudrait ardemment être délivré.

Une nuit surtout m'est restée dans la mémoire. Il y a bien longtemps de cela. C'était pendant le siège de Sébastopol, alors que j'étais officier ; vers le soir, l'artillerie redoubla d'efforts et notre batterie déploya ses attaques sur une grande largeur. Les salves suivaient les salves, remplissant l'air de leurs gémissements et envoyant au loin les rubans flamboyants de leurs projectiles enflammés. L'ennemi répondait avec zèle. La mitraille pleuvait autour de nous, grondant au-dessus

de nos têtes avec un fracas assourdissant.

Entre officiers, nous avions établi un roulement et, quand un camarade vint me relever, je descendis dans notre logis pour m'y reposer. C'était une excavation creusée dans le rempart et blindée, c'est-à-dire recouverte d'épaisses poutres disparaissant elles-mêmes sous d'énormes amas de terre. Je m'étais étendu et lisais à la lumière d'un bout de chandelle. Le sommeil ne venait pas; d'ailleurs il était impossible de dormir, car on entendait la rumeur de la bataille et, à chaque décharge, il semblait que notre retraite allait s'écrouler. En réalité, c'était simplement l'ébranlement de l'air qui secouait la porte. Cette constatation m'intéressa et peu à peu je me calmai; puis, comme je m'étais réchauffé et me sentais hors de danger, je me plongeai dans la lecture. Le croirez-vous, le livre produisit l'effet voulu. Sans m'en apercevoir, je tombai dans une sorte d'engourdissement et me mis à sommeiller.

Soudain j'eus le pressentiment, non seu-

lement parce que mes oreilles m'avertissaient, mais par le frisson de mon dos, de mon épiderme, que des rats étaient là. Je n'écarquillai pas les yeux, non, j'entr'ouvris à peine les paupières : la salle était éclairée par le même bout de chandelle et sur le sol, à côté du sac à provisions, j'aperçus deux gros rats. Ils me semblèrent immobiles ; mon coup d'œil ayant été rapide, mon cerveau avait pris un instantané, ce qui expliquait cette impression d'immobilité.

Je fermai aussitôt les yeux et jetai mon livre dans leur direction pour les chasser, mais je sentis qu'ils n'étaient pas partis. Je me retournai : toujours présents, ils grignotaient furieusement et je percevais distinctement le bruit de leurs mâchoires.

Je ne sais pas si j'ai pensé, alors, qu'ils allaient grimper sur moi, me ronger les pieds, le dos, la tête... Cette idée n'aurait pas été bien effrayante, car j'aurais au moins prévu leurs intentions. Une foule d'hypothèses plus terribles les unes que les autres

accroissaient mon effroi. Non seulement je devinais qu'ils me menaçaient, et voyais leur insolence manifeste, mais j'éprouvais encore le sentiment de leur supériorité sur moi ; ils me coupaient bras et jambes, ils m'immobilisaient. Je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête, et ma peau se hérisser de milliers de petites papilles comme il arrive quand on est subitement saisi de frissons. Ma pensée travaillait, revenant sans cesse au même point. J'étais profondément occupé par mes sensations et la peur insupportable qui me pénétrait était si grande, que je n'entendais même plus le fracas des détonations.

Je me souviens de ma joie quand retentit un violent craquement — sans doute un obus éclatant dans le voisinage. Ce vacarme me fit sortir de ma torpeur. J'évoquai la batterie, la fusillade, mon tour de garde ; j'étais ennuyé et vexé d'avoir à attendre l'heure de rejoindre mon poste. Je me serais élancé avec joie pour relever n'importe qui, mais que penseraient les autres officiers, que fau-

drait-il leur dire ? Je serais mort de honte s'il m'avait fallu avouer que je m'étais enfui parce que des rats m'effrayaient.

Et dans mon âme, je sentais aussi deux rats qui remuaient, sous la forme de la honte et de la peur. Ils luttaient entre eux et l'un d'eux voulait vaincre l'autre. La peur me chassait du logis, m'obligeait à me lever, la honte me retenait et me clouait à ma couchette. « Reste là, disait-elle, et dors ! »

Mais comment dormir ? Un feu intérieur me dévorait.

Et les rats, non pas ceux que j'avais dans mon âme, mais les vrais, les vivants, ceux que j'avais vus sur le sol, continuaient à ronger et à remuer d'une façon infernale. Je rejetai ma couverture, sautai hors de ma couche et m'élançai vers la porte par bonds, retombant sur la pointe des pieds, comme si j'étais monté sur de hautes échasses en caoutchouc. « Advienne que pourra, pensais-je, mais je ne puis rester ici. »

Le ciel était éclairé par la lueur des projec-

tiles ; la poudre, la fumée, la terre humide percée par les balles rendaient l'atmosphère irrespirable. Les mugissements, les coups de sifflets faisaient un fracas épouvantable ; la mort menaçait à chaque pas.

Mais j'étais soulagé, comme si le danger le plus effroyable m'avait été épargné et s'était éloigné.

*
* *

— Oui, conclut pensivement Tolstoï... Je sais, je sais que là, comme dans les rapports avec les hommes, la cause principale est le manque d'amour : c'est de là que vient la peur ; car dans l'amour, il ne peut y avoir de crainte : je le sais, je sens mon imperfection, et je fais tout mon possible pour me corriger...

TOLSTOÏ MALADE

C'était en 1886 ; depuis quinze jours déjà Léon Nicolaïewitch était souffrant, et bien que son état se fût amélioré, il devait cependant rester alité. Il lui était interdit de se retourner ou de s'asseoir, et pour lui permettre de lire et d'écrire plus facilement, on avait disposé une planchette fixée de biais, qui formait une sorte de pupitre. C'est sur cette planchette que Tolstoï commença à écrire : *La puissance des Ténèbres*. Un ancien ami et admirateur de l'écrivain, le grand peintre Nicolas Gaye, ne le quittait pas.

Un jour, deux disciples de Tolstoï vinrent lui rendre visite et accompagnés de Gaye mon-

tèrent dans la chambre du grand écrivain. Il ne dormait plus. Ses yeux grands ouverts et brillants étaient un peu voilés par une sorte de douceur attendrie. Avec un sourire lumineux et transfiguré, comme s'il n'y avait rien eu de charnel en lui, il dit, lorsque ses disciples entrèrent bras dessus, bras dessous :

— Je vois que vous vous aimez ! C'est ce que voulait notre Maître !

Ses yeux se mouillèrent ; il cligna des paupières pour cacher une larme. Sa voix vibrait comme étouffée par des spasmes ; son pouls s'accélérait, ce qui lui arrive toujours quand il sent venir l'inspiration et qu'il est saisi par l'afflux des images. Ses auditeurs en sont, en général, tout particulièrement affectés. Le mot « notre Maître », prononcé d'une voix basse et sincère, fut accentué d'une façon qui émut profondément les visiteurs. Cette touchante inflexion de voix disait mieux que beaucoup de longs traités combien Tolstoï est proche de Christ.

— J'ai prié ! continua-t-il, et c'est aujour-

d'hui seulement que j'ai compris la prière. Naguère, j'étais toujours arrêté par un mot que je prononçais, croyant qu'il avait un sens élevé, mais que je ne comprenais pas; je remettais sans cesse l'étude de ce mot, car il ne prêtait pas à la réflexion, et sa véritable signification ne m'était pas révélée. Mais maintenant, je l'ai interprété, il s'est mis à briller peu à peu pour moi. La prière dit : « Ne nous induis pas en tentation, mais délivre nous du Malin ». Pourquoi ce « mais » ? On aurait plutôt dû dire : « Ne nous induis pas en tentation, et délivre nous du Malin ». J'ai fait des recherches dans tous les anciens textes et manuscrits et partout j'ai trouvé « mais », en grec « alla ».

Quel sens profond il y a dans ce petit mot! Quand nous sommes accablés par les calamités, quand nous sommes malades ou que nous tombons dans la misère, quand nous sommes haïs, persécutés, jetés en prison, nous souffrons; toutes ces formes de malheurs sont désignées dans l'Oraison

dominicale par ce beau mot de « tentation », si intéressant par sa valeur. On nous éprouve comme on éprouve l'or, au moyen de mordants. Ces épreuves nous désespèrent : nous les supportons à grand'peine et il faudrait pouvoir éviter la tentation. Mais ce malheur, ce malheur visible, qui ne dépend pas de nous, qui nous tombe en partage par hasard, subitement, concerne plutôt notre corps (misères, maladies, emprisonnements).

Et cela n'est pas bien terrible. Ce qui est le plus grave, c'est ce qui est en nous quand nous sommes affligés, notre manière d'accepter le malheur. C'est là l'essentiel; c'est là qu'est le Malin, c'est-à-dire l'erreur et cette erreur nous représente toujours nos maladies plus effrayantes qu'elles ne le sont en réalité; elle fait naître la peur, en évoquant la ruine inévitable, elle remplit l'âme de murmures et d'anathèmes ; elle y sème une pitié mensongère, et l'acide corrosif de la tentation devient en effet intolérable; elle se transforme en un enfer de désespoir et de ténèbres.

Voilà ce qui est terrible ! Et voilà pourquoi il est dit : « *Mais* » délivre nous du Malin.

En effet, il est beaucoup plus important de s'affranchir de l'erreur intérieure que des malheurs occasionnels qui sont en dehors de nous.

Et c'est maintenant seulement que je vois quelle acception élevée et joyeuse renferment ces mots simples, mais forts...

LE MOUSTIQUE

C'était en 1893. Dès que la famine qui désola plusieurs provinces cette année là, fut connue à Iasnaïa-Poliana, Tolstoï, accompagné de nombreux amis et disciples, partit pour Poltava, afin d'y organiser les secours. De toutes parts, les dons affluaient : pain, légumes, argent, que l'on envoyait aussitôt au grand hôpital de la ville où le directeur, le docteur Volkenstein, ami de Tolstoï, s'occupait à les répartir pour le mieux. Bientôt la province s'agita. On loua chaleureusement la communauté tolstoïenne et les dons augmentèrent de plus en plus.

Lorsque le gouverneur de Poltava fut mis

au courant de cet état de choses, il défendit aux amis de Tolstoï de continuer leur œuvre.

— Et quêtant pour les affamés, déclara-t-il au docteur Volkenstein qu'il fit appeler, vos Tolstoïens ont suscité une effervescence dangereuse dans la ville. Ils en imposent par leur exemple. Ces gens qui se dévouent pour le peuple, en s'attirant la sympathie générale, font naître un courant d'idées peu désirable. On critique le gouvernement, on s'agite; je ne veux pas de cela. En haut lieu, on me rendra responsable, moi, de pareils troubles. Je veux arrêter le mal dans sa source. Recueillir du pain ou de l'argent n'est pas l'affaire de vos amis. Vous leur direz que si, dans vingt-quatre heures, ils ne renoncent pas à leurs quêtes, je les enverrai tous « administrativement » en Sibérie...

— Mais ce ne sont pas des révolutionnaires, Excellence, fit le docteur terrifié.

— Les pires révolutionnaires sont justement ces évangéliques, aux airs résignés, qui vont les bras en croix sur la poitrine. Ces

apôtres qui enseignent la « bonne nouvelle » ont toujours été les destructeurs les plus redoutables. Et, entre nous soit dit, n'est-ce pas le Christ lui-même qui a amené cette graine avec lui? Je vous le dis sincèrement, et non en secret, car je suis prêt à le répéter à haute voix devant tout le monde, je vous dis que si de nos jours, ici à Poltava, Jésus revenait pour prêcher la réforme des mœurs, je serais obligé de donner à mon préfet de police, Ivanof, l'ordre de l'arrêter. Et une fois sous bonne garde, il serait envoyé bien vite, aux « pays lointains ».

*
* *

Le lendemain, plusieurs d'entre les Tolstoïens se rendirent dans le gouvernement de Voronège, pour y organiser la distribution des vivres; les quêtes à Poltava cessèrent.

Lorsqu'on rapporta à Tolstoï les paroles de cet aimable gouverneur (nommé Kossa-

gowsky), il fronça les sourcils et s'écria, l'air sévère :

— Il a dit son opinion entière ! ils devraient tous agir ainsi, au lieu de se livrer à ce jeu hypocrite qui consiste à revêtir le manteau du mysticisme chrétien et à baiser le Saint Livre le dimanche, tandis qu'on crucifie Jésus, sans pitié, tous les autres jours en toute occasion, au nom d'implacables règles.

Mais je discerne encore autre chose dans les paroles cyniques de ce satrape orgueilleux ; c'est l'agitation fébrile d'un esprit inquiet. Et cette inquiétude du pouvoir, malgré son apparence majestueuse, est très instructive. Que l'on réfléchisse à ce qu'est en réalité une poignée d'hommes devant la foule des esclaves armés et disciplinés, aux ordres d'un gouverneur enivré par le sentiment de sa puissance, et qui peut ordonner ce que bon lui semble. En effet, tout lui est possible; en vingt-quatre heures, il peut, comme un vautour, anéantir le petit nid d'hirondelles; ce nid lui paraît terrible, terrible par

son exiguïté et le pouvoir qu'ont ses habitants de pénétrer partout.

A ce propos, je me souviens d'une légende dont le héros est Titus, le destructeur de Jérusalem. La voici :

« Entré en vainqueur dans le Temple, Titus s'élance hardiment dans le lieu très saint, il arrache le voile d'or qui couvre l'arche d'alliance, il sort le rouleau de la loi, le jette à terre et le foule aux pieds.

— Où est le dieu de ce peuple ! s'écrie-t-il. Qu'il montre sa puissance dont on parle tant ! J'ai lutté contre lui, dans sa propre maison et je l'ai terrassé.

Après avoir rassemblé tous les trésors et les objets précieux du Temple, Titus en chargea un vaisseau et repartit pour Rome afin d'y jouir de sa gloire de triomphateur. Le temps était beau, un vent favorable gonflait les voiles, hâtant gaiement le retour du navire.

Mais bientôt une violente tempête s'éleva,

et le fier vaisseau se mit à danser comme un copeau sur les flots. Il embarquait de l'eau et menaçait de sombrer. Titus grinça des dents et s'écria :

— Le Dieu d'Israël n'est fort que sur mer! C'est par l'eau qu'il a châtié les descendants coupables de Noé ; c'est par l'eau qu'il a puni Pharaon et ses armées et c'est par l'eau qu'il veut me punir. Non! s'il est tout-puissant qu'il montre son pouvoir sur la terre.

Quelque chose brilla dans les nuages et une voix retentit au ciel :

— Infime vermisseau! Tu verras ce qui mettra fin à ta majesté terrestre!

Les nuages passèrent, le vent tomba et les vagues s'apaisèrent. Le navire toucha terre et Titus, heureux et fier, débarqua, aspirant de toute sa poitrine l'air frais qui venait des verdoyantes prairies de l'Italie.

Il ne s'aperçut pas qu'avec l'air un petit insecte avait pénétré dans ses narines et qu'il se frayait avec ses pattes, un chemin de plus en plus profond. L'empereur ne le

sentit que lorsqu'il fut arrivé au cerveau où il le piqua. C'était un moustique, et les efforts des médecins les plus savants ne parvinrent pas à le déloger. Titus fut tourmenté par d'atroces douleurs.

Pendant sept ans, dit-on, il resta sans sommeil ni repos : nulle part il ne trouvait la paix. Un jour, en passant devant une forge, Titus sentit que le moustique, assourdi par les coups de marteau, avait cessé de lui piquer le cerveau. Alors l'empereur emmena le forgeron dans son palais, et lui ordonna de frapper sans cesse sur l'enclume.

Cependant le moustique, assourdi une première fois, s'accoutuma au son du marteau et reprit son activité.

Titus ne put le supporter plus longtemps... »

— C'est ainsi qu'agissent les Titus de nos jours, termina Tolstoï. Leurs coups sonores retentissent dans le monde entier, et le bruit des verrous rouillés a rempli notre vie.

L'AGENT DE POLICE

« La doctrine courante est en opposition avec l'évangile du Christ ».

Tolstoï revient constamment à cette pensée et, il faut le reconnaître, c'est là qu'est la force de son enseignement. Un soir, en février 1890, il nous conta à ce propos, la jolie histoire que voici :

— Il y a quelques semaines, me promenant à Moscou, je vis un agent de police qui chassait rudement un miséreux d'un portail sous lequel il était interdit de stationner. — « As-tu lu le Nouveau Testament ? » demandai-je à l'agent. — « Oui ! » — « Et tu as lu le verset où il est dit qu'il faut venir en

aide aux malheureux? » Je citai le passage en question. L'homme le connaissait : il l'avait déjà entendu. Je vis qu'il était troublé. Il souffrait visiblement de se trouver en faute en accomplissant avec zèle son devoir, en chassant les pauvres comme on le lui avait ordonné. Il était troublé et cherchait à se justifier. Soudain, un éclair étincela dans ses yeux, il se détourna légèrement, comme s'il voulait s'éloigner, puis se ravisant : — « Et notre règlement de police, l'as-tu lu, toi? » me demanda-t-il. J'avouai mon ignorance à ce sujet. — « Eh bien, alors, ne discute pas! » répliqua-t-il en secouant la tête d'un air triomphant. Puis, après avoir fermé sa pelisse, il retourna à son poste. De toute ma vie, je n'ai rencontré un autre homme sachant résoudre avec une telle logique le problème fatal posé à ma conscience et à celle de tout être se disant chrétien...

L'Évangile de Jésus, conclut Tolstoï, est basé sur l'amour et la fraternité, notre vie

est fondée sur la force. Le fort domine le faible, le savant l'ignorant, le riche le pauvre ; ceux qui ont du talent dominent ceux qui n'en ont pas...

LES TEMPÉRANTS

Un soir de l'été 1885, Tolstoï ordonna au staroste de Iasnaïa-Poliana de convoquer le lendemain pour dix heures une assemblée des habitants.

A l'heure indiquée, tous les moujiks étaient réunis.

On plaça devant la maison communale une table et un banc. Léon Nicolaïéwitch tira de sa poche une feuille de papier, un encrier et une plume. La foule curieuse augmentait toujours. Le regard pénétrant et autoritaire du comte s'arrêtait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Il y avait là pas mal de femmes et d'enfants : tout le monde était venu, on

était curieux de savoir de quoi Tolstoï allait parler.

— Je vais vous entretenir de l'ivrognerie, dit-il.

Et il exposa en termes simples et clairs le danger que présente l'abus de l'alcool et du tabac, les maladies qui en résultent.

Il parlait lentement, d'un ton persuasif, renforçant son discours par des arguments, par des comparaisons imprévues, bien choisies, à la portée de tous les esprits.

Les femmes exhortèrent leurs maris à suivre les conseils de Léon Nicolaiéwitch.

Des voix retentirent, ici ou là.

— C'est bien vrai !

— Vous avez raison !

— C'est juste, cela !

— Eh bien, reprit le comte, que ceux qui s'engagent dès à présent et pour l'avenir à ne plus boire d'eau-de-vie signent ce papier. Consentez-vous ?

— Laissez-moi donc passer, s'écria une voix rauque.

— Faites place à Egor Iwanitsch, firent les paysans. Et l'on vit paraître un moujik qui avait l'air d'un bon vivant.

— Je veux dire un mot à propos de l'ivrognerie, dit-il au comte, Ainsi, je ferai observer qu'aux noces, aux naissances, aux baptêmes, il est impossible de se passer d'alcool. On peut encore renoncer à fumer, on jette la cigarette par terre et voilà tout; mais l'eau-de-vie, c'est bien différent, c'est une chose nécessaire, indispensable! Nos pères en buvaient... nous devons faire de même.

— On peut remplacer l'eau-de-vie par l'eau de rose sucrée, répliqua Tolstoï. Dans le sud, c'est toujours de l'eau de rose qu'on prend avec des sorbets épais comme du miel.

— Et cela ne rend pas ivre? demandèrent plusieurs personnes à la fois.

— Non!

— Mets donc ta main devant ta bouche, Egor, est-ce qu'on la tient grande ouverte? chuchotaient des voix de femmes. On te dit de signer. Sinon...

— Ainsi, vous consentez? demanda encore une fois le comte.

— Oui! Oui! cria la foule.

Et tous les moujiks s'approchèrent de la table.

Les femmes rayonnaient; les enfants étaient enchantés eux aussi, à l'idée de goûter l'eau de rose et la confiture.

— Alors, pas d'alcool, pas de tabac? disaient les moujiks,

— Non, ni boire, ni fumer, vous l'avez promis.

— Apportez des pioches et creusez ici une fosse, ordonna Léon Nicolaïéwitch.

Tout le monde fut surpris de cet ordre inattendu, mais on alla chercher les outils demandés et on creusa une fosse profonde.

— Que va-t-il se passer, Seigneur Dieu! soupiraient les femmes de plus en plus ébahies.

— Et maintenant, que les fumeurs jettent leur tabac.

— Les pipes aussi? interrogeaient des voix.

— Les pipes aussi.

Dans la fosse tombaient des cigarettes, des cigares, des demi-quarts et des quarts de tabac, des tuyaux de pipe, des porte-cigares en bois de rosier ou de cerisier, vrais produits de la campagne. Tout cela en telle quantité qu'on aurait pu en emplir une boutique entière.

Alors, au bord de la fosse s'approcha un beau gars, il tira de sa poche une superbe blague à tabac en soie, garnie de franges, peut-être quelque cadeau d'une fille aimée, et en jeta le contenu dans le trou.

Il allait remettre l'objet dans sa poche, quand les assistants se mirent à hurler, saisirent la bourse, et l'ayant déchirée en menus morceaux, la jetèrent dans la fosse.

Les signataires quittèrent peu à peu la table, tête basse, et Léon Nicolaïéwitch s'en alla content, après leur avoir souhaité beaucoup de force de caractère pour tenir la promesse donnée.

*
* *

En route, Tolstoï rencontra son ami Pierre Osipof et lui raconta ce qui c'était passé à la réunion.

— Ils ne tiendront pas leur promesse, Léon Nicolaïéwitch, aussi vrai que je suis le petit-fils du comte Danilewsky.

Pierre Osipof avait raison.

Les paysans ne surent pas résister à la tentation, et l'un après l'autre manquèrent à leurs engagements.

On recommença à fumer.

Quand le comte traversait le village, tout le monde pensait : « Voilà qu'il nous surveille déjà. » Et l'on jetait les cigarettes.

Tolstoï établit en effet une surveillance et passa chaque soir sous les fenêtres du village. Il put voir alors, avec tristesse, les paysans fumer tranquillement leur tabac et boire de l'eau-de-vie et de la bière.

LES COLLABORATEURS
DE TOLSTOÏ

Tolstoï organisait dans son village, tous les jours, des séances de lecture après le dîner. Peu à peu, les jeunes gens, puis les parents et les vieillards se joignirent aux élèves. « C'est par trop intéressant à ce qu'on dit! » déclaraient ces braves gens, comme pour s'excuser de se laisser capturer à leur âge, par des vétilles telles que des livres.

Tolstoï assistait aussi à ces lectures; il s'asseyait au bout du dernier banc et écoutait. Pendant et après la lecture, une conversation animée s'engageait entre les assistants et

Tolstoï y prenait part avec chaleur. Il parlait la langue populaire avec plus de beauté et d'inspiration encore que la langue littéraire. Dans ces entretiens, il ne pontifiait pas, mais ressemblait à un élève attentif et docile.

— Combien peu nous savons où sont nos vraies joies! disait-il un jour : une heure de communion comme celle-ci vaut plus que toutes les soirées et les raouts fashionables. Le peuple est un grand éducateur.

Un soir, après la lecture d'un court récit, Tolstoï tirant de sa poche un cahier, dit aux assistants : « Moi aussi, je veux vous lire quelque chose que j'ai composé : c'est un conte... »

Et d'une voix sonore et distincte, il lut son célèbre *Ivan l'Imbécile*.

Le conte plut. Les vieillards eurent des mots de louange, tandis que les jeunes gens se remémorant les épisodes, échangeaient leurs impressions.

— C'est bien fait pour ce vilain monsieur!.,.

— En avait-il de la malice?

Voyant qu'un des paysans était tout particulièrement impressionné par la lecture, Tolstoï lui dit : « Hé bien, André, répète-nous donc cette histoire, je t'en prie! » Le paysan acquiesça en affirmant qu'il la répèterait mot pour mot. Il commença. Mais à l'étonnement général, son récit ne correspondit pas du tout à l'original; il y eut beaucoup de modifications : les tournures de phrases, les expressions étaient tout autres, la trame même fut différente à un certain passage. Quelques paysans se mirent à interrompre et à reprendre le conteur avec vivacité : « Ne mens pas, voilà comment c'était... »

Mais Tolstoï notait avidement les variations du narrateur et faisait taire ses compagnons : « Non, non, qu'il raconte! Il parle bien! »

Ce paysan était le plus pauvre du village; comme il vivait au bout de la rue, on l'appelait André l'Extrême; sa chaumière était misérable, la clôture tombait en ruines. C'est

pourquoi on le nommait aussi André le Ruiné. Mais il avait le don de la parole et était grand amateur de livres.

Il avait lu une cinquantaine de fois la nouvelle de Savitkine intitulée : *Le Grand-Père Sophron* et il la savait par cœur. Toute sa famille connaissait ce livre, et avait pleuré sur le triste sort du bon vieillard.

— Mon Dieu mi-sé-ri-cor-dieux ! soupirait parfois André, en racontant pour la centième fois les passages les plus « pathétiques » ; et ces paroles : « Mon Dieu mi-sé-ri-cor-dieux », il les prononçait en aspirant l'air, si bien que les mots semblaient être articulés en dedans, et non s'exhaler par la bouche. Ils n'en paraissaient que plus expressifs. Et c'était cet André qui répétait le conte *Ivan l'Imbécile*.

Tolstoï prenait toujours des notes ; son visage rayonnait d'enthousiasme lorsqu'une expression imagée, une phrase brillante, un mot en relief échappaient à André, passé maître en cet art.

*
* *

Le conte fut publié dans la version d'André l'Extrême.

— Telle est ma méthode, déclara Tolstoï. Les paysans me corrigent et m'apprennent à écrire. Quel autre moyen de composer un ouvrage populaire?...

CONSTANTIN LE BIENHEUREUX

A l'entrée du village de Iasnaïa-Poliana, l'attention du voyageur est attirée involontairement par une chaumière en ruine, si vieille, que, semble-t-il, ses jours sont comptés.

Le toit, délabré par le vent et les intempéries, laisse depuis longtemps à découvert ses chevrons frêles, et la cheminée, en partie démolie, exhale des jets de fumée grise.

Les oiseaux se gardent bien de chercher un abri près de la maison inhospitalière; passant au-dessus d'elle avec des cris perçants, ils se dirigent vers la forêt.

La haie, tristement inclinée vers le sol,

trace autour de la cour une ligne sinueuse.

Un chien noir velu, couché en rond, est toujours là, gardant d'un air indifférent cet endroit désert. Et une mélancolie profonde vous gagne à la vue de ce coin abandonné, tandis que « l'automne précoce » de Nékrassof vous revient à la mémoire, ainsi que son « sillon unique non ensemencé » qui vous plonge dans une triste rêverie.

Chaque passant, qu'il soit à pied ou en voiture, demande infailliblement :

— A qui est cette isba ?

— A Constantin le Bienheureux.

— Pourquoi l'a-t-il ainsi négligée ?

— Que lui importe ? Pourvu qu'il se chauffe au soleil !

— Poche bien garnie probablement ?

A quoi l'on répond au village : — Pas un sou ; en un mot, c'est un bienheureux !

L'extérieur de Constantin ne rappelle que de fort loin la vie ascétique, et il est très évident que le nom de « bienheureux » est un sobriquet que lui ont donné ses concitoyens.

C'est un gars vigoureux, à l'épaisse chevelure blonde, et qui considère l'existence en spartiate déclaré.

— Il faudrait tout de même travailler un peu, hein? disait parfois un moujik en apercevant le bienheureux par la porte entr'ouverte. Cela te ferait du bien.

— Pourquoi? répondait Constantin sans broncher. Travailler pour qui? (Et il promenait son regard sur le ciel, la forêt, les champs). La terre est vaste et fertile. Les champignons poussent en abondance. J'irai aux champs ou à la forêt et j'y trouverai de quoi me nourrir. Croyez-vous que je vais m'amuser à travailler?...

Il restait couché sur le poêle, et lorsque la chaleur le chassait, il sortait dans le petit pré, s'étendait avec insouciance sur le dos et restait là jusqu'à ce que ses membres s'engourdissent.

Cette singulière existence fut révélée à Tolstoï. Il s'intéressa à Constantin et voulut savoir pourquoi ce paysan vivait ainsi, et s'il

n'était pas possible de le transformer en travailleur utile. Au point de vue du comte, c'était un fait monstrueux, un exemple dangereux pour les autres, et il se décida à aller voir Constantin.

De grand matin, Léon Nicolaïéwitch entra dans la chaumière et resta abasourdi devant la désolation, le désordre, l'abandon complet de ce logis.

Aucun soupçon de ménage. Nulle trace de main féminine soigneuse. On aurait dit le gîte de quelque harpagon ou d'un sorcier gardant des trésors invisibles.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? appela le comte.

Pas de réponse. Léon Nicolaïéwitch regarda vers le poêle et aperçut Constantin couché.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Est-ce toi, Constantin ?

— Eh bien, quoi ? répondit l'homme sans lever les yeux vers le visiteur. Si ça me plaît, je reste couché; quand cela me convient, je cause.

— Lève-toi, nous causerons.

— Pourquoi causer? tout va à merveille!

— Nous parlerons de la maison, du ménage.

Et le comte se mit à lui expliquer qu'il ne pouvait pas continuer à mener une vie pareille, qu'il lui fallait travailler, comme les autres, réparer les murs croulants, et mettre tout en ordre.

— Vois plutôt chez les autres. Si tu n'es pas assez fort, je t'aiderai par mon travail, je te fournirai du bois, je restaurerai ta demeure, et tu deviendras un bon paysan.

Constantin, reconnaissant le comte, le remercia et parut être d'accord avec lui.

— Il y a du bois à volonté, ajouta Léon Nicolaïéwitch. Consens-tu?

— Je vous remercie bien, répondit Constantin, et il se tourna vers le mur.

Tolstoï partit, après avoir examiné la cour.

*
* *

Le lendemain matin, Constantin s'étant un

peu dégourdi se traîna vers le bois du comte.

Il regarda les arbres, l'un après l'autre ; la scie grinça et l'arbre choisi tomba avec fracas, arrosé d'une sève pareille à du sang blanc.

Mais Constantin s'aperçut qu'il ne pouvait pas l'emporter. Il envoya sa femme chez le comte pour demander un cheval et deux ouvriers.

Non seulement le comte ne refusa pas, mais il prêta quatre paysans et deux chevaux et ordonna en outre de couper du bois de tremble en quantité suffisante pour l'enclos.

Pendant que sa femme se rendait chez Tolstoï, Constantin se demandait s'il était bien utile de bâtir une nouvelle maison.

— A quoi bon ? se disait-il. C'est du luxe. Et je n'aime pas le luxe. Je me trouve bien sans cela. Pour ce qui est de la nourriture, il y aura une récolte abondante de champignons et de fraises cette année. Quelques fagots pour cuire les champignons me seraient plus nécessaires.

Sa femme et les ouvriers de Tolstoï l'arrachèrent à ses réflexions.

— Pas la peine, pas la peine, leur fit-il avec un signe de la main. J'ai changé d'avis, je ne veux pas démolir la maison, je m'y trouve bien ainsi. Dites seulement au seigneur, chers camarades, que des fagots m'arrangeraient mieux... pour les champignons... c'est-à-dire...

— Mais accepte donc ce que nous t'apportons.

— Pas la peine.

Il refusa le bois et continua la même vie qu'auparavant dans sa chaumière chérie.

— Il s'est de nouveau caché dans son chenil, disaient les paysans.

— Il a honte devant le comte, affirmaient les femmes.

Peu de jours après, ayant découvert quelque part un volumineux cuveau, il le remplit d'eau. On s'étonna beaucoup et on se demanda quel usage en ferait Constantin.

Mais bientôt on l'oublia complètement.

En vérité comment s'occuper de lui, quand une dure besogne vous retient dans les champs et les bois?

Le comte, lui aussi, l'avait oublié.

Chaque jour, il partait labourer avec les moujiks. Un matin, il passa avec sa charrue près d'un terrain envahi par les mauvaises herbes.

— A qui est ce champ?

— A Constantin le Bienheureux.

Tolstoï arrêta son cheval, et à partir de ce jour, s'occupa de défricher le terrain abandonné.

— Travailler pour un paresseux! s'étonnaient les moujiks.

Du champ, le chemin menait vers la chaumière de Constantin. Un jour, on s'y rendit; on était curieux de voir le « Bienheureux » et de pouvoir l'admonester en même temps.

Mais au lieu de le réprimander, on poussa un rire homérique. Le cuveau, qui avait tant intrigué les gens, servait au paresseux de baignoire improvisée. Il y était assis, abrité

du soleil par des bardanes et tenait un livre à la main.

Évidemment, les mouches l'ayant importuné, il avait décidé de s'en débarrasser en se mettant dans l'eau.

Et il était étrange de le voir là, bien tranquille, tandis que le comte travaillait activement à lui ensemencer sa terre.

LES PÉDAGOGUES

Une trentaine d'enfants étaient rassemblés dans l'école de Iasnaïa-Poliana. C'était en juin 1890. Le maître lisait à haute voix *Vlass*, le poème populaire de Nékrassof. Les enfants étaient vibrants, leurs yeux brillaient de la joie de pénétrer en ce monde spécial de beauté nouvelle, et les oreilles recueillaient avidement les phrases de cette merveilleuse histoire. Qu'arriverait-il au coupable Vlass ?

« Viendras-tu en aide à celui qui a pris le vêtement du berger, à celui qui a volé la besace du pauvre ? »

La voix du lecteur résonnait menaçante

dans la salle, et les enfants haletaient d'émotion.

Soudain, la vieille porte s'ouvrit toute grande ; les enfants du comte Tolstoï et son neveu Micha entrèrent bruyamment, avec des cris et des rires, dans l'intention d'écouter la lecture du maître. Les fils de Tolstoï, confus de troubler la classe, s'assirent à leur place et se turent, mais Micha, un enfant gâté, à l'air mutin, traversa la classe au galop, et ayant atteint le dernier banc, sauta sur les épaules d'un garçonnet dont il tira les oreilles. Celui-ci se mit à hurler : « Laisse-moi, laisse-moi. Tu me fais mal. »

A un autre moment, la classe entière aurait ri et l'espièglerie de Micha aurait trouvé des imitateurs. Mais le poème était trop attachant pour qu'elle fût divertie aisément. Toutes les têtes se tournèrent vers l'interrupteur et des regards furieux tombèrent sur l'insolent qui empêchait d'écouter. Le maître d'école reprit sa lecture en élevant la voix, pour attirer l'attention de Micha et l'intéresser

Mais le taquin ne lâcha le gamin que pour grimper sur le banc, où il commença à frapper du pied en poussant des éclats de rire perçants. Il était enchanté d'accaparer l'attention de tout le monde et de jouer un rôle.

— Assez, Micha! Laisse-nous écouter le conte, supplièrent quelques écoliers.

— Il est si beau qu'on en perd le souffle! ajoutèrent d'autres, pour le persuader.

Micha fit la sourde oreille; il continua à rire de plus belle et à sauter en sifflant.

— C'est trop fort, s'écrièrent plusieurs élèves, s'adressant au maître d'école. Que faut-il faire de lui?

— Attendons, peut-être se calmera-t-il! répondit celui-ci.

— Mais non, répliqua-t-on, il est enragé, il continuera à s'égosiller jusqu'à demain! Il faut le faire taire. Wania, emmène-le donc!

Wania, fils d'un cordonnier du village, était un garçon trapu, au visage large, couvert de taches de rousseur. C'était un élève très bien doué, intelligent et débrouillard,

qui faisait d'assez bonnes compositions et jouissait de l'affection de tous ses camarades. Il sortit sans mot dire et revint bientôt, portant un objet de métal dans sa main.

— Maître, dit-il, nous allons le porter dans la chambre de débarras. Vous permettez? Et nous l'enfermerons solidement, ce petit chien le gardera.

Il montra le cadenas qu'il tenait dans la main.

— Nous l'enfermerons! nous l'enfermerons! répéta la classe en chœur. Prends-le, Wania!

On se précipita sur Micha. Dix ou douze petites mains courageuses le soulevèrent comme une plume, l'emportèrent dans le vestibule, puis dans le cabinet voisin.

La porte fut fermée à clef.

Le comte arriva sur ces entrefaites, étonné et souriant.

— Que se passe-t-il ici?

— Il y a un prisonnier! dirent les écoliers en lui montrant le cadenas.

Micha, qui n'avait cessé de rire et même de siffloter derrière la porte, se mit à pleurer et à geindre, en entendant Tolstoï :

— Ouvre-moi, oncle Léon!

— Je n'en ai pas le droit! repondit celui-ci qu'on avait renseigné! Soumets-toi, promets à tes camarades de ne plus les déranger et de rester tranquille.

— Je promets! fit Micha d'une voix traînante.

Un rire général lui répondit et le cadenas fut enlevé. Micha sortit tout triste, le visage rouge à force d'avoir pleuré et les mains couvertes de suie.

— Je voulais me sauver par la cheminée, avoua-t-il, j'ai grimpé sur le poêle, mais j'ai eu peur, il faisait trop noir dans le tuyau!

Les écoliers partirent d'un nouvel éclat de rire : « Quel dommage! Tu aurais fait un beau nègre en sortant du poêle! »...

L'un d'eux récita un vers de *Vlass* :

Les Éthiopiens sont noirs et leurs yeux brillent comme des charbons!

Puis chacun reprit sa place. Non seulement on écouta *Vlass* jusqu'au bout, mais les quatrains les plus frappants furent aussitôt appris par cœur; et les écoliers s'engagèrent à savoir « tout » pour le lendemain. Micha promit aussi.

*
* *

Lorsque le soir, à table, on reparla de ce fait, Tolstoï dit :

— Évidemment, les enfants ont failli en punissant; mais ce qui est bien, c'est qu'ils aient puni eux-mêmes. En agissant ainsi, ils se sont grandis à leurs propres yeux; ils comprennent qu'ils sont des êtres responsables, et qu'ils peuvent accomplir une action importante, en commun, à la lumière du raisonnement. En outre, cette manière de se fier à leur raison et à leur justice, développe indubitablement en eux l'exercice de ces facultés. C'est justement en quoi consiste l'erreur de nos étonnants pédagogues; eux qui ne connaissent pas l'âme humaine, ils croient que l'enfant est un être sans person-

nalité, et ils se permettent de faire sur les élèves des expériences cruelles, employant des moqueries qu'on peut assimiler à la vivisection, tant elles torturent ces pauvres âmes. « Mais, pensez donc, ce sont des enfants, il faut les dresser ! » Et l'on crée des systèmes de tutelle désagréables et stupides, qui privent l'enfant du meilleur bien de la vie : l'indépendance et la liberté. Ces pédagogues à tête dure, cuirassés de préjugés, élèvent des montagnes de théories et ne permettent pas à leurs élèves-martyrs de faire un pas. Ils tiennent les rênes et tirent dessus jusqu'à ce que la folie s'ensuive ; ils appauvrissent leur cœur par des soupçons continuels et des ordres lassants. Ils l'offensent dans le sentiment le plus sacré de l'âme humaine, la conscience de l'honnêteté personnelle. Cette manière d'agir, digne des inquisiteurs, rend l'âme incertaine et la flétrit, habitue les petits à être guidés, à accepter servilement toute doctrine spirituelle, ce qui est humiliant. Les enfants le sentent ; ils se vengent

de leurs persécuteurs en les haïssant toute leur vie, et en même temps que leurs persécuteurs, ils haïssent la science qu'ils représentent. Et les pédagogues en uniforme, sous le harnais, continuent à trotter par le vieux chemin ; allez essayer de les faire changer de voie! Ce sont les gens les plus difficiles à convaincre! Il serait plus aisé de transporter cette colline de l'endroit où elle est à un autre (Tolstoï désigna les hauteurs qu'on apercevait au delà du domaine), de dépouiller avec les mains un arbre abattu, de détourner le Volga de son lit, que de persuader nos pédagogues de leurs erreurs.

Ce n'est pas sans raison que les avocats les effacent de la liste des jurés assesseurs. Ils savent que leur cœur est recouvert par les épines de la méfiance et que jamais ils ne pardonneront les péchés d'autrui. Au contraire, ils diront avec un sifflement malveillant : « Crucifie-le! »

Mon Dieu, en quelles mains sont les âmes qu'il faudrait développer!

UNE LARME

Tolstoï s'intéresse beaucoup à la littérature juive et lit tout ce qui a trait à la Bible et au Talmud. Mais le monde merveilleux des légendes antiques, pleines d'une inspiration lumineuse et rayonnante, le fascine tout particulièrement.

— Il y a dans ces légendes quelque chose d'extraordinairement doux, une majesté touchante, comme celle de l'aurore un beau jour d'été, dit-il. Elles valent surtout par la constance du thème éternel qui y revient, celui des mystères de l'âme humaine. Et comme le christianisme en est proche, on dirait qu'on l'atteint à travers ces symboles,

comme on croit pouvoir toucher de la main le ciel à l'horizon.

Tolstoï aime à transcrire ces apologues en les pénétrant de l'esprit chrétien. Souvent, il parle de ce passé qui met une douce clarté sur l'évangile nouveau dont il s'est fait l'apôtre.

Ces légendes oubliées renferment pour lui un océan de poésie, océan disparu, dont les grèves désertes gardent encore quelques traces de flots anciens. Il aime, entre autres, la légende du « sang versé » et la raconte souvent. La voici :

« Lorsque le roi Nabuchodonosor eut pris Jérusalem, il se rendit au Temple ; on le conduisit à la demeure des prêtres. Mais il s'arrêta sur le seuil, glacé d'effroi. A ses pieds, bouillonnait du sang frangé d'une claire écume rose.

Alors le roi se sentit envahi par une sorte d'ivresse et il resta immobile et comme enchaîné.

— C'est le sang des bœufs, des moutons et des agneaux immolés pour le sacrifice, s'écrièrent les prêtres d'une voix troublée.

Nabuchodonosor ordonna qu'on remplît une cruche du sang conservé pour les sacrifices afin de le comparer à celui qui était répandu sur le sol et il trouva que le sang des animaux était tout différent. Il fut enflammé de colère et cria :

— Dites-moi quel est ce sang, sinon je vous écorcherai vifs et jetterai vos cadavres en pâture aux oiseaux de proie.

Les prêtres eurent peur.

— Pitié, Seigneur ! Nous te dévoilerons toute la vérité. Un prêtre nommé Zacharie vivait parmi nous ; c'était un juste. D'une voix forte comme celle de la mer, il appelait le peuple pour qu'il vînt adorer Dieu, et tonnait contre nos faiblesses, prédisant les incendies, la peste et l'esclavage, toutes choses qui sont arrivées. Mais il excita la fureur du peuple et on le massacra. Il fut assommé ici,

dans le Temple de Dieu, devant l'autel, au moment même où ses lèvres prononçaient des prédictions. Et depuis ce jour, rien n'a pu laver le sang de la victime, il est toujours là, criant vengeance au ciel, accusant les assassins devant le trône de la justice de Dieu.

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria le roi, j'apaiserai ce sang et le vengerai.

Et il ordonna d'égorger tous les prêtres dans le sang bouillonnant du prophète.

Mais le sang bouillonnait toujours.

Courroucé, Nabuchodonosor ordonna d'immoler au même endroit un grand nombre d'adolescents et de petits enfants.

Le sang continuait à bouillonner.

Alors le roi assembla des milliers de beaux jeunes hommes et de belles jeunes filles, les égorgea tous sur la même pierre et mêla leur sang à celui du prophète.

Le sang bouillonnait toujours.

— Zacharie! Zacharie! s'écria le tyran. N'es-tu donc pas satisfait? Veux-tu que j'anéantisse toute la Judée?

Aucune voix ne répondit; seul le sang continua à bouillonner.

— Malheur à moi, malheur à moi! gémit le roi désespéré. Si tant de gens doivent souffrir pour le sang d'un seul homme, quel sera mon sort, à moi qui ai versé celui de centaines de milliers de créatures?

Et des larmes qu'il ne put retenir roulèrent une à une de ses yeux.

Mais dès que la première larme fut tombée sur le sol, se mêlant au sang du prophète, le sang s'apaisa... »

LE HANGAR D'UNE VEUVE

Il y a quelques années, nous partîmes — deux amis et moi — pour Iasnaïa-Poliana. Arrivés au village nous trouvâmes Tolstoï en train de construire un poêle chez une veuve de paysan. Nous avions demandé aux gens que nous rencontrions s'ils avaient vu le comte; on nous avait répondu avec un plaisir évident qu'il était déjà au travail. En entrant dans la chaumière qu'on nous avait indiquée, nous vîmes Tolstoï tout entier à sa besogne; de temps à autre il échangeait un mot avec la paysanne. Il avait l'air d'un véritable ouvrier de campagne. Sa blouse blanche, salie, tachée de suie et d'argile, la courroie qui lui

servait de ceinture, ses larges bottes de paysan couvertes de terre jusqu'à la tige, s'accordaient fort bien avec sa belle et noble tête, son large dos, dont la sueur abondante mouillait la chemise. Quant à la paysanne, elle lui donnait des conseils, en camarade pour ainsi dire, sans l'ombre de servilité. Elle ne voyait là rien d'extraordinaire : c'était tout simplement un brave homme qui lui venait en aide.

Après le déjeuner, Tolstoï s'en alla lire et écrire; puis, deux heures plus tard, il se rendit au hangar qu'il voulait recouvrir. Il portait le même costume ; cependant il avait changé de blouse. On savait qu'il ne distribuait pas d'argent à ceux qui étaient dans le besoin, mais que, dans son domaine, il venait en aide aux paysans, dans la mesure du possible, en leur donnant son travail personnel, des matériaux pour construire et des grains pour ensemencer.

Il travaillait au hangar, secondé par un paysan compatissant et un jeune ouvrier. Le

paysan, nommé Danilo, maigre et émacié, dirigeait les travaux et donnait des ordres sans nulle gêne. Cette nouvelle besogne plaisait à Tolstoï; avec un plaisir visible, il sciait les poutres, faisait des entailles à la hache pour des chevrons, taillait des chevilles. Il fit preuve d'adresse et de force lorsqu'on procéda à la pose du faîte, en maniant et en élevant de lourdes solives. Tolstoï plaçait un toit pour la première fois de sa vie et il mettait à ce travail le même amour qu'à la construction d'un poêle, à l'autre extrémité du village.

Tant que nous fûmes à Iasnaïa-Poliana, Tolstoï s'en allait chaque jour au village, travailler au hangar de la veuve et ne rentrait que tard chez lui. Il besognait sans se lasser : plus d'une fois Danilo répéta avec un plaisir sincère : — « Voyez-vous comme il s'en donne, le grand-père ! Et il n'est pas éreinté ! » Ceux qui avaient besoin de voir le maître se rendaient au village et lui parlaient, tout en l'aidant ou simplement assis sur des poutres, non loin du fumier. Vers cinq

heures, au moment du repos, si Tolstoï ne rentrait pas chez lui, on se rendait à la chaumière voisine, et l'on se régalait de pain et de kvas, en s'entretenant de choses et d'autres.

LE JUGEMENT

C'était un soir de l'été 1900. Nous étions assis à une grande table dressée dans le jardin de Iasnaïa-Poliana. Tolstoï nous montra un volume, richement relié, de légendes espagnoles que l'auteur venait de lui envoyer.

— Ce sont d'assez jolies légendes, dit le comte, mais à mon avis, elles sont loin d'égaler en charme celles qu'on trouve dans les anciens livres juifs. C'est un délice pour moi de les feuilleter et de méditer leurs enseignements. Ces jours derniers, j'en ai lu une que j'ai particulièrement goûtée.

Je veux vous la conter :

« A l'époque de ses conquêtes, Alexandre

le Grand s'étant avancé très loin dans l'Est, pénétra un jour dans une contrée merveilleuse où tout semblait fleurir et se réjouir. Les habitants se portèrent à sa rencontre et lui présentèrent du pain et des pommes en or sur une table d'or.

— Mange-t-on chez vous de l'or? demanda le monarque étonné.

— Non, répondirent les envoyés. Mais si c'est de pain que tu as besoin, pourquoi es-tu venu le chercher si loin? N'en as-tu pas dans ton pays?

Cette réponse plut à Alexandre. Il voulut connaître la vie de ce peuple. Il s'installa donc chez le roi du pays et fut témoin, chaque jour, de la façon dont celui-ci rendait la justice. Une fois, deux hommes se présentèrent.

— Roi, écoute, dit l'un d'eux. J'ai acheté une lande à cet homme. Pour y construire une maison, j'ai creusé la terre et j'y ai découvert un trésor composé d'or, d'argent et de pierres précieuses. Je lui ai dit: « Le trésor

t'appartient. Prends-le. J'ai acheté la terre et non ces richesses ». N'avais-je pas raison, ô grand Roi ? Ordonne-lui de prendre le trésor.

L'autre parla ainsi :

— Roi grand ! Roi juste ! J'ai peur de prendre ce qui ne m'appartient pas. Je lui ai vendu la lande et tout ce qu'elle contient. Le trésor est à lui. Ordonne-lui de le conserver.

Le roi réfléchit et s'adressant à celui qui avait parlé le premier.

— As-tu un fils ? lui demanda-t-il.

— Par la grâce de Dieu, oui !

— Et toi, as-tu une fille ? demanda t-il au second.

— Oui, grâce à Dieu.

— Demandez-leur s'ils veulent s'épouser. S'ils y consentent, vous leur donnerez ce trésor en dot. S'ils refusent, dit-il à l'acheteur de la lande, enfouis ces richesses à l'endroit où tu les as trouvées, puis élèves-y ta maison.

Les deux hommes partirent, contents.

Alexandre étonné, s'exclama :

— Quel étrange pays !

— N'ai-je pas rendu un jugement sage? s'écria le roi. Comment aurait-on tranché la question dans ton pays?

— Dans mon pays, répondit le conquérant, on les aurait exilés tous deux, puis on aurait confisqué leur trésor.

Le roi leva les yeux au ciel.

— Grands dieux ! s'écria-t-il. Et le soleil luit dans ton pays?

— Il luit.

— Et la pluie tombe?

— Elle tombe.

— Alors c'est pour les bêtes que luit chez vous le soleil et tombe la pluie. Car les hommes trompeurs et injustes ne sont pas dignes des bienfaits du ciel.

Alexandre, confus, baissa la tête. »

JE NE VEUX PAS
QU'ON TOUCHE A TOLSTOÏ...

Lorsque Tolstoï eut publié dans le *Times*, en 1893, son article sur la famine dans lequel il prenait à partie et les hauts dignitaires de l'empire et la bureaucratie tout entière, la presse réactionnaire reproduisit cette vigoureuse diatribe en l'accompagnant de commentaires injurieux inspirés par les institutions omnipotentes que Tolstoï venait d'attaquer.

Les partis de droite furent unanimes à demander qu'on punît l'écrivain, soit en le déportant en Sibérie, soit en l'emprisonnant dans une forteresse. Les moins acharnés se

contentèrent de souhaiter qu'on l'enfermât dans un monastère.

Entre temps, les calomnies allaient leur train. Pour frapper l'opinion publique jusqu'alors favorable au grand penseur et la circonvenir, on représenta Tolstoï comme un fauteur de troubles, un ennemi de la patrie, qui avait mis sa plume au service d'une cause néfaste et souillait la Russie dans les organes étrangers; on fit un devoir à tout vrai Russe de haïr désormais cet homme funeste.

Cette campagne haineuse ne tarda pas à porter ses fruits.

Quantité d'admirateurs de l'écrivain, dupes de cette fable, déchirèrent publiquement les portraits de Tolstoï qu'ils conservaient pieusement chez eux.

Tolstoï, mis au courant de ces démonstrations hostiles, remarqua en souriant :

— Pourquoi, mon Dieu, gardaient-ils mon portrait?

On prétendit qu'un évêque envoyé par le Saint-Synode était allé trouver le maître à

Iasnaïa-Poliana et s'était entretenu longuement avec lui. De nouveau, les détracteurs de Tolstoï parlèrent de le faire entrer dans un couvent où il lui serait défendu d'écrire.

C'est à cette époque que le comte adressa la lettre suivante à un de ses amis :

« Le bruit a couru que je venais d'être arrêté. Malheureusement pour moi, heureusement pour mes ennemis, rien de pareil ne m'est arrivé. Je vois qu'on emprisonne mes disciples, qu'on multiplie les vexations dont mes amis sont les innocentes victimes, mais, hélas ! moi, on me laisse tranquille ! Cependant, c'est moi seul qui suis « dangereux » pour les autorités. Évidemment, elles ne me croient pas digne d'être persécuté. J'en suis honteux. Ah ! si l'on consentait à m'emprisonner, moi aussi ! Que j'aurais été heureux de souffrir à mon tour !... »

*
* *

Une semaine plus tard, un haut dignitaire de la cour écrivit à Tolstoï que le conseil des

ministres s'était occupé de lui dans une de ses dernières séances. Le conseil avait résolu de l'exiler dans un gouvernement éloigné. Mais lorsque cette décision fut soumise à l'approbation du tzar Alexandre III, celui-ci refusa de la signer.

— J'ai lu l'article de Tolstoï, avait déclaré l'empereur. Il est d'une violence inouïe. Les accusations qu'il porte sont terribles. Néanmoins, je ne veux pas qu'on touche à Tolstoï.

Il paraîtrait que cette parole ne fut pas oubliée par le fils d'Alexandre III, le tsar Nicolas qui l'aurait rappelée chaque fois qu'un ministre lui demanda d'autoriser des poursuites contre Tolstoï.

TOLSTOÏ ET GORKY

Au printemps 1901, Tolstoï reçut à Moscou Maxime Gorky qui venait lui rendre visite en compagnie de quelques amis. On parla des œuvres du jeune maître.

— Avez-vous lu, comte, mon roman *Thomas Gordéief*? demanda Gorky.

— J'ai commencé à le lire, mais je ne l'ai pas terminé. Pardonnez-moi. Ce roman ne me plaît pas. Mais j'ai lu une de vos nouvelles : *La Foire à Goltwa* qui, par contre, m'a enchanté. Tout y est simple et vrai. Je l'ai lue et relue.

Gorky eut un geste de surprise, *Thomas Gordéief*, sa première grande œuvre, lui

paraissait une de ses meilleures, tandis que la nouvelle dont parlait Tolstoï lui semblait insignifiante.

La Foire à Goltwa rappelait Gogol à Tolstoï.

— Qu'est devenue notre humour nationale ? s'écria le comte. Combien il y en avait chez Gogol et combien on en trouve peu chez nos écrivains contemporains ! Seul, Tchirikof en conserve encore parfois des traces. J'ai lu avec plaisir sa nouvelle : *Au Creux des Montagnes*.

— Mais c'est une simple anecdote ! s'exclama Gorky étonné.

— Qu'importe ! repartit le comte. *La Calèche* de Gogol est aussi une simple anecdote. Et cependant on la lira encore quand vous et moi ne serons plus de ce monde.

Gorky se tut. La conversation roula ensuite sur les écrivains étrangers. Tolstoï parla peu favorablement d'Ibsen. Il trouvait ridicule sa *Dame de la Mer*. Par contre, il admirait sans réserve Maupassant, l'appelait un des plus grands peintres de la vie.

— Cependant, insinua Gorky, il a écrit des choses qui doivent vous sembler immorales et nuisibles.

— Certes, répondit Tolstoï, mais tout talent véritable a deux épaules : l'esthétique et l'éthique. Lorsque l'une se hausse, l'autre s'abaisse. Il faut toujours les tenir à la même hauteur.

*
* *

Gorky parti, Tolstoï déclara qu'il lui plaisait beaucoup.

— Il y a en lui du vrai moujik, simple, robuste et sain. C'est le plus grand éloge que je puisse lui faire.

Quant à l'impression de Gorky, il la résuma dans ce mot pittoresque :

— Tolstoï? Ce n'est pour moi ni la Russie, ni l'étranger, c'est la Finlande. On y a froid!

TOLSTOÏ ET TCHEKOF

Tchekof, l'illustre écrivain mort récemment, dont les pièces eurent un grand retentissement et portèrent à son apogée l'art théâtral russe, nous conta l'anecdote suivante :

— Savez-vous que Tolstoï qui goûte beaucoup mes nouvelles, n'aime pas mes pièces. Il prétend que je ne suis pas un dramaturge. Une chose pourtant me console...

— Laquelle ?

— Il me dit un jour : « Je trouve le théâtre de Shakespeare mauvais, mais, selon moi, le vôtre est encore pire. Shakespeare sait prendre le spectateur au collet et le con-

duire à un but certain, sans lui permettre de dévier. Tandis qu'avec vos héros, où va-t-on? De la chaise longue où ils sont couchés à l'antichambre et vice-versa.

Et Tchekof, ordinairement placide et réservé, se mit à rire à gorge déployée.

— Tolstoï est la sincérité même, continua-t-il. Un jour qu'il était malade, je vins prendre de ses nouvelles. Nous parlâmes de choses et d'autres. Je l'écoutai avec ravissement. Comme je me disposais à le quitter, il me prit la main, me regarda dans les yeux et dit : — « Que vous êtes bon, mon ami ! Merci d'être venu. » Il lâcha ma main, sourit et ajouta : — « Que vous êtes bon,.. et que vos pièces sont mauvaises ! »

TOLSTOÏ ET SOUVORINE

En janvier 1899, Tolstoï reçut la lettre suivante : « Comte, dans le discours que vous avez prononcé à la Société psychologique de Moscou, vous dites qu'il faut aimer tous les hommes. Permettez-moi une question : Faut-il aimer aussi les Juifs ? Je ne puis croire que vous, comte, descendant d'une de nos plus illustres familles, vous en arriviez à cette conclusion. Et cependant, c'est bien ce que vous avez affirmé. Je serais heureux d'avoir un démenti. Si vous daignez me répondre, veuillez le faire dans le *Novoïé Vrémia*. Je suis abonné à ce journal. »

Le comte lut cette lettre à quelques amis

qui s'en amusèrent et l'on résolut que la meilleure chose serait de la publier. Le secrétaire de l'écrivain, M. T.., mit l'épître dans l'enveloppe, y joignit un mot priant la rédaction du *Novoïé Vrémia* de la publier et mit le tout à la poste à Iassenki, village voisin de Iasnaïa-Poliana.

« Tard dans la soirée, raconte M. T..., je vis arriver le comte, l'air harassé. Il sortit de sa poche une lettre qu'il posa sur la table.

— Je suis allé à la poste, dit-il, pour demander qu'on me rende cette lettre qui, heureusement, n'était pas encore partie. Que voulez-vous ? Mon correspondant doit être un homme qui vit dans les ténèbres de l'ignorance et qui ne connaît pas la vie. Que Dieu lui pardonne! ».

Une semaine plus tard, Tolstoï partit pour Moscou.

Je restai à Iasnaïa-Poliana. Deux jours après son départ, j'entendis les grelots d'un attelage qui s'arrêta devant la porte du domaine. Deux hommes emmitoufflés dans

leur pelisse, descendirent de voiture. Je connaissais l'un d'eux, un gros jeune homme blond qui n'était autre que le prince Obolenski. Ce dernier me présenta son compagnon, un petit vieux légèrement voûté, à la barbe poivre et sel,

— Mon ami Souvorine.

C'était le directeur du puissant journal le *Novoïé Vrémia* et l'un des plus importants éditeurs russes.

Il faisait une claire journée ensoleillée. Nous nous installâmes dans un petit pavillon proche de la maison.

— Que je suis désolé de ne pas rencontrer le comte? s'écria Souvorine. Je venais causer avec lui de choses sérieuses.

— Le comte est à Moscou, vous l'y trouverez. Il ne rentrera qu'à la fin de la semaine.

— J'aurais voulu lui parler de ses œuvres, reprit le directeur du *Novoïé Vrémia*. Tolstoï a abandonné ses droits d'auteur et permet à tout le monde de publier ses dernières œuvres. Vous en conviendrez vous-même,

cela n'est pas rationnel. Une nuée d'éditeurs se sont mis à publier ses ouvrages avec toutes sortes de coupures, additions, erreurs. Le résultat en sera que, dans quelques années, nous ne reconnaîtrons plus ses œuvres. Nos descendants les liront dans un texte dénaturé et les pensées du maître prendront une forme étrangère à celle qu'il voulut leur donner. C'est profondément regrettable. Je suis venu pour lui demander le droit exclusif d'éditer ses ouvrages. Comment pensez-vous qu'il accueillera ma proposition ?

— Il la refusera certainement, tout aimable qu'elle soit.

Un silence pénible se fit.

— A propos, dis-je au bout d'un instant, le comte a reçu récemment une lettre d'un de vos abonnés qui lui demande de lui répondre par la voie de votre journal.

Et je fis part à Souvorine de la teneur de la missive.

Le directeur m'écouta, la tête basse.

— Oui, certes, répondit-il, la question

est posée d'étrange façon, mais vous savez que les tendances de mon journal...

— Nous les connaissons, le comte et moi. Mais nous ne pouvons comprendre votre campagne antisémite...

Souvorine riposta d'un ton animé :

— Voyez-vous, je ne suis pas personnellement antijuif. J'ignore complètement le côté religieux de la question. Ce ne sont pas des raisons confessionnelles qui ont suscité notre campagne. La religion n'y est pour rien. La question économique pas davantage. Je n'ai pas peur de l'ombre d'un juif usurier, qui s'apprête à manger son frère chrétien. Ce n'est que la question nationale qui m'a fait entreprendre ces attaques, la même qui préoccupa et fit agir jadis le tzar Pierre le Grand. Nous avons devant nous deux nations : l'ancienne, intelligente, connaissant la bonne et la mauvaise fortune. C'est une nation qui a des assises familiales et religieuses solides et que fortifie sa solidarité intérieure. D'autre part, nous avons notre peuple qui sort à

peine des langes de l'histoire, un peuple neuf, doux, sans bases sérieuses. Lorsque ces deux nations se rencontreront, quel sera le vainqueur ?... Notre peuple ne pourra combattre et il sera vaincu. Il se noiera dans l'élément juif et il y laissera son âme pure et juvénile. C'est cela que je ne veux pas. Que le peuple russe poursuive son chemin tout seul, sans être influencé par qui que ce soit, surtout qu'il ne le soit pas par la race juive ! »

*
* *

Au retour du comte, lorsque son secrétaire lui fit part de sa conversation avec Souvorine, Tolstoï sourit et montrant l'étang qu'on voyait par la fenêtre, s'écria :

— Voyez-vous ces nénuphars sur l'eau ? Ils troublent imperceptiblement la surface extérieure de l'eau, mais non sa profondeur. Telles sont les pensées de ces « sages littérateurs ». Ils pénétrèrent aussi peu la profondeur des intérêts du peuple que les nénu-

phars la profondeur de l'eau. Là-bas, dans leurs immenses casernes, ils frappent à coup de sabre ces pauvres israélites exténués, et, cruels, ils cherchent à associer à leur lutte notre bon peuple qui fut toujours étranger aux manœuvres des sectaires et des fanatiques.

Je connais le peuple russe depuis mon enfance. Jamais je ne l'ai entendu maudire les Juifs ou les gens d'une autre religion. Plusieurs Israélites ont travaillé dans mes domaines. Les jours de grandes fêtes, ils venaient à l'étang accomplir les prescriptions de leur rite. Ils se plaçaient au bord de l'eau, leur eucologe à la main et priaient fervemment :

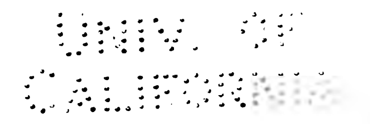
« Que les flots de cette eau emportent nos péchés ! »

Les moujiks les regardaient avec curiosité et se disaient entre eux, avec un étonnement respectueux :

— Les Israélites prient... Ce sont de braves gens.

Nos paysans ont gardé d'eux un bon sou-

venir. Et ces publicistes grincheux, ces fonctionnaires cruels, qu'ont-ils fait de ce malheureux peuple? Ils ont enfermé des millions d'êtres humains dans quelques villes, les ont dépouillés de tous leurs droits et ne les laissent ni vivre, ni respirer. Ils prétendent que ce n'est pas une question de religion! Quel mensonge! Vous le savez aussi bien que moi. Il suffit à un Juif de se convertir pour qu'il soit, le jour même, remis en possession de tous ses droits. Alors?... Y a-t-il quelque chose de plus infâme et de plus sacrilège que les persécutions religieuses? Le dogme les interdit, car le premier sentiment d'un croyant est celui d'une force supérieure, bienveillante à tout ce qui vit sur terre. Comment donc une âme religieuse peut-elle avoir de la haine et faire le contraire de ce que Dieu... lui demande?



TOLSTOÏ ET ROSANOF

L'écrivain russe bien connu, Rosanof, collaborateur du *Novoïé Vrémia* et par cela même assez peu porté à partager les idées politiques de Tolstoï, a raconté récemment sa visite au grand écrivain.

— Être Russe et ne pas avoir vu Tolstoï, dit-il, me semblait aussi triste et aussi impardonnable que d'être Européen et d'ignorer les Alpes. Cependant les années passaient, l'occasion de le voir ne se présentait pas. Un jour pourtant, je me décidai. Je sollicitai la faveur d'être reçu et l'obtins. J'arrivai un matin d'hiver, en 1900, vers 10 heures, à Iasnaïa-Poliana. Comme les

petits comtes étaient absents, la demeure me parut déserte. C'est l'impression que me produit toute maison vide d'enfants. Quelques visiteurs conversaient dans les salons. Mais tout me parut maussade. Lorsqu'on vient voir les Alpes, on ne s'inquiète pas des monticules qui les entourent. La comtesse entra. Dès l'abord, j'eus l'impression d'une « tempête ». La robe froufroutait bruyamment, la voix était dure, autoritaire. Malgré son âge, elle était encore belle. Il me sembla que tous devaient lui obéir, alors qu'elle n'obéissait à personne.

Enfin Tolstoï parut.

Je m'attendais à voir un colosse, un Moïse, un Abraham. D'après ses portraits, ce devait être « les Alpes ». Grande fut ma surprise lorsque s'avança un vieillard de taille moyenne, voûté par l'âge, vêtu d'une vieille robe de chambre brune serrée à la taille par une ceinture. Nous causâmes. Mais mon esprit restait étranger aux paroles que je prononçais. Une pensée m'obsédait : « Je le

vois, je ne le verrai plus jamais. » Et j'aurais voulu crier au temps : « Arrête-toi ! »

Vint l'heure du dîner. Tolstoï, qui mange seul, s'assit à sa petite table, à côté de la table familiale. Deux laquais, gantés de blanc, assuraient le service. Tandis que nous mangions de différents mets, des viandes, Tolstoï ne prit que du lait et de la purée de pommes de terre. Il garda le silence pendant le repas. Ce ne fut qu'une heure plus tard que je pus l'entretenir plus longuement. Pendant une heure, il me tint sous le charme de sa voix tremblante, mais claire. Je n'oublierai pas, tant que je vivrai, ces moments-là.

En prenant congé de mon hôte, je l'embrassai et lui baisai la main, cette noble main qui écrivit *la Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*. Je pensais : « Quel bonheur de l'avoir vu et de vivre à la même époque que lui ! ».

TOLSTOÏ ET SES ENFANTS

Au cours d'une de ses visites à Iasnaïa-Poliana, en 1890, l'ami de Tolstoï, M. Strakof, un des plus fervents admirateurs du grand écrivain, lui dit en soupirant :

— Je vous aime trop, mon bon maître, pour vous cacher que chaque fois que je viens vous voir, une tristesse profonde m'accable, en constatant combien vos enfants vous ressemblent peu. Je ne parle pas de vos cadets, enfants doux et aimables, mais de vos aînés, Serge, Ilia, Léon et de vos jeunes filles. Je vous avouerai qu'ils me plaisent peu. Un sentiment pénible m'envahit en les voyant et je pense avec tristesse : « Il n'aura pas de

continuateur. » Vous êtes, mon bon maître, un arbre isolé.

Tolstoï serra avec effusion les deux mains de son ami et l'embrassa longuement :

— Vous rouvrez une vieille blessure, mon cher Strakof. Je me suis dit souvent : Si j'étais menuisier, j'aurais mes fils, près de moi, à l'établi. Nous aurions travaillé coude à coude et, dans les flots de copeaux parfumés fleurant la vie des forêts, notre intimité serait devenue plus étroite. J'aurais su que mes enfants eussent continué mon travail. Si j'étais paysan, nous aurions labouré, moissonné, porté ensemble la primeur au moulin, nous aurions abattu les mêmes arbres. Ce que nous aurions possédé nous aurait appartenu en commun et je serais mort, tranquille et satisfait. Mais, hélas ! il n'en est pas ainsi. Un de mes fils achève ses études à l'Université et veut être fonctionnaire, l'autre sera soldat et déjà l'amour du galon lui tourne la tête. Le troisième... mais à quoi bon en parler ? Ni le troisième, ni le quatrième, ni

mes filles ne suivront le même chemin. Ils ne connaîtront pas la tâche poursuivie joyeusement en commun et ne continueront pas l'œuvre à laquelle j'ai donné tous mes efforts.

Bien que je n'attache pas grande valeur à mon labeur d'écrivain, je l'aime cependant. Je lui donne toute mon âme et c'est en écrivant que j'ai appris à aimer Dieu. J'aurais été si heureux de trouver des continuateurs en ces êtres qui me sont chers et ont reçu de moi la vie !

Mais en réfléchissant profondément, je me rends compte que tout cela a son sens. La sagesse divine, admirable en ses desseins, m'apparaît avec un clarté merveilleuse.

Voici ce que je pense :

Dieu, ou cette force supérieure que nous nous représentons, nous impose sa volonté impitoyable en nous donnant la vie. De même que l'eau d'une cascade tombe dans son lit, de même cette volonté doit être accomplie. Chacun de nous doit vivre entièrement pour Lui. C'est pourquoi nous ré-

pétons: «De tout ton corps, de toute ton âme, de tout ton esprit, tu dois appartenir à Dieu.» Chacun, en entrant dans la vie, accepte joyeusement d'obéir à cette volonté. Mais plus tard, lorsque l'homme, asservi à sa tâche, en voit l'immensité et constate en même temps sa propre faiblesse et l'impossibilité pour lui de poursuivre sa route, il tombe à genoux et supplie Celui qui l'a envoyé sur terre: «Puisque cela m'est impossible, qu'un autre aille plus loin.» Et il donne le jour à un enfant auquel il commet le soin de poursuivre la grande œuvre. L'enfant vient au déclin de sa vie. Il est le protecteur attendu. C'est le sens même de la procréation.

Or, il arrive que des gens épuisés, qui se rendent compte de leur débilité, enfantent un être puissant et vigoureux qui devient un phare sur la route de Dieu.

Par contre, si un homme plein de force et d'énergie, se fatigue au cours de sa carrière et demande à Dieu: « Puisque je ne le puis

pas, que celui-ci aille plus loin », il mettra au monde un enfant faible, sans talent, qui, non seulement sera incapable de continuer son œuvre, mais qui en deviendra l'adversaire. Car Dieu répond : « Cela ne sera pas ! » Et il enlève à l'enfant la force paternelle. Et ce qui semblait au père admirable et beau, paraît au fils pitoyable et insignifiant. Celui-ci vit dans la fange et son âme est sans noblesse.

Dieu dit à celui qu'il doua de talent :

— Je ne veux pas que ton fils soit ton lieutenant. Sers-moi toi-même.

Cet ordre de choses est sévère, mais juste. Et lorsque je pense à ma vie, je vois que...

Tolstoï se tut un instant, baissa la voix et murmura à l'oreille de Strakof :

— Il aurait mieux valu pour moi que je n'eusse pas d'enfants.

Ravi et effrayé en même temps, Strakof répondit :

— C'est une grande pensée que vous venez d'exprimer, mon bon maître. Je n'aurais pas

osé tirer de telles conclusions. Ce que vous avez dit est immense... Oui, il aurait mieux valu que vous n'eussiez pas d'enfants !

*
* *

Douze ans plus tard, lorsque le troisième fils du comte, Léon, commença, dans la presse, à discuter âprement les idées de son père, Tolstoï, attristé, disait à son ami :

— Ce qui devait arriver est arrivé. Bien que je ne lise jamais ni les critiques, ni les éloges qui me sont adressés, j'ai pris connaissance des écrits de mon fils et je n'ai pu m'empêcher de froncer les sourcils. Une seule chose me réjouit pourtant ; c'est que pour mener sa campagne, mon fils est obligé de lire quelques-unes de mes œuvres, et de penser à ce que j'ai écrit. Ceci me fait espérer qu'un jour aussi, il lira l'Évangile et qu'il y trouvera les véritables réponses aux questions qu'il aborde aujourd'hui avec tant de légèreté. Et cependant, ces choses-là me font souffrir,

à la façon du cocher recevant continuellement dans le dos les coups que lui lancent les voyageurs.

Avec une tristesse encore plus profonde, Tolstoï parla des « malechances » auxquelles un de ses cadets fut perpétuellement en butte.

— Ici, le malheur est si grand qu'il n'y a plus de meules pour le moudre. Je ne puis même le consoler. Un jour ou l'autre, je vous raconterai tout cela. Mais je ne le ferai que lorsque je serai aux portes du tombeau et qu'il ne me restera plus qu'un petit mouvement à faire pour y entrer.

Et le maître eut un geste expressif montrant comment il entrerait dans la tombe.

TOLSTOÏ ET L'ART POPULAIRE

Ce fut vers 1890, que Sarah Bernhardt, accompagnée de toute sa troupe, vint donner, à Moscou, des représentations au Grand Théâtre. Elle avait été précédée d'une réclame monstre, telle que Moscou n'en avait jamais vue. Ce fut un coup de folie : la liste d'abonnement fut couverte en deux jours ; la veille de l'arrivée de la tragédienne, on rachetait au triple de leur valeur les billets que quelques privilégiés étaient parvenus à acquérir.

Au moment où la chasse aux billets battait son plein, nous allâmes chez les Tolstoï qui habitaient alors Moscou. Le comte, indigné,

racontait à ses visiteurs assis autour de la table à thé, qu'une famille noble de la ville, liée avec le gouverneur général, prince Dolgorouky, avait usé de son crédit pour se faire délivrer une loge-baignoire qu'elle avait vendue ensuite à un prix fort élevé. Et Tolstoï, surexcité, se mit à parler de l'art dramatique.

Ce n'était plus la conversation familière de chaque jour, ce fut une véritable conférence sur un sujet visiblement étudié, une allocution faite avec beaucoup d'art et prononcée d'une voix vibrante. Le comte s'éleva véhémentement contre le théâtre contemporain. Il nous montra, en étayant sa thèse de preuves solides, combien l'art dramatique en général était factice et distant de la réalité. Quand il se tut, un silence plana quelques instants. Tolstoï le rompit en s'adressant à l'un de nous :

— Et vous, irez-vous voir Sarah Bernhardt?

— Certainement, répondit l'interpellé.

Cette réponse arracha au comte une sourde exclamation de colère qu'il accompagna même d'un léger coup de poing sur la table. Mais une seconde après, le visage illuminé par un bon sourire, il déclara au milieu du silence général :

— Eh bien! je regrette beaucoup de ne pouvoir y aller.

*
* *

Quelques années plus tard, Rubinstein, l'illustre pianiste et compositeur russe, donnait à Moscou un de ses derniers concerts, et comme pour Sarah Bernhardt on s'arrachait les billets. Tolstoï était un de ses plus fervents admirateurs. Il plaçait Rubinstein au premier rang des musiciens qu'il avait entendu jouer. Mais l'auteur de *Qu'est-ce que l'art*? ne pouvait oublier que le célèbre virtuose ne représentait pas l'art populaire, le « seul vrai » et le comte ne prit pas de billet pour le concert. Nous le crûmes fermement résolu à ne pas y assister ; aussi notre surprise fut-elle grande

lorsque nous entendîmes Tolstoï, la veille de l'audition, se plaindre de ne pouvoir entendre le musicien et demander s'il était encore temps de se procurer une place, quelle qu'elle fût.

— Vous êtes un auditeur assez célèbre, lui répondit un jeune musicien présent, pour qu'il y ait toujours place pour vous. Si vous le désirez, je vous obtiendrai un billet.

Il parut enchanté de la proposition et remercia le jeune homme. Celui-ci alla trouver Rubinstein qui donna aussitôt l'ordre de réserver un fauteuil pour Tolstoï.

Le billet lui fut envoyé et la place réservée; mais le comte ne parut pas au concert.

Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes la sœur de l'écrivain, la comtesse Marie Nicolaïéwna. Elle nous apprit que son frère avait été enchanté de recevoir le coupon; le soir, il s'était habillé dans l'intention d'assister au concert et déjà il se disposait à partir quand des doutes l'assaillirent. Devait-il, pouvait-il paraître à cette soirée, sans

renier ses idées? Le problème fut résolu par une violente attaque de nerfs; il fallut faire chercher le médecin.

Mais Rubinstein s'invita lui-même chez Tolstoï et joua toute une soirée devant lui, pour la plus grande joie du maître et de ses invités.

UNE LECTURE CHEZ TOLSTOÏ

« En 1890, raconte le célèbre tragédien russe Davidof, les étudiants de Moscou me demandèrent de leur prêter mon concours pour un concert de bienfaisance qu'ils organisaient. J'acquiesçai à leur proposition. Comme je ne voulais pas interpréter d'œuvres médiocres ou trop connues, mon choix se porta instantanément sur la *Puissance des Ténèbres* de Tolstoï. A cette époque, la pièce excitait au plus haut point l'intérêt général. Elle était dans toutes les mains, mais il était interdit par la censure de la faire représenter.

Et cette idée m'obséda : ne serait-il pas possible de lire à une soirée d'étudiants quel-

ques passages de la *Puissance des Ténèbres*.

Pour la faire aboutir, je résolus d'aller trouver Tolstoï qui habitait alors Moscou. Mon intention était de lui demander l'autorisation de jouer en public quelques scènes de son œuvre et au besoin de les jouer devant lui, préalablement, afin qu'il lui fût possible de se rendre compte si j'étais entré « dans la peau des personnages ».

Je me rendis donc chez le maître que j'adorais depuis mon enfance, étreint par une invincible émotion.

Un valet de chambre m'accueillit dans le vestibule et me demanda mon nom et l'objet de ma visite. Je l'en informai.

Le laquais disparut. L'instant d'après, un des fils de Tolstoï, en uniforme de sous-officier, vint me demander qui j'étais et ce que je désirais. A peine eut-il tourné les talons que la comtesse entra à son tour et s'enquit longuement du but de ma démarche. Je lui confiai mon projet qu'elle approuva;

enfin, elle m'introduisit elle-même dans les appartements de Léon Nicolaiéwitch.

Autant que je puis me souvenir, je traversai un salon désert, puis un étroit corridor; je descendis les quelques marches d'un escalier et me trouvai dans une chambre assez exiguë qui servait de cabinet de travail à Tolstoï. La pièce, meublée très simplement, donnait sur un jardin ; sous les fenêtres, la neige étincelait au soleil d'hiver. Vêtu d'un sarrau foncé, Tolstoï écrivait, le dos tourné à la porte. Au bruit de mes pas, il se leva à demi et me salua avec cordialité.

Je fus frappé par l'expression de sa physionomie. Il me sembla que ses yeux brillants, au regard aigu, pénétraient mes plus secrètes pensées, me voyaient tel que j'étais, *intus et in cute*.

Plein d'un trouble immense, je balbutiai mon nom. Le maître sourit et son visage s'éclaira tout à coup d'une clarté intérieure. Les enfants ont parfois cette figure lumineuse lorsqu'ils sourient après avoir pleuré.

— Je suis heureux de vous voir, dit Tolstoï, en me serrant la main. En quoi puis-je vous être utile ?

Je fis un effort surhumain pour surmonter l'émotion qui me rendait bègue et lui expliquai de mon mieux que j'étais venu solliciter l'autorisation de lire à un concert de bienfaisance la *Puissance des Ténèbres* et d'en interpréter quelques scènes en sa présence. Je me proposais de commencer par le dialogue entre la petite Anioutka et Mitritch et je priai Tolstoï de me reprendre quand il le jugerait nécessaire.

Il acquiesça aimablement à mon désir et prit place sur le divan, après avoir placé une petite table devant moi.

Je me mis à lire ou plutôt à bredouiller des paroles confuses, mais, peu à peu, je recouvrai mon sang-froid et ma voix retentit nette et claire.

Tolstoï me regardait, les yeux mi-clos; parfois il approuvait d'un « hem! » qui traduisait sa satisfaction.

Quand j'arrivai à la scène où Nikita apparaît terrifié par ce qu'il vient d'accomplir, des larmes inondèrent le visage de Tolstoï. Il sanglota doucement et son expression sévère me parut plus humaine et plus tendre.

J'en fus remué jusqu'aux entrailles, mais, en même temps, je me sentais indiciblement heureux. J'avais donc trouvé le ton qui convenait, puisque j'avais réussi à émouvoir un tel homme !

Lorsque j'eus achevé ma lecture, le comte s'écria :

— Bien !... très bien ! Comment se fait-il que vous interprétiez si parfaitement un rôle de paysan ?

Je répondis que j'aimais beaucoup le peuple et ses chansons que j'avais apprises, à la campagne, des moujiks eux-mêmes.

— J'ai bu avec eux, maître ; j'ai entendu leurs chansons à la veillée, autour du poêle. C'est pourquoi je connais leur langue, comme je connais leurs cœurs, leurs souffrances et leurs aspirations.

— Très bien! très bien! répéta Tolstoï. Vous jouez fort bien Akime; Matrena aussi; mais c'est le personnage d'Anioutka surtout que vous composez dans la perfection; si l'actrice joue ce rôle la moitié aussi bien que vous le lisez, je serai satisfait.

Ces paroles m'enivrèrent.

— Mais, continua Tolstoï, vous rendez avec moins de justesse le personnage de Mitritch. Il ne faut pas oublier que Mitritch a été soldat; il a vécu dans les villes, aussi voit-il la vie autrement que les campagnards.

— Voudriez-vous avoir la bonté, maître, de me montrer vous-même comment je dois comprendre ce rôle?

Léon Nicolaïéwitch saisit la brochure que j'avais apportée et se mit à lire, avec une telle simplicité, que je crus que Mitritch parlait en personne.

Je pris des notes que je conserve encore, tant est profonde ma reconnaissance envers Tolstoï.

*
* *

Je le quittai, si pleinement heureux, que je croyais avoir des ailes. Je courus chez le gouverneur général de Moscou, le prince Dolgorouky, pour obtenir l'autorisation de lire deux scènes de la *Puissance des Ténèbres*. On me l'accorda le lendemain.

Pour la première fois l'œuvre de Tolstoï fut lue publiquement. Le succès passa mon attente ».

LES DEUX VIEILLARDS

Tolstoï, un jour de l'été 1897, revint de la promenade, l'air triste.

— J'ai fait une rencontre extraordinaire aujourd'hui, nous dit-il. Je venais de tourner vers le bois quand je vis venir deux petits vieillards, le bâton à la main, vêtus de redingotes neuves d'un drap brun qui ne se porte pas dans notre district. Ils marchaient en causant et en chassant de temps à autre un caillou de la pointe de leur canne. Quand j'arrivai près d'eux, nous nous saluâmes.

— Camarade, me demandèrent-ils, tu sais peut-être où demeure le conteur de votre village? Son nom est Léon; ses histoires im-

primées dans les villes, se vendent par les campagnes. Son habitation doit être tout près d'ici.

Comme leur simplicité me plaisait, je résolus de ne pas me faire reconnaître sur-le-champ.

— Oui, en effet, répondis-je. Seulement, vous ne le trouverez pas chez lui, il est allé se promener. Vous voyez ce bois? C'est là qu'est sa maison. Et vous, vous venez de loin?

— Nous sommes d'Odoïef, près de Krasnitsky, me dit celui qui était à mon côté. Quand tout le blé a été battu — Dieu merci, la récolte a été meilleure cette année que la saison passée, — nous avons été chercher au moulin les prémisses de la farine. Les femmes en ont fait une galette et nous nous sommes mis en route. Nous désirons voir Léon. Nous sommes des bardes, nous aussi; seulement, nous ne faisons que parler nos contes; nous les transmettons de vive voix à nos petits enfants. Parfois, les hommes faits nous écoutent

également. Nous prenons nos contes dans le passé; nous évoquons les héros nationaux, nous chantons nos défenseurs... race d'hommes aujourd'hui disparue. A présent, seuls au monde, nous errons sans but sur la terre. Mais jadis.,.

Et soudain, il se mit à chanter :

Notre gé-ant Ilia-de-Mou-ro-me...
S'en est al-lé à la ca-pi-tale de Kiew
Chez le prince Wla-di-mir...

Cette complainte concordait si bien avec les phrases cadencées qu'il venait de prononcer que je fus saisi d'une surprise joyeuse. Sa voix vieillotte, au chevrotement attendrissant, avait gardé des accents de vigueur et de fraîcheur. Je n'avais jamais entendu ce refrain ancien!

Ému et ravi, je dis :

— Venez, je vous accompagnerai jusqu'au bout... jusque chez lui...

Je me réjouissais de leur offrir l'hospitalité, de les accueillir chez moi, de les combler d'attentions...

— Chez le conteur?

— Oui, dis-je. C'est lui-même qui vous parle.

— Vraiment! s'exclamèrent-ils avec surprise. C'est bien possible. Tu as les traits tirés. Tu dois souffrir beaucoup. Laisse-moi te baiser au front, Léon!

Le chanteur qui me parlait ainsi, me prit par le cou et posa ses lèvres sur mon front.

L'autre vieillard fit de même.

— Ton histoire des *Deux Vieillards* est saisissante. Nous l'avons lue récemment... Qu'elle est belle! Tout le long de la route, en venant ici, nous nous sommes comparés aux deux personnages, disputant pour savoir auquel chacun de nous ressemblait le plus. Je disais à Sémion : « Toi, tu ressembles à Ephime, parce que tu es très méticuleux, tu t'occupes du moindre clou. » « Tu as raison! » m'a-t-il répondu en riant.

Sémion souriait.

— Oui, dit-il, je dois l'avouer, je suis tâtillon. Mais nous avons quelque chose à te

demander, fit-il en me prenant amicalement par la main. Tu as probablement de vieux livres remplis de légendes ?

— Oui, j'ai des bouquins où je prends mes contes, mais j'arrange ceux-ci à ma façon, répondis-je. C'est ainsi que j'ai fait les *Deux Vieillards*.

— Quelle belle histoire! répéta-t-il.

Nous étions déjà arrivés dans le parc et nous tournions dans une allée :

— Vois-tu ce joli étang!... Et cela, qu'est-ce que c'est, camarade? Et cette maison! Regarde donc! Tout est à toi?

Un char-à-bancs attelé de deux chevaux passa; il ramenait nos hôtes qui revenaient de se baigner.

— C'est là ton équipage? Comme tout est riche!

Au même moment, la cloche sonna le dîner.

Les deux vieillards s'arrêtèrent.

— Non, dit le chanteur. Nous n'irons pas plus loin. C'est assez! Nous t'avons vu et nous retournons chez nous.

— Pourquoi? demandai-je étonné.

— Parce que tu es dans l'erreur, nous le voyons. Tu ne vis pas dans la simplicité et par conséquent, tu ne peux pas tout dire.

— Oui, oui! confirma Sémion. C'est la vérité. Ta vie me fait penser à l'histoire de la Justice et de l'Injustice. Écoute-la, me fit-il d'un ton sentencieux. La Justice et l'Injustice se rencontrèrent un jour en ville par un froid glacial. La Justice s'était incarnée en un malheureux petit paysan aux bottes trouées, au méchant manteau rapiécé, et l'Injustice en un gros marchand chaudement vêtu de belles fourrures. L'Injustice dit : « Entrons au cabaret, nous bavarderons un moment. » Tous deux pénétrèrent dans un restaurant; le sommelier, une serviette sous le bras, s'inclina jusqu'à terre devant l'Injustice; puis, il plaça sur la table quantité de plats et de bouteilles. La Justice et l'Injustice prirent du thé, mangèrent, burent, puis l'Injustice se prépara à partir sans payer. Le sommelier la rattrapa à la porte et réclama :

— L'addition, monsieur!

— Ah! oui! dit l'Injustice en se tournant vers lui. Tu as bien fait de me la rappeler. Je t'ai donné un billet de vingt-cinq roubles: où est la monnaie?

Le sommelier perdit la tête.

— Que dites-vous, monsieur? Vous ne m'avez rien donné. Vous n'avez pas daigné me tendre un copeck!...

L'Injustice se mit à crier, à faire du bruit, en frappant à coups de poings la porte vitrée. Les autres clients accoururent, ainsi que le patron qui invectiva le sommelier.

Celui-ci larmoya :

— Où est la Justice en tout cela?

La Justice répondit d'un ton triste :

— Elle est ici, mais... comme j'ai pris du thé avec lui, je dois me taire.

Et il en est de même pour toi, Léon à ce que je vois, conclut Sémion.

Les deux vieillards firent volte-face et s'éloignèrent.

*
* *

— Croyez-le, ajouta Tolstoï, ces paroles m'ont pénétré comme des épines au cœur. Et dans cet instant même, quand j'entends le remue-ménage de la salle à manger, quand je vois ces valets de chambre qui courent à la cuisine et à l'office pour préparer notre repas, je me sens horriblement malheureux et tourmenté... En effet, moi aussi, je prends le thé avec les maîtres. Il a raison, ce vieillard, il a raison... Je ne peux pas tout dire... Mais de toute mon âme, je m'efforce de me libérer de ce joug et j'y arriverai, je l'espère...

L'ESCORTE IMPRÉVUE

Entre 1885 et 1890, Tolstoï passa l'hiver à Moscou, dans le quartier de Diévitché-Polié.

Il aimait à flâner à travers la ville, pour étudier la vie extérieure de la capitale.

Observateur né, il ne peut vivre sans observer. En outre, comme à tous les gens sanguins et robustes, l'exercice lui est nécessaire. Et Tolstoï rôdait dans Moscou, sans s'apercevoir que souvent il attirait l'attention des passants.

« C'est à cette époque, nous dit un de nos amis, M. L... avocat à Moscou, que j'eus l'honneur de le voir pour la première fois et

cela de la façon la plus inattendue. Désireux de savoir comment se divertissaient les ouvriers moscovites, je m'étais rendu le jour du Mardi-Gras à Diévitché-Polié où une fête populaire avait lieu. Je m'ennuyai copieusement pendant une heure. Déjà je me disposais à rentrer, lorsque j'aperçus Tolstoï. Je vous le répète : c'était la première fois que je le voyais. Et pourtant, je n'eus pas un instant d'hésitation. Son portrait était gravé dans ma mémoire : je le reconnus dans la foule, aussi facilement qu'un ami de vingt ans. Il était coiffé d'un vaste chapeau de feutre et vêtu d'une blouse neuve qui lui donnait l'apparence d'un bon moujik endimanché venu à la ville pour se divertir à peu de frais. Sa belle barbe de patriarche s'étalait superbement sur sa poitrine, comme la première neige de l'automne sur le versant d'une montagne. Ignoré de la foule à laquelle il se mêlait, Tolstoï s'avançait d'un pas lent, en regardant d'un œil amusé les bruyantes réjouissances populaires. Tout de suite, je

me sentis attiré vers lui comme par un aimant. Je jouai des coudes pour le rejoindre. Lorsque je ne fus plus qu'à deux mètres de lui, j'eus l'envie folle de prononcer son nom à haute voix et de me découvrir. Mais je me contins, par crainte de l'effrayer et me bornai à le suivre pas à pas.

Derrière lui, je m'arrêtai devant toutes les baraques foraines. Il me parut prendre plaisir aux boniments exhilarants des clowns, à l'appel des montreurs de phénomènes, à la lourde musique brutale des orgues et des orchestres.

Une demi-heure s'écoula. Tolstoï quitta la fête, sans m'avoir aperçu et s'engagea dans une ruelle qui conduisait à son logis. Chemin faisant, je rencontrai plusieurs personnes de ma connaissance qui l'avaient reconnu au passage et qui se joignirent à moi. Nous fûmes une vingtaine à l'accompagner jusqu'à sa porte. Le bon « grand-père » ne se douta pas un seul instant que nous formions, à quelques pas de lui, une véritable escorte

d'honneur. Il arriva devant sa maison d'un pas leste, franchit son seuil sans se retourner et referma la massive porte d'entrée derrière lui. A notre tour, nous regagnâmes nos pénates, joyeux comme des collégiens en vacances. Et le soir, après le dîner, nous fûmes cinq ou six à nous entretenir de lui, de sa gloire radieuse, de ses livres dont nous relûmes, à haute voix, jusqu'à minuit, les pages les plus émouvantes ».

LE BUSTE DE TOLSTOÏ

« J'arrivai à Iasnaïa-Poliana, nous raconta M. Aronson, le sculpteur russe bien connu, un jour de l'été 1902 à huit heures du matin[1]. Tolstoï me reçut aussitôt. A cette heure, il prenait son café sous la véranda, puis après une courte promenade, il rentrait, selon son habitude, dans son cabinet pour y travailler jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Les salutations échangées, le maître me demanda quel était l'objet de ma visite. Je lui fis part de mon intention de faire son

1. Nous reproduisons sur la couverture de cet ouvrage le buste de Tolstoï dû au ciseau de M. Aronson.

buste et le priai de vouloir bien m'accorder quelques séances de pose.

— Demandez-moi tout ce que bon vous semblera, s'écria-t-il avec vivacité, excepté cela ! Je ne poserai plus devant personne.

Dépité, je m'apprêtais à prendre congé, lorsque Tolstoï, posant familièrement sa main sur mon épaule et me regardant avec un bon sourire, ajouta :

— Voulez-vous m'accompagner dans ma promenade? Nous causerons.

Chemin faisant, Tolstoï s'enquit de mes travaux et de mon existence d'artiste. Je fus stupéfait d'apprendre qu'il connaissait quelques-unes de mes œuvres dans les reproductions qu'en avaient publiées certaines revues. Et j'admirai tout à la fois la mémoire de cet homme et sa prodigieuse activité intellectuelle que sollicitaient également toutes les formes de l'art contemporain.

Comme la promenade prenait fin, il me dit avec sa brusque franchise :

— Je vous l'ai dit : je ne poserai plus

pour personne. Mais voici ce que je vous propose. Restez ici quelques jours et venez tous les matins à 9 heures dans mon cabinet. Nous travaillerons chacun de notre côté. Ne craignez pas de me déranger. Il vous sera loisible de bouger et de circuler à votre aise. Le bruit qu'on fait autour de moi ne me trouble pas.

J'acceptai avec reconnaissance. On disposa, pour me loger, les deux pièces de la bibliothèque située au rez-de-chaussée sous le cabinet de travail du comte. Le maître présida lui-même à mon installation. Au-dessus de la cloison qui séparait les chambres à mi-hauteur, Tolstoï me montra une poutre à laquelle, me dit-il, d'un ton enjoué, il avait voulu jadis se pendre.

Le lendemain de mon arrivée, je me mis à l'œuvre. Tandis que Tolstoï feuilletait, avec un intérêt manifeste, de vieux tomes dépareillés dans lesquels il puisait la matière de ses contes, je me mis à modeler la glaise avec ardeur en étudiant tout à mon aise mon

modèle. Au bout de quelques jours, mon ébauche étant terminée, j'eus la joie d'entendre Tolstoï me dire :

— Votre œuvre me plaît beaucoup. Vous avez parfaitement rendu mes traits. Aussi ferai-je exception pour vous en posant une demi-heure.

Il fit mieux, il m'accorda plusieurs séances. C'est ainsi que je pus terminer mon œuvre qui se trouve aujourd'hui en Irlande au musée de Dublin. »

LE LAQUAIS

Un des privilèges du génie est d'exercer autour de lui une influence à laquelle nul n'échappe. Il rayonne la même lumière dans l'âme du peuple et des élites. Tolstoï retiré à Iasnaïa-Poliana, est l'objet d'un culte passionné dont les fidèles se recrutent dans toutes les classes de la société; et la vénération dont on l'entoure prend parfois — notamment chez les humbles — une forme à la fois touchante et naïve.

— Allons trouver le « grand-père », s'écrient, d'un commun accord, les paysans de Iasnaïa-Poliana, lorsqu'un différend les divise.

Et le « grand-père » consulté et pris pour arbitre tranche la question à la satisfaction générale.

Mais où cette sincère affection se manifeste le plus dévotement, c'est dans le personnel attaché au domaine ou au service particulier de la famille Tolstoï. Le sculpteur Aronson, dont nous parlâmes dans le précédent chapitre, nous conta, à ce propos, le trait suivant :

« Un matin, à mon réveil, je fus frappé de la mine contrite du vieux laquais Ivan Ivanovitch que je venais d'appeler.

— Qu'as-tu, mon ami? lui dis-je apitoyé. Tu me parais avoir un gros chagrin que tu n'oses avouer. Parle. T'aurait-on réprimandé un peu sévèrement pour quelque négligence?

— Hélas! non, monsieur. Je n'ai à me plaindre de personne ici, pas même de la comtesse qui, pour être autoritaire, n'en est pas moins une bonne personne. C'est de moi seul que je suis mécontent.

Le laquais me jeta un regard navré, soupira longuement et reprit après un court instant d'hésitation.

— Voici pourquoi. Hier, après-midi, comme Léon Nicolaïéwitch conversait dans son cabinet de travail avec deux messieurs de Moscou, j'entrai dans la pièce, sans faire de bruit, pour y prendre une brosse que j'y avais laissée. Ne trouvant pas l'objet en question, je dus chercher quelque temps et traverser la chambre de long en large. Mais le comte qui me suivait des yeux, tout en prenant part à la conversation générale, s'interrompit brusquement et me dit en se tournant vers moi : « Ivan, tu nous déranges ! »

Je quittai le cabinet aussitôt, prêt à pleurer. Ah ! monsieur, bien que ces paroles m'eussent été dites avec douceur, elles m'ont fait beaucoup de peine. A quoi ai-je songé en allant ainsi troubler Léon Nicolaïéwitch ? Il est si bon pour nous et il écrit de si belles histoires !

Et le brave moujik qui avait pourtant dû

vivre, comme ses ancêtres, dans la terreur du knout et des verges, désolé d'avoir été l'objet d'une douce et paternelle observation, n'osa pas, durant trois jours, lever les yeux sur son maître, quand son service l'appela auprès de lui ».

LE MÉDECIN-MAJOR

Un matin que nous nous promenions avec Tolstoï dans le domaine de Iasnaïa-Poliana, non loin de la forêt qu'il planta lui-même, à 45 ans, avec l'aide de sa femme, nous vîmes venir à nous un homme de 35 à 40 ans, vêtu d'un uniforme brillant, grand, brun, d'apparence timide, qui se présenta : Boris T... médecin-major. Par discrétion, nous voulûmes nous éloigner, mais Tolstoï nous retint du geste.

En compagnie du nouveau venu, nous continuâmes notre promenade. L'officier, après quelques questions que lui posa Tolstoï, se mit à parler avec abondance. On eût dit qu'il

avait hâte de décharger son cœur du poids qui l'oppressait. Il dépeignit la vie militaire, avec une sorte de colère contenue. Scandales, arbitraire, vexations de toutes sortes, il ne nous fit grâce d'aucun détail. Tolstoï, que cette véhémence fatiguait visiblement, interrompit tout à coup l'étrange visiteur pour lui demander quel était le but de sa visite.

— Je suis venu, répondit le médecin, après avoir lu vos œuvres, dans l'intention de savoir de vous si je dois rester dans l'armée.

Tolstoï fixa un instant son interlocuteur et répondit d'une voix ferme :

— Oui.

L'instant d'après, il nous quittait, non sans avoir chaleureusement remercié l'écrivain.

Resté seul avec le comte, nous ne pûmes nous défendre de lui marquer notre surprise.

— Comment vous, Léon Nicolaïéwitch, avez-vous pu donner un pareil conseil? Votre réponse n'est-elle pas en contradiction avec

les idées que vous n'avez cessé de défendre?

— Voyez-vous ce poirier, répondit le maître. Si ses fruits sont encore suspendus à la branche, c'est qu'ils ne sont pas mûrs. Le jour où ils le seront, ils tomberont d'eux-mêmes sans qu'il soit besoin de les cueillir. Il en est de même pour cet homme. Son esprit n'a pas atteint sa complète maturité. Vienne le jour où il l'aura atteinte, il n'aura pas besoin d'être conseillé, car il quittera l'armée de son propre mouvement.

UNE PENSÉE DE MARC-AURÈLE

— J'ai trouvé aujourd'hui dans les *Pensées* de Marc-Aurèle un passage étonnant. Voulez-vous que je vous le lise ? nous dit un jour Tolstoï.

Il alla vivement chercher un petit volume dans son cabinet de travail et nous lut les pages où Marc-Aurèle parle de l'admirable don que possède l'homme d'aimer même ses ennemis.

— Pensez donc ! C'est un empereur romain, un païen qui écrit cela, s'écria Tolstoï enthousiasmé. Est-ce assez étonnant ? Songez qu'à son époque des milliers de chrétiens confessaient la fraternité universelle et le pardon des injures. Mais Marc-Aurèle l'ignorait. Au contraire, il voyait en eux des ennemis dangereux, et il per-

mettait qu'on les persécutât sans merci!

D'ailleurs, Marc-Aurèle m'intéresse beaucoup depuis quelque temps. J'ai lu sa biographie dans un dictionnaire encyclopédique, mais je n'ai pas trouvé ce que j'y cherchais. J'aurais voulu connaître sa vie intérieure et on ne relate que ses actions.

Après un instant de silence, Tolstoï ajouta :

— Je vois en Marc-Aurèle l'image de moi-même, de nous tous, si vous voulez. Nous connaissons sa vie, nous lisons ses pensées et nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris, en voyant le gouffre qui sépare sa vie de sa conscience. Beaucoup le considèrent comme un hypocrite, mais je ne suis pas de cet avis... Nous non plus, nous ne remarquons pas le précipice creusé entre notre vie et notre conscience. Des centaines, des milliers d'années passeront. Et les gens d'alors s'étonneront à leur tour... Ils ne comprendront pas pourquoi nos actes contredisent nos pensées et pourquoi nos pensées ne correspondent pas à nos actes.

L'AMOUR DU PROCHAIN

Nous étions réunis, un soir de l'automne 1902, dans le grand salon de la maison de Iasnaïa-Poliana. Dans la pièce voisine, la comtesse et une de ses amies jouaient au piano une symphonie de Beethoven. Tolstoï, d'une voix lente, parlait des problèmes de la vie, de l'amour du prochain.

— Il n'est pas difficile d'aimer ceux qui sont éloignés de nous : l'humanité, le peuple ! L'important est de savoir aimer son prochain, c'est-à-dire les êtres qui nous entourent, que l'on rencontre chaque jour, qui nous irritent et nous font souffrir. C'est ceux-là qu'il faut chérir; c'est à ceux-là qu'il

faut tout pardonner. N'y arrive pas qui veut. Dès qu'on s'oublie un seul instant, on sort de la bonne voie.

Ces jours derniers, je traversais le parc, abîmé dans mes réflexions. Une femme qui m'avait suivi me demanda je ne sais quoi. Juste à ce moment, une idée précieuse que je craignais de laisser échapper emplissait mon esprit.

— Eh! bien, que veux-tu? Dis-le moi. Que veux-tu? répétai-je d'un ton bourru à la pauvresse interdite. Pourquoi me... harcèles-tu?

Par bonheur, je me retins à temps et me servis d'un terme poli. Car il peut arriver qu'on ne se ressaisisse pas du tout ou trop tard. Ainsi, récemment, je suivais la chaussée à cheval, perdu, comme toujours dans mes rêveries. J'étais en proie à un vague malaise; je sentais confusément que quelque chose me troublait. Qu'était-ce? Je m'arrêtai et réfléchis. Et tout à coup je me souvins que, quelques minutes auparavant, j'avais passé devant un pauvre impotent, sans lui donner

mon aumône habituelle, en me contentant de lui adresser un salut distrait. Je fis demi-tour et mis mon cheval au galop. Mais je ne pus rejoindre l'infirme. Je poursuivis ma route, navré d'avoir négligé une œuvre infiniment plus importante que mes écrits. Mes ouvrages ne sont en effet que des bagatelles, et il s'agissait de venir en aide à un malheureux!

Surveillons-nous sévèrement quand nous avons affaire à autrui : la moindre faiblesse entraîne le péché. Faisons le bien, mais au lieu d'attendre de nos obligés une affectueuse gratitude, tenons-nous prêts à nous voir en butte à la calomnie, aux persécutions, au mépris.

Il en a toujours été ainsi et il doit en être ainsi. Faire le bien et en être récompensé, ce serait trop beau! Arrangeons-nous, au contraire, de façon à ce que nos bienfaits ne rencontrent aucune approbation. Imitons le riche qui, feignant d'être un imbécile fanatique, ennemi des pauvres, les lapidait avec

des écus. Les pauvres ramassaient les pièces qui leur étaient jetées en se moquant de la bêtise de leur étrange bienfaiteur.

Et Tolstoï se mit à rire joyeusement.

EN RENTRANT LE REGAIN

Muni d'une fourche, Tolstoï se tenait un après-midi de septembre 1901 au milieu de ses disciples qui rentraient le regain d'un pré situé non loin du jardin. Ses compagnons lui apportaient des brassées de foin odorant, mêlé de fleurs et de trèfle, qu'il jetait sur le tas, d'un mouvement agile du buste.

Parfois, lorsqu'il avait ramassé la dernière brassée avant qu'on ne lui en rapportât une autre, il redressait sa haute taille et disait d'un ton triomphant :

— Je vais plus vite que vous ! que faites-vous donc ?

La meule achevée, Tolstoï en égalisa les

côtés avec un rateau. Le soleil allait se coucher et les disciples, hommes et femmes, se hâtaient d'élever la dernière meule.

— Courage! leur cria Tolstoï. On ne doit pas, d'après les vieux, travailler après le coucher du soleil.

Quand la besogne fut entièrement terminée, le comte poussa un soupir de soulagement. Ses compagnons l'entourèrent, et après avoir secoué les brindilles de foin dont leurs vêtements étaient parsemés, ils s'assirent autour de la meule.

L'un d'eux demanda subitement :

— Maître, ne croyez-vous pas que le mal est nécessaire? L'homme serait-il s'il n'existait pas?

— Belle pensée! répondit Tolstoï avec animation, mais elle est erronée. L'homme est né du bien et non du mal. Je feuilletais ces jours derniers un recueil d'anciennes légendes et j'en ai lu quelques-unes avec enthousiasme. En voici une qui selon moi résout la question qui nous occupe :

« Dieu, s'étant reposé de ses multiples

travaux, résolut de créer un être nouveau engendré par l'union merveilleuse du ciel et de la terre.

— Ne le crée pas! dit sévèrement l'ange de la Vérité. Il souillera ton sanctuaire par plaisir : il exaltera l'Erreur, et la Tentation régnera sur la terre.

— Ne le crée pas! supplia l'ange de la Justice. Ce sera un être cruel qui n'aimera que lui et qui opprimera les autres. Il restera sourd aux cris de souffrance de son prochain; les gémissements des persécutés n'arriveront pas jusqu'à son cœur.

— Il abreuvera la terre de sang, ajouta l'ange de la Paix — et l'assassinat sera son œuvre quotidienne. L'horreur de la ruine accablera les pays et la peur de la mort violente s'infiltrera dans l'âme de chacun.

Et le front du Tout-Puissant s'assombrit. L'union merveilleuse du ciel et de la terre lui parut chose vile et méprisable.

Et dans Sa volonté éternelle, une résolution mûrissait : « Cela ne sera pas ! », quand

la Miséricorde, la fille cadette et favorite de Celui qui dispense la vie, se présenta devant son trône. Elle entoura de ses bras les genoux du Père et supplia :

— Crée-le ! Si tous tes serviteurs l'abandonnent, moi, je volerai à son secours et je transformerai en qualités ses défauts et ses vices. Je le protégerai pour qu'il ne s'écarte pas de la voie de la Vérité. J'inclinerai son âme à la compassion ; je lui apprendrai à être miséricordieux envers le faible.

Et le front du Tout-Puissant s'éclaircit, son visage s'illumina de clémence. L'union merveilleuse du ciel et de la terre fut et engendra un être à Son image et à Sa ressemblance.

— Vis ! dit le Tout-Puissant en l'animant de son souffle. Et sache que tu es l'enfant de la Miséricorde. »

. . . .

— C'est ainsi que fut créé l'homme. Et vous prétendez qu'il naquit du mal !

Tolstoï regarda son interlocuteur d'un air de reproche.

— Mais d'où nous viennent donc ces passions qui tourmentent et avilissent notre âme ? Si nous ne sommes que bonté, miséricorde, sainteté, d'où vient donc le péché ? demanda une femme.

Tolstoï s'écarta de la meule, mit sa fourche sur l'épaule et fit quelques pas d'un air résolu.

— Venez ! venez ! Je vous dirai cela en route.

Tous obéirent.

— Voici l'histoire ! commença-t-il.

« Il y avait une fois un homme qui possédait un jardin où poussaient des fruits merveilleux. Il en fit garder la porte par deux de ses serviteurs dont l'un était boiteux et l'autre aveugle. « Je suis certain, pensa cet homme, qu'ils ne laisseront entrer personne et qu'ils ne pourront pas manger de fruits. » Et il rentra, l'âme sereine, dans sa maison.

Mais quand la nuit fut venue, les étoiles et la lune qui resplendissaient au ciel rendirent

encore plus tentante la beauté des fruits du jardin. Et le boiteux dit à l'aveugle :

— Qu'ils sont beaux, les fruits de notre maître !

— Vas en chercher, nous en mangerons, chuchota l'aveugle.

— Je ne le puis ! soupira le boiteux. Mais si tu veux me prendre sur tes épaules, nous pourrons atteindre l'arbre. Je cueillerai quelques fruits, j'en mangerai et je te donnerai ta part.

L'aveugle accepta; leur désir fut réalisé.

Au matin, le maître parut. Les gardiens étaient à leur poste, mais un grand nombre de fruits manquaient.

— Avouez ! gronda le maître. Vous avez laissé entrer un voleur.

— Maître ! nous te jurons que nous n'avons laissé entrer personne ! répondirent les deux serviteurs.

— Alors, c'est vous qui êtes les coupables... Avouez !

— Le maître connaît mon infirmité, dit

le boiteux. Je ne peux pas faire deux pas sur la route la plus plane.

— Le maître n'ignore pas que je suis aveugle, dit l'autre. Je ne puis pas retrouver mon chemin...

Mais le maître fit monter le boiteux sur les épaules de l'aveugle et les conduisit à l'arbre. Puis il leur dit :

— Voilà comment vous vous y êtes pris ! »

— Il en est de même pour l'homme, reprit le maître. Le corps inanimé gît, pur et docile, tout rayonnant de paix et de calme.

— Comment aurais-je pu pécher ? se dit-il. Je suis aveugle et ne puis voir les tentations ; j'ignore les voies qui y conduisent.

— Et moi, demande l'âme, comment aurais-je pu faillir ? Depuis l'heure où je t'ai quitté, je plane, immaculée, dans l'air comme un oiseau. Et j'étais déjà immaculée avant d'être captive d'un corps.

— Mais voici ce que vous avez fait, leur répond le Tout-Puissant. Il prend le corps,

l'unit à l'âme et les mène tous deux à l'arbre de vie, aux fruits merveilleux. Et la vie de l'homme commence. C'est dans cette union du corps et de l'âme qu'apparaît le mystère, l'horreur et en même temps l'accablante joie d'exister...

*
* *

La pourpre du crépuscule s'était éteinte; des nuages d'un bleu violacé s'amassaient en coupoles ou s'allongeaient vers l'orient en longues bandes gigantesques.

— Voyez quelle pantomime menaçante se joue au ciel, dit Tolstoï. Tout est plein d'espoir en l'aurore. Que c'est beau!... Pour terminer, je vous dirai une dernière légende, sur ce sujet. Je suis d'humeur conteuse ce soir.

« La fille d'un roi était fiancée à un jeune seigneur très riche. Celui-ci s'ingéniait à procurer à la jeune fille tous les plaisirs imaginables. Il faisait construire pour elle

des palais de marbre aux dentelures dorées, donnait en son honneur des repas magnifiques, et la comblait de présents dignes d'une reine... Mais la fiancée restait froide et dédaigneuse, méprisant cadeaux et festins. Pourquoi? Parce qu'elle était fille de roi. »

— Il en est de même pour l'âme, termina Tolstoï. La terre lui donne tous ses trésors, elle lui offre mille joies charnelles. Mais l'âme reste froide! ce n'est pas à de telles félicités qu'elle aspire. Pourquoi? Parce qu'elle est fille de Dieu.

LE DUEL

On perquisitionna à Poltava, chez M. A. Zinovief, le frère de l'ambassadeur russe à Constantinople, car on le soupçonnait d'appartenir à la communauté des Tolstoïens. On ne trouva rien de « répréhensible », mais on emporta toute la correspondance privée de Zinovief et les œuvres de Tolstoï.

M. Zinovief en fut très irrité. Le conseil de famille qui se rassembla bientôt après à Pétersbourg et qui comprenait les deux frères Zinovief, alors gouverneurs de province, leur sœur, et M. A. Zinovief, estima également que cette perquisition était outrageante pour

l'honneur d'une famille aristocratique et toujours dévouée au tzar.

De retour de Pétersbourg, Zinovief se rendit chez le colonel M. qui avait procédé à la perquisition et, après une brève discussion, le provoqua en duel. Le colonel fut très embarrassé.

— Bien, dit-il. Je demanderai l'autorisation de me battre. Mais veuillez m'apprendre pourquoi nous allons nous battre? Je n'ai fait que mon devoir.

Zinovief resta inflexible.

Deux jours après, le ministre Goremykine télégraphia au gouverneur de Poltava : « Usez de tous les moyens possibles pour que Zinovief reprenne son défi. » Le colonel rendit les livres de Tolstoï, la correspondance, et l'incident fut clos.

*
* *

Informé de l'histoire, Tolstoï s'en montra très ému :

— Ah ! que c'est regrettable ! Ce bon, ce bon Zinovief ! Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Bien étrange, cet emportement, qui se dissimule au fond du cœur, soigneusement entretenu par les traditions antiques de la féodalité déchue ! Des enfants se pincent, ils se jettent l'un sur l'autre comme de petits coqs, c'est risible, mais naturel, logique ; c'est aussi naturel que de voir la jeunesse s'animer au son d'une valse et former des figures de danse. C'est un bien. On peut essayer de désaccoutumer les enfants de ces gestes de violence, mais la violence est innée en eux.

Quand les gaillards du village retroussent leurs manches et luttent à coups de poing en se bourrant les côtes et les joues, ce n'est plus comique, c'est moins naturel ; il y a là beaucoup de naïveté et le désir de casser des os ; on pourrait appeler ce genre de lutte : « un numéro de gymnastique », s'il n'y avait pas de public pour rire et exciter les combattants.

Mais lorsque deux gentlemen, après avoir enlevé leur veston, se placent à une distance

convenue, et, une main derrière le dos, dirigent de l'autre vers l'adversaire la bouche de leur pistolet, ce n'est plus naturel, ni amusant, ni naïf; c'est répugnant et malpropre; l'acte devient stupide, factice, artificiel, quoiqu'il demeure martial.

Rien d'avouable dans le duel : le prétexte d'abord est le plus souvent vil et mesquin; il naît d'une convoitise charnelle ou d'une vanité présomptueuse, d'une susceptibilité exagérée. Mais ce que je vois de plus méprisable en ces événements c'est l'état d'âme des antagonistes.

En général, un temps assez long s'est écoulé depuis le jour de l'outrage; la haine du début, le désir ardent de se venger sont amoindris.

Et il faut se battre, il faut tuer. Postés sur le terrain, prêts à faire feu, les duellistes ont conscience de la cruauté, de la bassesse infâme de l'acte qu'ils préparent.

Je puis en parler par expérience. Le cavalier que j'envoyais provoquer en duel Tourguénief venait à peine de partir, j'entendais

encore le bruit des sabots du cheval, porteur indifférent et paisible d'une menace de mort, que toute ma rancune s'envola, que je pardonnais à Tourguénief ses paroles brutales qui m'avaient si violemment troublé; je le voyais lisant avec ses bons yeux la provocation insolente, annonciatrice peut-être d'une mort prochaine. Et je me représente ce que j'aurais éprouvé si nous ne nous étions pas réconciliés, si j'avais dû diriger mon arme contre lui, attendre qu'il tirât ou tirer sur lui! C'eût été atroce pour moi! Et je suis sûr que la plupart des duellistes éprouvent ce sentiment, la cause de la rencontre étant presque toujours un mot lancé dans le feu de la colère. C'était le cas pour Tourguénief.

J'admets les duels de l'antiquité, quand ces combats décidaient du sort des peuples, témoin la lutte entre David et Goliath. Mais là aussi, la réalité est moins belle que ne la font les récits romantiques. On admire la victoire du petit David sur l'immense Goliath. Mais étudiez les textes, vous vous aper-

cevrez que David n'était ni petit ni faible. Saül dit à David : « Tu ne peux pas lutter contre ce Philistin, tu es frêle et lui, il est homme de guerre depuis son adolescence. » David répondit : « Ton serviteur paissait les brebis de son père, et quand un lion affamé apparaissait, je le poursuivais, je le frappais, et j'arrachais la brebis de sa gueule. Le lion se jetait sur moi, je le prenais par la mâchoire, et je le tuais ».

Le petit David était robuste, il était de force à attaquer le Philistin. C'était la lutte de deux hercules qui remplaçait la guerre, la collision meurtrière entre des milliers d'hommes. Si les peuples actuels recouraient à cette méthode, les guerres sanglantes sur terre et sur mer deviendraient plus rares. Surtout si ces combats singuliers avaient lieu entre les chefs des pays belligérants. Et peut-être, ainsi que les duellistes, ces chefs d'États reconnaîtraient-ils alors et très vite combien les prétextes des querelles sont nuls et futiles.

TOLSTOÏ INTIME

Tolstoï se montre, avec les siens, selon l'état de sa santé, tantôt aimable et enjoué, tantôt grave et mélancolique; mais il ne laisse jamais de traiter ceux qui l'approchent avec une affection patiente.

Auprès de lui, on a nettement la sensation de deux mondes bien différents : d'une part, une famille riche, un peu orgueilleuse de sa vieille noblesse, d'autre part un chrétien au cœur pur et sincère. Mais le pont d'or de l'amour relie les deux sphères qu'un abîme sépare. Une seule fois, Tolstoï, emporté par une discussion sur Henri

George, s'oublia jusqu'à dire à l'un de ses interlocuteurs :

— Plus l'homme parle et plus il est ignorant et réciproquement.

Mais il s'interrompit aussitôt. Et quand la conversation eût abordé un autre sujet, il avoua avec un bon sourire :

— Vous le voyez, je me suis laissé entraîner. Je me souviens de Pascal qui portait toujours une ceinture garnie de clous. Dès qu'il sentait qu'il s'égarait, il appuyait son coude sur son flanc ; les pointes le blessaient ; la douleur le dégrisait aussitôt et lui rappelait son devoir...

Et toute la soirée, Tolstoï fit preuve d'une douceur et d'une amabilité particulières...

A LA GARE DE TOULA

Un jour, Tolstoï se trouvait à la gare de Toula.

Un express arriva. Un monsieur descendit vivement d'un wagon de première et courut au buffet. L'instant d'après, une jeune femme se montra sur la plate-forme et se mit à crier : « Georges, Georges!... » Mais Georges avait disparu.

— Hé, grand-père, cours vite, va dire à ce monsieur de revenir, je te donnerai un pourboire! dit la dame inquiète à Tolstoï, vêtu comme un paysan.

L'écrivain obéit, ramena le monsieur et reçut cinq copecks.

A ce moment-là, un bruit courut :

— Regardez : Tolstoï !

— Où? où? demanda la dame.

On le lui montra. Elle descendit vivement les marches du wagon, et courut à l'écrivain.

—De grâce, comte, pardonnez-moi!... Je suis honteuse...

Et la dame le supplia de lui rendre les cinq copecks.

— Non, non, je veux les garder, dit gaîment Tolstoï. Je les ai gagnés.

Le train allait partir. La dame, toute confuse, disparut dans le wagon.

L'ERMITE

Tolstoï donnait souvent des leçons aux enfants des paysans. Il leur racontait des histoires tirées de l'Évangile et les leur faisait répéter. Le but de l'auteur était d'instituer un « Cours de lecture » à leur usage. Il ne pouvait, parfois, faire ce cours sans avoir les larmes aux yeux ; il répétait souvent :

— Les enfants viennent pour s'instruire et moi je m'instruis avec eux...

Nous assistâmes, quelques amis et moi, en mars 1901, à une de ces leçons. Pour ne pas troubler les jeunes auditeurs, nous nous plaçâmes dans une chambre contiguë à la salle d'école, dont Tolstoï laissa la porte entre-

bâillée. Après avoir lu un passage de l'Évangile, il se mit à raconter une légende qui en illustrait le sens :

« Il y avait une fois, dans le désert, un ermite qui passait tout son temps à prier. Un jour, il alla trouver son supérieur, un ermite plus saint encore, et lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour croître en mérite aux yeux de Dieu. Son directeur l'envoya au village voisin, chez les paysans qui lui fournissaient des vivres...

— Va chez eux! dit le vieillard. Restes-y une journée; peut-être y apprendras-tu quelque chose...

L'ermite obéit ; il vit dans le village un paysan qui, s'étant levé, murmura : « Mon Dieu! » et se rendit au travail. Le paysan besogna aux champs jusqu'au soir; en rentrant il murmura encore : « Mon Dieu! » et se coucha au plus vite.

L'ermite revint chez son supérieur et dit :

— Rien à apprendre parmi les paysans, ils ne se souviennent de Dieu que deux fois, de l'aube à la nuit.

Le saint vieillard prit un bol qu'il remplit d'huile jusqu'au bord et le tendit à l'ermite.

— Tiens, prends ce bol et fais le tour du village toute la journée, mais aie soin de ne pas répandre une seule goutte d'huile.

L'ermite, docilement, exécuta les ordres donnés. Quand il fut de retour, le saint vieillard lui demanda :

— Combien de fois as-tu-pensé à Dieu quand tu promenais ton bol ?

— Pas une seule fois ! avoua l'ermite confus. Je n'ai pas quitté la tasse des yeux, de crainte de verser l'huile.

— Tu vois, dit le saint vieillard, tu n'as pensé qu'à ton labeur et tu as oublié Dieu. Et le paysan qui doit nourrir non seulement sa famille et lui-même, mais nous autres pardessus le marché, pense à Dieu deux fois par jour ! »

LA LÉGENDE DU RICHE

En revenant, il y a quelques années, de l'enterrement d'une paysanne de Iasnaïa-Poliana, Tolstoï parla ainsi aux amis qui l'accompagnaient.

— Oui, l'enterrement est la seule cérémonie cultuelle qui s'accorde en tous points avec l'événement. Elle est entourée de mystère, elle évoque le ciel, élève l'esprit aux choses suprêmes, elle rend l'homme plus humain, plus charitable. C'est pourquoi les pauvres suivent les enterrements en ville. C'est une sorte de fête pour eux, et ils se transmettent des légendes. En voici une, assez

originale, que j'ai entendu conter dans le Midi, je ne sais où, à un enterrement.

« Un richard se mourait. Toute sa vie, il avait été avare et dur.

Quand on lui reprochait sa ladrerie, il répondait :

— L'argent est tout !

Et maintenant, que l'heure de la mort était proche, il se disait :

— Là-haut, l'argent est, sans doute, aussi nécessaire qu'ici-bas. Il faut que je m'en munisse, pour ne pas être pris au dépourvu.

Il appella ses enfants et leur fit ses adieux, en leur recommandant de mettre dans son cercueil un sac d'argent :

— Ne soyez pas regardants, ajouta-t-il. Mettez-y aussi des pièces d'or.

Il mourut pendant la nuit.

Ses enfants accomplirent ses dernières volontés et placèrent dans sa tombe quelques milliers de roubles en or.

Quand on l'eut descendu dans la tombe

et qu'il arriva dans l'autre monde, il dut se soumettre à toutes sortes de formalités. On le questionna, on vérifia ses dires, bref, on le tourmenta toute la journée.

Il y a, là-bas comme partout, des chancelleries, des commissariats de police et des bureaux d'adresses.

Il attendait le soir avec impatience. Il avait faim et la soif le tourmentait tant que sa gorge lui semblait en feu et que sa langue se collait au palais.

« Je suis perdu ! » pensa-t-il.

Soudain, il vit un buffet chargé de mets et de bouteilles, comme celui d'une grande gare. Il y avait de tout : des hors-d'œuvre et des liqueurs. Quelque chose bouillait sur un réchaud.

« A la bonne heure! pensa-t-il, je ne me suis pas trompé en supposant qu'ici, c'était comme sur terre. Quelle sage précaution que de prendre de l'argent ! Je vais pouvoir manger à ma faim et boire à ma soif.»

Il soupesa, très satisfait, son sac d'or et s'approcha du buffet.

— Combien? demanda-t-il timidement, en désignant des sardines.

— Un copeck! répondit le restaurateur.

« Pas cher, songea le riche. C'est peut-être une erreur, je vais demander le prix d'autres choses. »

— Et cela? fit-il en montrant du doigt des petits pâtés chauds et appétissants :

— Un copeck aussi! dit le restaurateur en souriant.

L'étonnement du riche le divertissait.

— Eh bien! donnez-moi dix sardines et cinq pâtés, s'il vous plaît... Et peut-être aussi...

Et il promena un regard avide sur les plats tentants, se hâtant de choisir.

Le restaurateur écoutait, mais ne servait pas.

— Chez nous, on paie d'avance! déclara-t-il d'un ton sec.

— Avec plaisir!

Et le richard tendit une pièce d'or de cinq roubles :

— Voilà !

Le restaurateur tourna et retourna la pièce entre ses doigts.

— Non ! dit-il en la lui rendant, ce ne sont pas des copecks de ce genre qu'il me faut !

Et il fit signe à deux robustes gaillards qui poussèrent le richard dehors.

Celui-ci se sentit tout triste et tout humilié.

« Quel malheur ! pensa-t-il. Que veut dire cela ? Ils ne prennent que des copecks ! C'est bizarre ! Il va falloir changer... »

Oubliant qu'il était mort, il courut chez ses fils et leur dit en rêve :

— Reprenez votre or. Je n'en ai pas besoin. Remplacez-le par des copecks, sinon je suis perdu...

Le lendemain, les fils effrayés exécutèrent l'ordre de leur père :

— Me voici muni ! cria le richard d'un ton de triomphe en courant au buffet. Don-

nez-moi à manger, j'ai atrocement faim!...

— On paie d'avance chez nous! répliqua le restaurateur, toujours avec la même sécheresse.

— Tenez! tenez! dit le richard en lui présentant toute une poignée de copecks neufs et bien sonnants. Mais servez-moi, de grâce!

Le restaurateur examina les pièces et se mit à rire.

— Je vois que vous avez appris peu de choses sur la terre. Nous n'acceptons pas les copecks qui vous appartenaient, mais seulement ceux qui furent donnés à autrui. Avez-vous jamais fait l'aumône à un pauvre, secouru un miséreux?

Le riche baissa les yeux et fouilla dans sa mémoire.

Jamais il n'avait secouru personne.

Et les deux gaillards de la veille le poussèrent dehors. »

L'ESPION

— Nous avons un nouveau camarade, dit à ses amis Tolstoï un matin, en allant aux champs. Il va venir faucher l'avoine avec nous, nous lui apprendrons à travailler. C'est un jeune homme sympathique, à l'air résolu. Il a amené sa femme, il veut vivre en paysan. J'ai essayé de l'en dissuader. « Non, m'a-t-il répondu, c'est toute ma vie qui est en jeu. »

L'heure du déjeuner approchait et le travail était déjà fort avancé, lorsqu'un grand jeune homme svelte, dont la figure s'encadrait d'une fine barbe, descendit à la hâte la

colline, et s'approcha du groupe des moissonneurs.

— Nous allons vous mettre à l'amende! lui dit Tolstoï. Vous êtes resté endormi?

Le maître le présenta et des poignées de mains furent échangées.

— Je me suis cependant dépêché! fit le nouveau venu avec un doux sourire. Mais je me rattraperai. Je travaillerai après le coucher du soleil. Non, ne me regardez pas avec un air pareil! dit-il, en s'adressant à Tolstoï. Je vous jure que je vais me mettre à pleurer de timidité. Je sens que je suis arrivé à l'autre rive, que j'ai à ma portée ce qui m'a toujours attiré et séduit par sa beauté indicible et mystérieuse. Déjà, quand j'étais petit, je me sauvais dans les champs pour prier. Je tombais à genoux parmi le chanvre en fleur, et son odeur m'est restée jusqu'à maintenant, comme le symbole de quelque chose de sacré, de précieux... Je ne sais pas faire de phrases... et je vous prie de croire à ma sincérité.

— Et moi, je vous parlerai sincèrement aussi, répondit Tolstoï. (Il plaça la main sur l'épaule du jeune homme et le regarda longuement en face.) Écoutez, l'essentiel n'est pas d'apprendre à labourer, à faucher, à semer, à fendre le bois, quoique ce soit aussi une chose bonne et importante. La résolution que vous avez prise d'abandonner le « monde », de vivre dans la simplicité, cette pensée en elle-même est d'une valeur inappréciable pour l'âme; elle lui donnera, et pour longtemps, de la force et de l'énergie.

Le premier jour d'apprentissage agricole du jeune homme se passa bien. Il se familiarisa rapidement avec la besogne; le soir, il voulut essayer d'aiguiser sa faux.

— Non, non! déconseilla Tolstoï. C'est prématuré! Depuis longtemps déjà, je fauche, et pourtant je n'oserais entreprendre un tel travail! Ne vous y attaquez pas. Un seul faux mouvement et la lame est abîmée. C'est seulement au dernier semestre d'études qu'on

apprend cela, mon ami. Allez plutôt retrouver votre femme ; sinon elle nous en voudra de vous avoir retenu toute la journée.

Trois mois passèrent. Le jeune homme était complètement absorbé par le travail; il allait aux champs avec les paysans, fauchait, labourait, coupait du bois avec eux; il conduisait des chars de foin, de bois, de pommes de terre au marché de la ville.

— C'est un bon garçon ! disaient les paysans en parlant de lui. Mais il est bien fragile. Il semble qu'il va se casser d'un instant à l'autre.

— Quelle drôle d'idée il a, s'écriaient certains! Il a fait ses études à l'école des Eaux et Forêts; il pourrait vivre en monsieur, devenir inspecteur et le voilà qui se fait paysan !

Le jeune homme venait souvent chez Tolstoï; les premiers temps il ne lisait aucun ouvrage du grand auteur.

— Tolstoï lui-même est un livre pour moi! déclara-t-il un jour. Je ne suis pas venu ici dans l'intention d'approfondir

ses œuvres : je pensais ne rester que quelques semaines et repartir. Mais le commerce quotidien de cet homme me transforme. J'ai de plus en plus le désir de vivre ici ma vie entière. J'ai déjà prévenu ma femme, j'ai même écrit à mes parents que je rompais avec le passé et que je me faisais paysan.

*
* *

L'automne arriva et avec lui la période des pluies. Il y eut moins de travail, on se vit plus rarement. Mais le jeune adepte devenait plus sombre d'un jour à l'autre.

— Ma femme pleure sans cesse et m'enlève tout courage, avoua-t-il un jour. Nos parents nous ont reniés et ne nous envoient plus d'argent. Nous ne vivons que de pommes de terre et de pain noir. Je suis désespéré...

Un matin, par un temps froid et humide, il ouvrit brusquement la porte de la maison-

nette où habitait un ami de Tolstoï; haletant, sans saluer, il lui jeta ces phrases entrecoupées :

— Je viens d'arracher ma femme à la mort. Elle avait déjà un flacon de laudanum aux lèvres ! Mon Dieu ! Que vais-je faire ? Je l'aime : je ne peux plus la voir souffrir. Il faut que nous partions, que nous retournions dans ce maudit Pétersbourg ! Oh ! si vous saviez quelles ténèbres m'y attendent ! Je ne puis pas tout vous dire... Un jour, peut-être... je m'y résoudrai... Venez à mon secours ! De grâce, accompagnez-moi chez le comte...

Il allèrent chez Tolstoï.

Malade depuis un mois déjà, convalescent à peine, Tolstoï gardait encore le lit. Quand il vit l'air sombre du jeune homme, il demanda anxieusement :

— Mon Dieu ! Quel malheur vous arrive-t-il ? Qu'avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? Et il prit la main du malheureux et ne la lâcha plus.

Le visage contracté par des convulsions, la voix saccadée, celui-ci se tourna vers l'ami de Tolstoï.

— Parlez pour moi, je ne peux !

L'ami obéit et dit à Tolstoï ce dont il s'agissait, insistant surtout sur le fait que l'argent du voyage manquait totalement.

— Calmez-vous ! J'en demanderai ! s'exclama le comte. Je suis sûr que ma femme ne m'en refusera pas. Ah ! mon Dieu ! Quelle affaire ! C'est affreux, affreux... ! Macha ! Macha !

A cet appel, la fille favorite de Tolstoï accourut.

— Que veux-tu papa ? demanda-t-elle en se baissant vers lui.

— Maman est-elle à la maison ?

— Non, elle vient de partir à Iassenky.

— Que c'est ennuyeux ! Hé bien, je lui parlerai quand elle reviendra. Je puis presque répondre du succès, quoiqu'il me soit pénible de demander de l'argent.

Macha reprit :

— Papa, une lettre est venue pour toi, accompagnée d'un avis.

Elle descendit et remonta vivement en rapportant le tout.

Tolstoï déchira l'enveloppe, parcourut le papier des yeux, examina l'avis et son visage prit un air rayonnant.

— Ah ! nous sommes riches ! Quelle bonne surprise ! Figurez-vous que cette lettre arrive des Indes. Une miss inconnue a traduit ma nouvelle *Les Cosaques* et m'envoie quatre cents roubles comme droits d'auteur ! Voilà l'avis de réception ! Je partage avec vous, jeune homme. Demain nous toucherons l'argent et vous pourrez nous quitter. Comment trouvez-vous ces Anglais, hein ? Que cette lettre est agréable ! Elle arrive juste à point ! Jamais argent ne m'a fait plaisir autant que celui-ci !

Le lendemain, le jeune homme reçut la somme promise ; sa femme et lui partirent pour Pétersbourg.

*
* *

Ces événements se passèrent durant l'automne de 1900.

L'hiver s'écoula, puis l'été. Ce fut en novembre 1901 que Tolstoï nous apprit la fin de l'histoire.

Il tenait une lettre à la main et avait l'air fort affligé.

— Vous vous rappelez probablement cet étudiant qui a vécu quelque temps ici ? nous dit-il. Il est perdu pour nous ! Il m'écrit une lettre désespérée où il me raconte tout, où il me livre son terrible secret. C'est un espion. Oui ! Il n'était venu ici que pour me surveiller. On lui avait donné l'ordre de rapporter fidèlement tout ce dont il serait témoin. Il avait besoin d'argent, il aimait sa femme, elle le laissa volontiers accepter cette besogne. Quand il nous eut bien connus, il se convainquit qu'il n'y avait rien qui pût donner matière à des rapports. Sincèrement épris de notre manière de considérer la vie, il rêva de

nous imiter... Mais sa femme s'interposa. Elle se rendit compte qu'il n'obéissait plus aux ordres reçus lorsque ses appointements ne lui furent plus payés, et elle craignit pour lui le ressentiment de ses anciens chefs. Ce fut alors qu'elle joua la comédie de l'empoisonnement. L'histoire de la brouille avec les parents était de pure invention. Les parents, c'étaient les fonctionnaires supérieurs du département de la police secrète. En effet, irrités, ils avaient suspendu leurs envois de fonds pour punir le jeune homme de sa négligence. A leurs yeux, il travaillait mal. Mais quand le couple revint à Pétersbourg, le mari réintégra l'école des Eaux et Forêts et la femme le réconcilia aves ses chefs de la police secrète en l'obligeant à continuer de les servir. Il m'écrit que maintenant, il file d'autres gens; il a d'autres occupations; c'est pourquoi il lui est possible de nous dévoiler la vérité. Sa vie est brisée... Son âme est morte... Lisez plutôt... C'est atroce!... C'est atroce!

Tolstoï se tut un instant, puis :

— C'est une âme perdue ! soupira-t-il. Je vais lui écrire. Oui, il faut que je lui écrive...

LE TZAR MARTYR

Quand parut l'ouvrage de Vogüé sur Tolstoï, l'écrivain le lut avec un grand intérêt, quoiqu'en général, les opinions manifestées sur lui le laissent indifférent.

— Savez-vous ce qui me frappe le plus dans ce livre? dit-il. C'est que l'auteur a fort judicieusement découvert la cause de ma manière de penser. Il affirme que si je n'étais pas Russe, je n'en serais pas arrivé à croire ce que je crois actuellement. Comme c'est profondément vrai! Je pense ainsi, je crois, parce que je suis Russe. Libéré de toute passion chauvine, l'observation seule de la vie et des hommes m'invite à dire que l'âme slave,

plus qu'une autre, est propre à réaliser un christianisme pur. Cette doctrine prit naissance sous des ciels lointains, mais, comme les fleuves qui n'étalent la puissance de leurs flots que dans les amples vallées distantes de leur source, elle semble trouver dans les cœurs russes le terrain propice à son épanouissement.

J'ai senti la splendeur de cette doctrine quand j'ai cessé d'être nihiliste et lorsque la foi populaire eut commencé à m'attirer. Je vis devant moi un autre monde, un monde immense d'hommes vivant réellement en Dieu, soumis à la loi, sensible à son inspiration, et je n'ai vu cela qu'en Russie.

Alexandre Iᵉʳ fut une des incarnations les plus typiques de cet état d'âme ; une légende que je connais sur cet empereur et que je vais vous conter, en sera la preuve merveilleuse et profonde.

« La catastrophe survenue au château des Ingénieurs où fut assassiné son père, le tzar

Paul Ier et à laquelle il fut mêlé, assombrissait l'âme d'Alexandre Ier. Nulle part il ne trouvait la paix. Ni l'éclat du trône, ni les plaisirs futiles ne l'attiraient, et il s'enfermait toujours plus en lui-même. Ses penchants religieux le poussèrent à adopter un système philosophique; il rêva d'un autre avenir et d'une autre destinée. Il résolut d'abdiquer et en informa son frère Nicolas et sa femme. Puis il alla vivre à Taganrog en simple particulier.

Quand il se promenait dans les environs de la ville, il aimait à converser avec le peuple et chaque fois, il admirait et enviait ces humbles qui comprenaient si nettement le sens de leur vie et croyaient si fortement en Celui qui la leur avait donnée.

« Quand sera-ce? Quand? » se demandait-il avec anxiété, en songeant à l'époque où il vivrait comme eux.

Suffirait-il d'adopter leur costume, de travailler, confondu dans la foule des paysans, au simple travail de Dieu?

Alexandre sentait qu'il n'en était pas encore arrivé à un état suffisant de pureté, qu'il avait encore à subir de nombreuses épreuves. Et il attendait en priant, plein d'émotion, le moment où il parviendrait à son but.

Un jour qu'il se promenait hors de la ville, il remarqua que tout le monde se dirigeait vers une place occupée par des soldats. Le long de la rue, ils formaient une double haie; ils n'avaient pas d'armes, mais tenaient en main de petits bâtons.

On amena un vieux soldat. Sa chemise arrachée, on lui attacha les mains à une crosse de fusil; puis on conduisit le malheureux à l'extrémité de la haie formée par la troupe.

Au son du tambour, Alexandre assista à l'atroce supplice, appelé « le passage entre les baguettes ».

Il regarda le visage du soldat, dont la pâleur était celle de l'agonie et il fut frappé par la ressemblance étonnante de cette figure avec la sienne.

Il prit des renseignements ; le troupier qui avait déjà vingt-cinq ans de service, ayant appris que son père se mourait au village, avait demandé une permission pour aller recueillir le dernier soupir du vieillard.

On la lui refusa. L'homme s'enfuit. Arrêté, il fut traduit devant la Cour martiale, mais il parvint à s'évader et fut de nouveau repris. Pour cette récidive, il avait été condamné à être passé par les baguettes et à recevoir huit mille coups. C'était la mort certaine.

Alexandre écouta le bruit sourd des coups auxquels se mêlaient des gémissements. Mais le malheureux se tut bientôt et son dos ne forma plus qu'une tache rouge de chair déchiquetée.

L'horreur envahit Alexandre.

« Mon Dieu! pensa-t-il. Il voulait revoir son père, l'embrasser une dernière fois, entendre une dernière fois la voix paternelle et c'est pour cela qu'on le torture aussi cruellement en mon nom? Et moi... moi? Qu'ai-je fait?... »

Et il revit dans toute sa netteté la scène terrible du château des Ingénieurs.

— Père! gémit-il, et il se mit à sangloter comme un enfant.

Soudain, les roulements du tambour qui avaient continué s'arrêtèrent ainsi que le bruit des baguettes. Le supplicié gisait à terre, sans connaissance. On l'emporta à l'hôpital sur une civière. Alexandre s'y rendit également. Dans la salle réservée aux médecins de service, un petit vieillard à l'air bon, donnait à un infirmier les indications nécessaires pour soigner le malheureux.

— Vivra-t-il, docteur? demanda Alexandre quand ils furent seuls, et il se nomma.

Le médecin, terrifié, balbutia :

— Sire... Sire!...

Alexandre le calma doucement et le pria de lui dire la vérité.

Le médecin déclara :

— Il mourra aujourd'hui même. Il a reçu quatre mille coups et l'épine dorsale est brisée en deux endroits.

— Dans ce cas, docteur, j'ai une demande instante à vous faire, et ce sera la dernière. Mais jurez-moi que ce secret mourra avec vous.

— Je le jure! Je le jure sur l'amour que je vous porte, Majesté!

— Je vous crois! dit Alexandre et il sortit de sa poche une clef dorée.

— Voici la clef de ma chambre; faites porter chez moi le soldat. Il sera revêtu de mes habits que je vais quitter et je resterai ici, à sa place dans son lit...

Le lendemain, le monde entier apprit la mort de l'empereur. Son corps couvert de plaies fut transporté à Pétersbourg dans un cercueil cloué, sans qu'on le montrât à personne.

Quinze jours plus tard, Alexandre guéri de ses « blessures » passa de nouveau par les baguettes, le chiffre des coups fixé par la sentence n'ayant pas été atteint à la première exécution.

Il reçut quatre mille coups et ne resta vivant

que par miracle. Les soldats avaient, sans doute, épargné le malheureux déjà torturé.

Puis il fut déporté en Sibérie et dépouillé de tous ses droits, selon les lois de l'époque.

Et sous le nom de Mikhaïl Siline, un soldat de haute et noble stature se fixa dans une lointaine bourgade sibérienne, perdue dans les ravins et les collines. La police du lieu le surveillait. C'était le tzar Alexandre !...

Mikhaïl Siline vécut longtemps dans ce village, où il apprit l'agriculture, tout en secourant les paysans et en instruisant les enfants.

Il était très aimé parce qu'il savait reconnaître les maladies et les guérir.

Or, il arriva que de nouveaux exilés, dont l'un avait été employé à la cour, furent envoyés dans le village où vivait Alexandre. Gravement malade, à deux doigts de la mort, l'ex-serviteur du tzar fut placé sur un chariot et conduit chez Mikhaïl.

Tout en priant, Alexandre regarda le malade et vit que c'était son ancien jardinier. Celui-ci reconnut également son maître. Sa

joie fut si grande, son bonheur si inattendu qu'il se leva et voulut baiser la main de l'ex-empereur.

Mais celui-ci le repoussa doucement et fit sortir tout le monde.

— Tu ne diras rien à personne? demanda-t-il au malade.

— Je dirai à tous, je dirai au monde entier ce que mes yeux ont vu, ce que mes mains ont touché...

Et son émotion fut si violente qu'il tomba à terre, évanoui.

On le releva et on le ramena chez lui.

Quand il reprit ses sens, il révéla ce qui lui était arrivé; tous coururent chez Alexandre.

Mais Alexandre avait disparu.

On raconte que depuis cet événement un vieillard de noble et haute stature erra longtemps en Sibérie et qu'il vit venir son heure dernière dans les Monts Ourals, à la limite de l'Europe... »

Quel instant solennel ce dût être!... Quel suprême affranchissement d'âme!...

SOUVENIRS D'UN JUGE MILITAIRE

« Ce fut par une lumineuse et sereine journée de septembre 1903, raconte M. Lasarewski, membre de la Cour martiale maritime, que j'arrivai chez Tolstoï. Le laquais qui me reçut m'introduisit dans la vaste salle à manger de la vieille maison seigneuriale de Iasnaïa-Poliana et me pria d'attendre. Quelques instants s'écoulèrent. Soudain, les deux battants de la porte s'ouvrirent et livrèrent passage au fauteuil dans lequel on promenait Tolstoï.

Le 29 août, le lendemain du jour où il avait fêté sa soixante-quinzième année, le comte, au cours de sa promenade à cheval,

était descendu de sa monture pour traverser un petit ravin. Au moment de remonter en selle, le cheval impatienté lui avait écrasé à moitié le pied droit. Le mal n'était pas très grave: cependant Tolstoï ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout, ce qui ne laissait pas de lui être pénible.

Le fauteuil fut roulé près de la table, en face de moi. Deux yeux brillants de jeunesse me dévisagèrent, tandis que je contemplais la tête vénérable encadrée d'une barbe blanche. Puis je me levai, m'approchai du maître et me nommai. Il me tendit sa main tiède et sèche ; son expression de curiosité avait fait place à un large sourire bienveillant. Il m'adressa quelques paroles flatteuses.

Un domestique lui servit son déjeuner. Lorsqu'il eut achevé de manger, il me posa une foule de questions sur la santé de Tchékof que j'avais vu peu de temps auparavant. La vivacité et la vigueur des propos de Tolstoï ne m'étonnèrent pas moins que sa mémoire et la profondeur de ses regards.

— Nous nous reverrons aujourd'hui, me dit-il, en prenant congé de moi ; je tiens à vous parler encore ; car, n'est-ce pas ? vous appartenez à cette terrible institution qu'est la Cour martiale maritime ?

Je répondis d'un signe de tête affirmatif.

On emmena Tolstoï dans son cabinet de travail ; je sortis dans le parc.

J'étais enchanté de me trouver à Iasnaïa-Poliana, après le jubilé, à un moment où rien ni personne ne fatiguait l'attention du maître.

La chambre qu'on m'avait donnée était autrefois le cabinet de travail de Tolstoï. Elle contenait une partie de la bibliothèque de la maison. Sur les rayons se trouvaient quantité de vieux livres traitant presque tous de théologie : des Bibles, des Évangiles, la vie des Pères de l'Église, les Épîtres des Apôtres, des missels, des vies de Saints.

Quelques feuilles de papier blanc traînaient sur la table à écrire. J'en pris une et commençai à noter mes impressions.

La cloche du déjeuner retentit au premier

étage. Je me rendis de nouveau dans la salle à manger où nous attendait l'épouse du maître, la comtesse Sophie Andréevna. Quand je m'approchai d'elle, Tolstoï prononça à haute voix mes nom et prénoms.

La cuisine était végétarienne; cependant, un plat de veau était servi à part pour les enfants et pour ceux qui désiraient de la viande.

Nous nous mîmes à table.

— J'ai reçu un grand nombre de lettres aujourd'hui, me dit Tolstoï, mais deux seulement sont intéressantes, quoiqu'elles fourmillent de fautes. On m'a envoyé, en outre, un paquet de brochures écrites en vieux slave d'église. L'adresse, imprimée à la machine à écrire, commençait par ces mots : « A la brebis égarée... » Que de peines inutiles ! ajouta Tolstoï en souriant.

Le repas dura assez longtemps. Lorsqu'enfin je restai seul avec lui, le comte m'interrogea sur le fonctionnement de la Cour maritime et sur les verdicts qu'elle rendait. Le cas d'un

matelot affilié à une secte dissidente, et accusé d'avoir converti des camarades à sa doctrine, l'intéressa tout particulièrement. Quand je lui annonçai qu'il avait été acquitté et versé dans la réserve, Tolstoï s'écria :

— Que Dieu soit loué !

J'ajoutai que depuis mon entrée en fonctions, soit depuis 1897, nous n'avions prononcé aucune condamnation à mort, mais que, néanmoins, cette carrière ne répondait pas à mes goûts et que mon plus cher désir était de démissionner. Tolstoï me caressa la main et m'approuva d'un air joyeux.

— Oui, oui... Et le plus vite sera le mieux... Vous ne rendez service à personne et vous vous perdez vous-même.

Nous parlâmes ensuite de la misère du peuple et des ouvriers.

Je racontai à Tolstoï que j'avais vu au marché Khitrovo de Moscou de pauvres hères se nourrir de têtes de harengs décomposées, d'œufs pourris, de viande bouillie grouillante de vers blancs, de fruits gâtés. J'émis l'idée

qu'il serait bon de protester dans un article contre la vente publique de ces immondes détritus.

La réponse de Tolstoï m'étonna :

— Ce n'est pas que l'infortune qui a réduit ces malheureux à l'état d'abjection où vous les avez vus, c'est aussi l'ivrognerie et la débauche, dans la majorité des cas. On ne saurait se livrer à ces deux vices et vivre ensuite dans la paix et l'aisance. Il serait tout aussi injuste de voir un homme atteint d'une maladie honteuse se guérir très vite grâce à son argent... Je n'approuve pas non plus ces établissements d'assistance par le travail ; ce n'est pas un secours, mais un succédané de secours. A mon avis, les philanthropes, comme le docteur Haas, par exemple, n'ont fait aucun bien à l'humanité.

Puis la conversation roula sur la dissolution des mœurs de la haute société. Tolstoï hocha tristement la tête et déclara :

— Maintenant encore, je ne puis me rappeler sans dégoût ma vie de garçon, et, en

général, ma jeunesse. C'est épouvantable! Cette dépravation vient de ce que nous ne vivons pas et de ce que nous ne nous nourrissons pas d'une façon normale. Cette transgression des lois naturelles explique les excès vénériens. Je demandai un jour à un jeune paysan célibataire — il était encore imberbe — comment il pouvait vivre sans femme. « Je n'ai pas le temps d'y penser, » me répondit-il. Dans notre classe, on n'y pense que trop. Dès nos jeunes années, on nous donne à entendre qu'il est difficile et malsain de s'astreindre à la continence. C'est une erreur. Il suffit de traiter toutes les femmes que nous approchons comme si elles étaient notre mère ou notre sœur, pour éviter toute tentation bestiale.

A ce moment la comtesse entra et nous nous tûmes.

*
* *

Je descendis au rez-de-chaussée où je no-

tai, le plus fidèlement possible, ma conversation avec le maître.

Le soir tombait. Les domestiques mettaient le couvert pour le dîner et entre-choquaient la vaisselle. Je sortis et me promenai quelque temps dans le parc. Il faisait tiède ; un silence profond régnait. Je me sentais indiciblement heureux.

Je me rappelai le lycée et la phrase grecque relative à Socrate, que nous traduisions en cinquième : « Il est aussi accusé de dépraver la jeunesse et de ne pas révérer les dieux de la patrie. »

Je fus frappé par le parallèle que l'on pouvait établir entre Tolstoï et le philosophe. L'un comme l'autre furent accusés, non pas de nier l'existence de la divinité, mais de la comprendre autrement que ne le voulaient les lois de leur pays.

Je me dis que, dans quelques siècles, les écoliers apprendraient l'histoire de Tolstoï, comme nous avions étudié celle de Socrate.

A la nuit close, je revins vers la maison et

m'assis sur le perron. Le crépuscule s'éteignait peu à peu et un parfum de fleurs fluctuait dans la brise.

La cloche du dîner m'arracha à mes réflexions.

Tolstoï parut, roulé dans son fauteuil jusqu'à la table. De même qu'au déjeuner, nous bûmes d'excellent kvas à même la carafe. La conversation fut animée et familière. Après le dessert, nous restâmes longtemps attablés. La comtesse parla des femmes d'écrivains.

On servit des fruits, un melon, du thé. Puis le comte fut reconduit dans son cabinet de travail.

Le prince Obolensky, gendre de Tolstoï, me tendit un cahier où figurait une série de questions dans le genre de celles-ci : « Quel est votre principal défaut? Pour quel défaut avez-vous le plus d'indulgence? Quel est votre auteur favori? » etc... Il y en avait une vingtaine. La dernière était : « Avez-vous répondu sincèrement à chaque question? » La per-

sonne consultée n'était pas tenue de signer ses réponses.

Je jetai un coup d'œil sur les formulaires déjà remplis. Tous sans exception répondaient : Tolstoï, à la demande : « Quel est votre auteur favori? » J'eus la franchise d'inscrire en regard de la dite question le nom d'Anton Tchékof.

La fille du comte, Tatiana, était à demi étendue sur le canapé. Ses sœurs, Marie et Alexandra chantonnaient, rassemblées dans un coin de la pièce. Le prince Obolensky se balançait dans un rocking-chair. Je remplis le questionnaire, assis à la table ronde. Cette tâche accomplie, je me mis à réfléchir à ce que Tolstoï m'avait dit.

*
* *

— Eh bien! avez-vous répondu à toutes les questions? me demanda le prince Obolensky.

— Oui!

— Pour vous récompenser, permettez-moi de vous offrir une tranche de melon.

Un valet de chambre apporta deux guitares. Alexandra et Marie les prirent et les accordèrent.

Les fenêtres étaient ouvertes. On voyait le ciel foncé, pareil à un velours bleu parsemé d'étoiles d'or.

La jeune Marie baissa la tête et se balançant légèrement, elle commença à chanter, en s'accompagnant de son instrument.

Oh ! belles nuits d'amour...

Sa voix se mariait à celle de sa sœur :

Je le reverrai toujours. .

Nulle part et jamais, cette romance ne me produisit une telle impression...

Après un instant de silence les deux voix reprirent :

L'implacable destin répéterait en vain...

La porte du cabinet de travail du comte s'ouvrit sans bruit et je ne sais qui conduisit

Tolstoï dans la pièce. La tête basse, il semblait être sous le charme de la musique.

Mon souvenir hélas ! ne vous délaisse pas...

pleura la chanson.

C'était le plus beau passage. Quand elle fut achevée, Tolstoï leva la tête et s'exclama :

— Que c'est joli ! que c'est joli !

. . . .

Le moment de prendre congé était venu. Il restait un peu plus d'une heure jusqu'au passage du train. Je m'approchai de Tolstoï et lui demandai sa photographie.

— Avez-vous déjà tenu un gouvernail ? interrogea-t-il.

— Oui !

— Hé bien ! la roue d'avant de mon fauteuil se manœuvre de même. Ayez la bonté de me conduire dans mon cabinet de travail.

J'obéis en prenant mille précautions, pour ne pas culbuter une chaise ou heurter la porte.

— Et maintenant, menez-moi vers la table... Bien! Donnez-moi ce paquet que vous voyez là.

Je lui tendis une grosse enveloppe d'où il sortit quelques portraits tirés sur cartes postales.

— Lequel voulez-vous?

— Veuillez me donner, répondis-je, celui qui vous représente assis dans un fauteuil, comme vous l'êtes maintenant.

— Bien! Donnez-moi une plume.

Et le comte signa le portrait. Je le remerciai, tout ému, en pensant que j'allais partir dans quelques instants et que je ne le verrais plus de longtemps, peut-être plus jamais.

— Adieu, maître!

Tolstoï garda ma main entre ses doigts tièdes et secs.

— Attendez! que voulais-je vous dire encore? Ah! oui... La personnalité chez les écrivains, c'est la sincérité. Quand on est sincère, on est toujours personnel... oui, la

sincérité... Et plus tôt vous démissionnerez, mieux cela vaudra... Au revoir!

*
* *

Aujourd'hui encore, et bien que maintes émotions précieuses soient venues enrichir mon âme et ma pensée, cette journée de septembre passée à Iasnaïa-Poliana reste un des jours les plus mémorables de mon existence. »

SOUVENIRS D'UN PAYSAN

« J'ai passé souvent, raconte, dans une lettre adressée à un journal russe, M. Novikof, un paysan lettré, fervent adepte de Tolstoï, devant le n° 21 de la rue de Khamovnitchesky où le maître habitait pendant l'hiver, à Moscou. Chaque fois, je rebroussais chemin, sans oser franchir la barricade des conventions sociales représentée, en l'espèce, par des sonnettes, des portiers et des valets de chambre. Mais mon désir d'approcher Tolstoï était trop vif pour qu'il ne surmontât pas ces obstacles. Et c'est ainsi qu'un jour de l'hiver 1890, je franchis son seuil, ému et embarrassé.

Une dizaine de visiteurs se trouvaient chez le comte : étudiants des deux sexes, messieurs âgés à l'air docte, un séminariste et quelques ouvriers.

Lorsque j'entrai, Tolstoï me salua et me reprit vivement quand je lui donnai son titre de comte :

— Non pas... non pas, balbutia-t-il confus, je m'appelle Léon Nicolaïéwitch, tout simplement.

Puis il me fit asseoir dans un des deux fauteuils de cuir du salon et la conversation interrompue par mon arrivée, fut reprise en ma présence. Le séminariste avait entrepris une véritable confession. Il dépeignait sa vie dissolue, son unique désir de terminer ses études afin de pouvoir vivre grassement jusqu'au jour où, malgré ses débauches et l'endurcissement de son cœur, une soudaine inspiration d'en haut, une extraordinaire révélation de sa conscience, lui avait fait comprendre du coup la vérité et le mensonge de son existence.

Tolstoï avait pris un air ennuyé, mais le séminariste ne s'en apercevait pas et continuait :

— Et aujourd'hui, maître, j'ai résolu de réformer ma conduite. Je ne veux pas apprendre à tromper le peuple et à vivre à ses dépens. Aidez-moi à en finir avec ma honteuse jeunesse. Je n'ai pas seulement commis des péchés, j'ai fait aussi des dettes. J'ai besoin, aujourd'hui même, de cent cinquante roubles pour les payer. Prêtez-moi cette somme pour quelque temps.

— Et moi, s'écria une jeune étudiante avec embarras, je suis venue vous prier de m'en prêter cinquante. Il y a longtemps que j'en ai l'intention, mais je n'osais pas la formuler. Maître, j'ai ma mère malade; dans trois mois j'aurai terminé mes études de sciences. Il me sera possible alors de gagner ma vie et de vous rembourser.

Le silence se fit. Nous étions à la fois stupéfaits et confus. Un des messieurs à l'air docte et deux étudiants prirent congé à la hâte et disparurent.

— Voilà bien ma chance! s'écria Tolstoï. Vous me demandez deux cents roubles et ce matin j'ai reçu de Suisse une lettre dans laquelle une dame m'adjure de lui envoyer cinq cents roubles, sous prétexte que ses ressources sont épuisées et que sa fille doit terminer ses études au Conservatoire. Que cela ne vous surprenne pas! Il n'est pas rare qu'on me demande mille, deux mille et jusqu'à trois mille roubles et cela presque chaque jour... Que les gens sont étranges! Ils me demandent une chose que je n'ai pas et ils se gardent bien de me dire où je dois prendre l'argent qu'il leur faut. Pouvez-vous me dire comment je puis me procurer les cent cinquante roubles qui vous sont nécessaires? continua-t-il en s'adressant au séminariste.

Celui-ci se troubla, rougit et balbutia quelques mots sur le succès rencontré par les œuvres de Tolstoï. Le prix payé au maître pour une seule page suffirait à le sauver du déshonneur.

Mais le comte l'interrompit, en lui rappe-

lant qu'il avait, depuis longtemps, renoncé à ses droits d'auteur et que ses travaux littéraires ne lui rapportaient rien.

Dépité par son échec, le séminariste s'en alla en compagnie des étudiants, sans saluer les ouvriers. Nous nous sentîmes aussitôt plus à notre aise.

— Les gens de notre classe, reprit Tolstoï, sont tellement éloignés de la vérité que même lorsqu'ils reconnaissent leurs erreurs, ils sont incapables de s'affranchir des mensonges coutumiers. Ceux qui — comme ce séminariste — veulent sincèrement mener une vie meilleure, ne peuvent consentir à renoncer à leur bien-être personnel. Ils croiraient déchoir en prenant place tout d'abord dans les rangs du peuple qu'ils veulent instruire, bien que, malgré son ignorance, il leur soit infiniment supérieur au point de vue moral.

Nous nous levâmes pour partir.

Je remerciai Tolstoï de son bienveillant accueil et lui fis part de ma fervente admiration.

— Je suis très heureux d'avoir en vous un adepte, me répondit-il, d'un air soucieux. Mais, vous l'avouerai-je ? J'ai bien peur que vous ne payiez cher vos relations avec moi. Je crains qu'un jour ou l'autre un malheur ne vous arrive, et que votre famille désespérée ne me maudisse.

Je répondis que j'étais libre d'aller où bon me semblait.

Tolstoï me serra la main.

— Plusieurs personnes déjà ont été arrêtées pour m'avoir fréquenté. Et l'on m'accable continuellement de reproches.

Je répliquai ;

— J'ai entendu en effet certains de mes camarades trouver mauvais que vous soyez en liberté, alors que tant d'autres sont envoyés en prison ou en exil à cause de vous.

— Que puis-je faire à cela ? s'écria Tolstoï. Croyez-vous que je reculerais devant la prison ? Vous le voyez : ma vie est à moitié vécue, elle touche à sa fin. Peu m'importe où je mourrai.

Nous nous quittâmes comme des frères. Et j'eus en me séparant de lui le douloureux pressentiment que nous ne nous reverrions pas de longtemps.

*
* *

Quelques années passèrent durant lesquelles j'écrivis souvent au maître et reçus plusieurs fois de ses nouvelles.

Les prévisions de Tolstoï se vérifièrent. Le malheur fondit sur moi.

Comment la chose arriva-t-elle ? Il me semble inutile de le dire, car on trouve toujours des prétextes, lorsqu'on en cherche.

Si j'échappai à la prison, je dus subir de pires épreuves. En un court laps de temps, on m'envoya en Pologne, puis à Kazan, puis dans les steppes éloignées de Tourgaï, où selon l'expression d'un fonctionnaire « il n'y a pas de politique », car il n'y a pas d'habitants, sauf quelques Khirgizes nomades.

Expédié d'un endroit à un autre, tel un

colis par express, j'étais attendu et escorté aux gares et aux débarcadères, comme un personnage de haute importance. On mobilisait pour moi gendarmes et cosaques. Je dois avouer que je ne méritais pas la centième partie de l'honneur qu'on me faisait ainsi. Le croirez-vous ? J'étais accompagné aux lieux d'aisance même, par deux soldats baïonnette au canon ou par deux gendarmes revolver au poing. Je crois que les personnages les plus haut placés ne furent jamais l'objet d'une pareille sollicitude.

On me fit faire plus de trois mille kilomètres en chemin de fer; puis, je franchis à pied, par étapes, plus de cinq cents kilomètres dans les steppes de Tourgaï, au delà d'Orenbourg. Dans les villes, les corps de garde me servaient de gîte; dans l'Oural, on me faisait coucher à la prison d'étape des villages cosaques que nous traversions. Mais, quand nous fûmes en pleine steppe, on ne put m'enfermer nulle part.

Les champs nous entouraient à perte de

vue. Les Cosaques durent renoncer à dormir pour me surveiller à tour de rôle. Tandis que je sommeillais, un soldat me gardait, appuyé sur son fusil. « Couche-toi ! » lui disais-je parfois, « je ne m'enfuirai pas ! » — « Non ! répondait-il, ma consigne me le défend ! »

N'est-ce pas étrange ? Dieu a créé la nuit pour le repos et les hommes ont établi des consignes qui l'interdisent.

Mon cas était sans gravité, mais on s'empressa d'en faire un véritable « crime ». En me frappant, on visait surtout Tolstoï et sa doctrine que j'avais l'honneur de représenter aux yeux des autorités. C'est pourquoi j'entendis journellement injurier le grand penseur. Dans les interrogatoires que je dus subir, on se montra d'une sévérité excessive, comme si ces fonctionnaires puissants avaient eu devant eux, non pas un pauvre paysan, mais Tolstoï lui-même, invulnérable à leurs coups.

L'employé qui m'interrogea à Moscou m'affirma que le comte était fou depuis long-

temps et qu'il ne fallait, par conséquent, attacher aucune foi à ses paroles.

Et l'on eût dit que tout le monde s'était mis d'accord, depuis Varsovie à Tourgaï, pour parler de Tolstoï sur le même ton.

A Varsovie, un chef de police à cheveux roux s'écria devant moi, en frappant du pied avec colère : « Pourquoi donc les ministres et les métropolitains hésitent-ils si longtemps? Qu'attend-on pour exiler cet homme funeste? »

A Kazan, on se montra plus humain. Ni cris, ni injures, ni menaces ne furent proférés. On se contenta de me prouver, d'un ton sentencieux :

— Tolstoï a peut-être raison, mais sa morale n'est pas faite pour une époque comme la nôtre.

Et dans la steppe, le capitaine ivre me cria en me montrant le poing :

— A qui ton Tolstoï enseigne-t-il ses saintes vérités? A des gens comme toi. Et combien sont-ils? Dis-moi, combien sont-ils?

Admettons qu'il y a quelques dizaines de mille d'imbéciles de la sorte dans toute la Russie. Qu'est-ce que cela ? Quand nous le voudrons, nous pourrons les réduire en poussière dans le creux de la main !

*
* *

— Je vous l'avais bien dit ! Je vous l'avais bien dit ! s'écria gaîment Tolstoï lorsque, en 1900, revenant des steppes de Tourgaï, j'allai lui rendre visite, non plus à Moscou, mais à Iasnaïa-Poliana.

Avec son air robuste, ses cheveux et sa barbe blanche, son sarrau gris, Tolstoï ressemblait à un vieux paysan qui ne prendrait plus une part active aux travaux des champs, mais qui surveillerait pourtant son bien d'un œil vigilant. Si un jour on le canonise, ses portraits attireront pendant des siècles l'attention des hommes, tant l'expression douloureuse du visage est à la fois sévère et miséricordieuse.

— Je vous avais bien dit qu'il vous arriverait malheur ! répéta-t-il en me prenant la main. J'appris en son temps votre arrestation et votre exil. Inquiet sur le sort de votre famille, je voulus faire des démarches pour obtenir votre élargissement, mais je ne pus savoir où vous étiez et de quel « crime » on vous inculpait.

J'appris brièvement à Tolstoï comment et et pourquoi j'avais été arrêté. Fort heureusement, les preuves de ma culpabilité avaient manqué. On n'avait retenu à ma charge que les passages de mes lettres où je protestais contre le pillage des biens publics et les dépenses qu'allait occasionner le couronnement.

— C'est fort heureux que vous ayez pu échapper à un jugement, dit Tolstoï ; puis il ajouta plus bas : Drojine n'a pu résister, il est mort récemment. Et vous, avez-vous été battu ?

Cette fois encore, Tolstoï avait des visiteurs, entre autres des étrangers qui ignoraient le russe.

Il était près de cinq heures et le grand écrivain se préparait à sortir.

Nous nous mîmes en route.

Tolstoï me fit traverser le jardin; puis nous nous engageâmes dans un sentier qui s'en allait sous bois. On respirait librement et mieux après l'averse; des goutelettes d'eau diamantaient les feuilles; les oiseaux recommençaient à chanter.

Nous marchâmes longtemps par les sentes humides, sans parler, de peur de troubler le silence de la forêt. Tolstoï avançait avec une rapidité si juvénile que j'avais peine à le suivre. Enfin il ralentit le pas et me demanda :

— Dites-moi, m'avez-vous maudit quand vous étiez enfermé dans les corps de garde et les prisons d'étape?

— Oui, avouai-je, pendant mes courts moments de faiblesse. Les premiers temps, il m'était dur de supporter cette situation humiliante, d'autant plus que j'ignorais où l'on me conduisait et ce qu'on ferait de moi. Puis, l'habitude aidant, je m'accoutumai si bien à

cette bizarre existence que chaque matin, je regrettai le chenil où l'on m'avait parqué pour une nuit. Par la suite, je trouvai même que c'était amusant. Je me figurai que je faisais une sorte d'excursion dans la plaine et la montagne aux frais de l'État, en qualité de prisonnier politique. Les chefs ne mettaient jamais leurs menaces à exécution. Et je m'habituai aussi à leurs vains propos. D'ailleurs, ils m'injuriaient moins qu'ils ne vous insultaient, vous...

— Oui, je le comprends! répondit Tolstoï avec animation. Les hommes tiennent beaucoup à leur œuvre. Dites à un homme qu'il manque de tact, d'intelligence, de probité, il pourra à la rigueur vous le pardonner. Mais essayez de condamner son œuvre, de lui prouver que son travail est inutile et mauvais, cet homme-là, quel qu'il soit, deviendra votre ennemi... surtout s'il commence à avoir conscience, en son for intérieur, de la vanité de ses efforts. Rappelez-vous les cruautés, les crimes commis pendant de

longs siècles. L'union des prêtres et des souverains du monde a amené cette monstrueuse inégalité des hommes dont nous souffrons maintenant. Les neuf dixièmes de l'humanité vivent dans l'ignorance et la misère ; l'autre dixième qui possède la clef de la compréhension de la vie, s'engraisse dans la satiété matérielle; elle est pervertie au suprême degré; elle n'avance pas elle-même et elle empêche les autres d'arriver à la lumière. Rappelez-vous ces bœufs et ces chats égyptiens, les oracles et les Jupiters antiques, les Péroun et les Voloss de Kief, toutes les chaînes et toutes les entraves que les princes et les prêtres ont forgées pour l'âme libre de l'homme! Voyez donc! continua lyriquement Tolstoï en me désignant la forêt étincelante, rafraîchie par la pluie. La vie de l'homme ne serait-elle pas un bonheur perpétuel sur cette terre divine, s'il était libre?

— Mais c'est à ce dixième d'hommes privilégiés que nous devons la science, dont nous profitons tous... alléguai-je.

— Et qui nuit également à tous en développant le côté extérieur de la vie au détriment du côté intérieur, répondit-il. On a inventé les parapluies, les montres, les caoutchoucs, combien d'autres choses encore... Et c'est à cause de cela que des hommes doivent s'entasser dans des fabriques fumeuses, dans les mines, au mépris des conditions naturelles de la vie. Il est vrai que la société actuelle est parvenue à obtenir et à vendre à bon marché le sel, le pétrole, le goudron, etc.., mais elle a aussi propagé le tabac, l'opium, l'alcool qui ruine et abrutit des millions d'individus; elle a également aidé à la propagation des maladies sexuelles, de la débauche, etc... Aveuglés par leurs inventions, les gens soi-disant civilisés ne se rendent pas compte que leurs conquêtes ne servent qu'à la centième partie de l'humanité, et que non seulement les quatre-vingt-dix-neuf centièmes restant n'adoptent pas les formes perfectionnées de la vie, mais qu'ils les écartent, car la grande majorité

comprend que le progrès extérieur et criard, avec ses parapluies et ses montres, excite l'envie et corrompt les cœurs. La civilisation a terriblement compliqué la vie sociale en l'encombrant de milles choses vaines. Les hommes sont si occupés à les poursuivre qu'ils oublient leur essence divine. Ils oublient surtout qu'ils sont infiniment supérieurs à ces futilités, fruits d'une science erronée. Peu leur importe la divinité qu'ils servent, pourvu qu'ils ne soient pas en retard sur leurs voisins et qu'ils leur ressemblent dans leur vie extérieure...

Je racontai à Tolstoï comment, à Varsovie, j'avais été reçu par un vieil académicien chez lequel on m'avait envoyé. Au lieu de m'admonester, comme il devait le faire, l'excellent homme m'avait parlé à cœur ouvert.

— On peut vous envoyer en prison, me dit-il, ou aux compagnies de discipline, peu importe, vous ne serez malheureux nulle part, parce que, où que vous soyez, on vous servira du gruau et de la soupe. Mais pour

nous autres qui sommes accoutumés dès notre enfance à la considération et au bien-être, une pareille situation serait insupportable. Et que diraient nos parents, nos enfants, nos femmes? Leurs reproches et leurs récriminations suffiraient pour qu'on s'enterrât vivant. Évidemment, tout est possible quand on est jeune. Mais à mon âge, on ne pense plus à de pareils exploits.

— Oui, répéta Tolstoï, c'est affreux de reconnaître la fausseté de sa situation quand on est vieux et qu'on n'a plus la force d'en changer. On me reproche souvent d'envoyer les autres travailler aux champs tandis que j'habite une maison confortable et ne fais aucune des besognes que je commande. Je sens combien ce reproche est justifié.

— Il y a longtemps que je voulais vous parler à ce sujet! dis-je. Il m'a toujours semblé qu'il vous seyait mal de vivre derrière douze portes que des laquais ouvrent quand on vient vous voir.

— Pensez-vous que j'en sois enchanté!

soupira le comte. Mais que faire? Je n'ai pas eu jadis la force de rompre avec ce genre de vie. C'est là ma première faute... Puis les années passèrent. Et maintenant (il ralentit le pas), vous-même vous n'auriez pas le courage de me blâmer. On ne commence pas une nouvelle vie à 72 ans. Autrefois, j'ai pensé à me fixer dans un autre village et à y vivre avec n'importe quel pauvre diable sans famille. Mais le temps a coulé et je ne me suis pas aperçu que la vieillesse venait... Je ne répugnais pas aux travaux de la campagne : au contraire, je les ai toujours beaucoup aimés. Je leur dois les meilleurs souvenirs de ma vie.

Des nuages s'amassaient au ciel ; des roulements de tonnerre se firent entendre. Nous rebroussâmes chemin ; nous étions à trois kilomètres de la maison.

Je parlai des querelles de famille qu'il est si difficile d'éviter.

— L'épreuve la plus pénible que Dieu inflige à l'homme, c'est la famille, dit Tolstoï. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit que seul,

l'homme heureux dans sa famille est vraiment heureux. Le pire, c'est qu'on est enchaîné à elle pour toujours et qu'on y est sans cesse en butte à un feu croisé de conversations, de potins, d'opinions que l'on ne peut entendre sans irritation. Je me suis toujours efforcé de garder mon sang-froid en ces circonstances. Le plus souvent même, j'ai cédé. De cette façon, la réconciliation se faisait plus vite; puis, le calme revenu, l'affaire s'arrangeait d'elle-même. Dans la vie de famille, comme en général dans toutes relations avec autrui, la douceur vaut mieux que la violence, car la colère qu'on n'étouffe pas à son début est pareille à une boule de neige qui grossit toujours en roulant. Et presque toujours, on se voit obligé de regretter de n'avoir pas su éviter la querelle.

L'orage qui menaçait éclata au-dessus de nous. De larges gouttes de pluie tiède crépitèrent dans les arbres et sur la route. Nous regagnâmes en hâte la vieille demeure seigneuriale».

LE NOYER

Un soir d'hiver, nous étions rassemblés dans la grande salle à manger autour de Tolstoï qui avait accoutumé, après le repas, de nous conter soit une histoire de sa jeunesse, soit une vieille légende exhumée d'un livre ancien.

Nous aimions cette heure entre toutes pour le charme poétique dont l'ornait la parole du maître, tandis qu'au dehors la bise faisait rage et que la neige tourbillonnait sous le ciel noir.

L'un de nous ayant prié le comte d'évoquer, une fois encore, la campagne de Cri-

mée à laquelle il prit part, Tolstoï répondit, après un court instant de réflexion :

— Volontiers. Cette guerre m'a laissé des souvenirs impérissables. J'étais jeune alors et dans l'âme des jeunes gens les spectacles de l'univers se gravent en traits indélébiles. Le fait que je vais vous retracer n'est pas sans m'avoir laissé quelque remords. Et pourtant, il s'agit moins d'une mauvaise action que d'une subite aberration, somme toute, pardonnable.

Nous étions alors sous Sébastopol. Je me trouvais au quatrième bastion lorsqu'on me nomma, je ne sais trop pourquoi, chef d'une demi-batterie de montagne. A la tête de mes hommes, j'allai prendre possession du poste qui m'était assigné, à plusieurs verstes du champ de bataille, hors de la zone battue par le feu de l'ennemi. Nous plaçâmes nos canons sur une éminence voisine, prêts à tirer. Tout à coup, au moment de donner un ordre, j'aperçus derrière moi un magnifique noyer dont le tronc avait au moins

une brasse de circonférence. Il ne pouvait gêner en aucune façon notre tir. D'ailleurs, j'étais certain qu'à la distance où nous nous trouvions, nous n'aurions pas l'occasion de brûler notre poudre. Mais l'orgueil du chef parla plus haut que la simple raison. Je voulais exercer mon autorité et j'ordonnai à trois servants d'abattre l'arbre séculaire. Mes hommes m'obéirent... Hélas! je n'ai pas encore pu oublier ce noyer!

Et Tolstoï se plongea dans une profonde rêverie.

LES LETTRES

C'était le 1er septembre 1902. Tolstoï se levait pour la première fois, amaigri et voûté, après une grave maladie. Il parla de cette maladie et de l'approche de la mort, un sourire heureux aux lèvres.

— Aujourd'hui, en me promenant, nous dit-il, je fus pris tout à coup d'un malaise. Mon cœur semblait s'être arrêté. Je m'assis et attendis. « *Elle* vient, *elle* vient », pensai-je. Tout d'abord, la sensation me parut étrange; ensuite, elle me fit du bien. Mais ce n'était pas la mort. Ce n'était qu'un avertissement. Je ne l'appelle pas, mais ne la fuis pas non plus. Un chrétien ne doit pas craindre la

mort, ce passage du transitoire à l'éternel.

Tandis qu'il parlait, on apporta un monceau de lettres. Elles venaient de tous les pays du monde. Mêlés à elles, se trouvaient plusieurs journaux étrangers passés au caviar. Tolstoï sourit :

— Les autorités sont pleines de sollicitude! Elles ont peur que je ne lise des choses qui peuvent m'être nuisibles.

Le maître dépouilla ce volumineux courrier. Un jeune Serbe emprisonné pour avoir refusé de servir sous les drapeaux, lui écrivait de Belgrade. Il dépeignait l'hôpital de la prison, ses souffrances morales et physiques. Bien que sa mère fût tombée malade et que son père désespéré le suppliât de céder, il restait fidèle à la voix de sa conscience. Il terminait sa lettre en adressant des remerciements chaleureux à Tolstoï qui lui avait fait connaître, disait-il, la vérité.

— Que pensez-vous de celle-ci? nous dit le maître en nous montrant la lettre d'un célèbre médecin de Saint-Pétersbourg. Il

cherche à me persuader que l'immortalité est une blague et que notre âme n'est qu'une formule chimique : H^2O. Pour me rétablir, il me conseille de manger des huîtres, du poulet et de boire du madère. Ce sont de bien bonnes choses, ajouta malicieusement Tolstoï.

— Vous vous étonnez, reprit-il un instant après, de ma façon de dépouiller mon courrier. J'ai toujours eu l'habitude de regarder les enveloppes avant de les ouvrir. Lorsqu'elles portent la suscription : *A son Excellence*, *le Comte*, etc., je les mets de côté. Je sais qui m'écrit. On peut attendre. Si je vois au contraire une adresse toute simple, mal orthographiée, j'ouvre la lettre aussitôt. Celle-là, je le devine, vient d'un homme sincère qui me demande conseil. A lui d'abord.

LES DÉLICES DE LA MORT

Lorsqu'on connut les détails effrayants de la tragédie des mines de Tornovo, où plusieurs sectateurs de Kovalew, hommes et femmes, se firent emmurer vivants, Tolstoï, ému de pitié, s'écria :

— C'est atroce ! La pensée de ces hommes m'obsède. Et pourtant, il y a quelque chose de rédempteur dans cette ivresse de la mort. Malgré l'atrocité de cette scène, on éprouve une sorte de sérénité... Chose singulière, tout le monde pense que c'est inouï et que le fait est sans exemple... Cependant, reportez-vous à l'antiquité, lisez la légende de la mort du patriarche Aaron et vous verrez que

l'histoire est un perpétuel recommencement.

Voici cette légende :

« Moïse reçut, un jour, de Dieu, l'ordre d'informer son frère que sa dernière heure était venue. La nuit durant, Moïse ne put dormir. A l'aube, il se leva et, plein d'un trouble immense, alla rejoindre Aaron.

Celui-ci fut surpris de voir son frère si tôt.

— J'ai pensé toute la nuit, dit Moïse, aux passages obscurs de la Sainte Écriture et je suis venu te trouver pour que nous les éclaircissions ensemble.

Aaron ouvrit la Torah et se mit à lire depuis le commencement.

A chaque passage, les deux frères s'interrompaient pour s'écrier :

— Cela est grand et juste !

Lorsqu'ils furent arrivés au péché originel et au récit de la punition d'Adam, Moïse soupira :

— O Adam ! Pourquoi as-tu apporté la mort dans le monde ?...

Aaron l'interrompit :

— A quoi bon te lamenter, frère? La mort ne nous conduit-elle pas aux joies indicibles du paradis?

Alors, Moïse demanda subitement à son frère :

— Combien penses-tu avoir encore d'années à vivre?

— Une vingtaine, probablement, répondit Aaron sans comprendre pourquoi cette question lui était posée.

— Beaucoup moins, dit Moïse tristement.

— Quinze peut-être, répliqua Aaron.

— Beaucoup moins, mon frère!

— Alors dix...

— Moins encore!

— Cinq...

— Moins encore!

Aaron commença à deviner le terrible secret et l'émotion qui précède la mort s'empara de son âme.

— Mon cher frère, reprit Moïse, si Dieu

t'informait que tu dois mourir dans cent ans, que dirais-tu?

— Je dirais que Dieu est grand et juste.

— Et s'il t'informait que tu dois mourir à l'instant même?

— Je dirais, répondit Aaron, avec sérénité, que l'Éternel est juste et qu'il me veut du bien.

— Alors suis-moi, frère.

Et Moïse prit la main d'Aaron.

Ils gravirent une haute montagne. Arrivés au sommet, une profonde caverne s'ouvrit devant eux.

Dans cette caverne se trouvait un cercueil.

Aaron s'étendit dans la bière et attendit la mort.

— Quelle tristesse! s'écria Moïse en retenant ses larmes. Lorsque notre sœur mourut, nous étions deux auprès d'elle. Je suis près de toi à ton heure dernière. Qui m'assistera à ma mort?

Une voix lui répondit du ciel :

— L'Éternel !

Alors Moïse baisa le front du mourant et commença à le dévêtir.

Et à mesure que le corps d'Aaron apparaissait, un nuage merveilleux l'enveloppait.

Un silence se fit. Aaron semblait tombé dans un paisible sommeil.

Moïse sortit de la caverne et la ferma d'une grosse pierre.

— Que sens-tu, frère? demanda-t-il, en bouchant les ouvertures de l'entrée.

— Je sens qu'un nuage léger m'entoure.

Moïse continua son ouvrage. Lorsqu'il l'eût terminé, il demanda de nouveau :

— Que sens-tu, Aaron?

— Je sens qu'un nuage me remplit d'un délice céleste.

— Et maintenant? demanda Moïse au bout d'un instant.

Une voix à peine perceptible lui répondit :

— Je me sens bien, très bien...

Et Moïse vit l'âme de son frère monter au ciel.

— Heureux es-tu! lui cria-t-il. O, si ma mort pouvait être semblable à la tienne! »

LES BIENFAITS DE TOLSTOÏ

« Au printemps 1905, nous raconte un médecin de nos amis, nous nous installâmes, ma famille et moi, à quatre kilomètres de Iasnaïa-Poliana, dans une ferme appartenant à Mme Tatiana Soukhotina. Nous avions pour voisine une aimable vieille femme Mme Sch... qui descendait de la famille seigneuriale du lieu. Alors qu'elle était maîtresse d'école, la lecture des œuvres de Tolstoï l'avait bouleversée. Elle avait renoncé subitement à son existence facile pour vivre de la dure vie du moujik. Littéralement, elle gagne son pain à la sueur de son front.

Mme Sch... habite une chaumière minus-

cule, près de la ferme; deux vaches et un jardin potager lui fournissent sa nourriture. En été, certains membres de sa famille viennent villégiaturer dans les environs, mais tout l'hiver la vieille dame reste seule avec son ouvrière et son malheureux chien Chavotchka. La pauvre bête, qui eut les deux pattes de devant gelées, lui est tellement attachée qu'elle refuse de manger et se couche sur la route lorsque Mme Sch... se rend à Iasnaïa-Poliana. Elle attend ainsi son retour pendant plusieurs heures, la tête tournée du côté où sa maîtresse doit réapparaître.

Les paysans de l'endroit ne comprennent ni Mme Sch... ni la mission qu'elle a assumée, car la plupart sont corrompus par le voisinage de la ville et les gains faciles que leur procurent les hôtes d'été des villas, mais la vieille dame ne souffre pas de cette incompréhension.

— Ah! que je suis heureuse, répétait-elle souvent! Ce coin de terre est pour moi le paradis.

Tolstoï qui éprouve pour elle une profonde et sincère affection lui rend souvent visite. Leurs rencontres sont touchantes.

— Hé bien ! nous mourons, Mme Sch... ? s'écrie-t-il joyeusement en arrivant.

— Nous mourons, mon ami, répond-elle avec la même gaieté.

— En êtes-vous contente ?...

— Oui...

Et les deux vieillards satisfaits ont un petit rire heureux.

— Regardez donc ce qu'il m'a apporté aujourd'hui, nous dit-elle en nous montrant un vêtement de laine tricoté. Il m'a dit : « Vous devez avoir froid ; j'ai deux de ces vêtements, je vous en ai apporté un. Il est tout neuf. » J'ai été surprise de voir qu'il était tout rapiécé : on ne lui aura sans doute pas donné celui qu'il voulait m'offrir.

Il ne se passait presque pas de semaines que Tolstoï ne vînt à la ferme, tantôt à cheval, tantôt à pied. Il s'asseyait un instant, échangeait quelques mots avec nous et repartait.

— Écoutez donc ce qui m'est arrivé, nous dit-il un après-midi, chez M[me] Sch... Ce matin deux femmes sont venues me trouver. Elles me racontent que leurs maris sont à la guerre et qu'elles et leurs enfants vivent dans le plus extrême dénuement. Point de vache ni chez l'une ni chez l'autre. Je les questionne, leur donne quelque argent et leur promets de passer chez elles un jour prochain. Dès qu'elles furent parties, survint un moujik qui les connaît bien toutes deux. Je l'interroge. Elles ne m'avaient pas menti : ni l'une ni l'autre n'avait de vaches. Mais le pire est que l'une a huit enfants en bas âge et l'autre trois. Je demandai au paysan de me ramener la première, afin que je lui remette incontinent une trentaine de roubles. Il faut vous dire que j'ai reçu dernièrement, d'un groupe de Russes habitant Shanghaï, une somme de 400 roubles que les donateurs m'ont prié de départir aux familles ruinées par la guerre. De cet envoi, il me restait environ trente roubles. Pour ne pas exciter

l'envie de celle que je ne pouvais secourir, je recommandai au paysan de ne faire venir que la mère des huit enfants. Mais il ne me comprit sans doute pas, car il me ramena les deux pauvresses. Mon embarras fut grand à la pensée que j'allais mécontenter une de ces malheureuses. Je remis néanmoins les trente roubles à celle à qui je les avais destinés et j'adjurai l'autre de ne pas envier sa compagne. Savez-vous ce qu'elle me répondit? (En disant ces mots la voix de Tolstoï s'altéra et ses yeux se remplirent de larmes.) « Que dis-tu là, Léon Nicolaïéwitch? L'envier? Loin de moi cette pensée... Ce que tu viens de faire est très juste. Elle a plus besoin d'être secourue que moi. Lorsqu'elle aura du lait, elle en donnera à mes enfants. Nous te remercions, toutes les deux, de tout notre cœur. »

Il faut connaître leur misère pour comprendre la beauté de cette réponse, conclut Tolstoï, profondément ému.

*
* *

Chacune des visites qu'il nous faisait, à Ovsiannikovo, apportait une clarté dans notre intérieur.

Un jour qu'il prenait congé de nous, il fit de la main un signe d'adieu à notre bébé, une enfant de neuf mois, que notre vie solitaire avait rendue un peu sauvage. La petite fille regarda le comte de ses grands yeux étonnés, ouvrit gaîment sa bouche rose et, de joie probablement, elle y porta son pied.

— Je ne puis déjà plus en faire autant, s'écria Tolstoï dans un éclat de rire.

Puis il sauta en selle avec la légèreté d'un jeune cavalier et disparut au galop de sa monture. »

LA VIE ET LA MORT

C'était en 1904. Tolstoï, alors malade, écrivit les lignes suivantes en réponse aux centaines de personnes qui lui adressaient chaque jour des lettres de tous les coins du pays, pour s'informer de sa santé. Il était sous l'impression d'événements pénibles et cette courte épître dépeint l'état d'âme et les sentiments complexes qui agitaient alors le grand écrivain.

« J'ai reçu votre lettre et suis heureux de pouvoir y répondre. Une longue expérience, plutôt que le raisonnement, m'a convaincu de la spiritualité de la vie humaine. L'homme est esprit, et il est une parcelle de

Dieu, contenue en des limites définies que nous appelons matière; mais la vie de l'esprit n'est sujette à aucune mutilation, et encore moins à la souffrance. Elle croît toujours régulièrement, en élargissant les bornes qui l'enserrent. Toutefois c'est le propre de l'homme de tomber dans l'erreur et de croire que l'essence de la vie se trouve dans les frontières qui la limitent, c'est-à-dire dans la matière. Victimes de cette erreur, nous considérons les souffrances corporelles et surtout la maladie et la mort, comme un malheur, alors que ces souffrances (aussi inévitables que la mort) anéantissent les murailles qui emprisonnent notre esprit, et, en détruisant la séduction de la matière, nous ramènent à une meilleure conception de la vie : elles nous montrent que nous sommes des êtres spirituels et non matériels. Plus la souffrance physique est forte, plus la souffrance qui nous paraît suprême, la mort, est proche, plus l'homme s'affranchit facilement des séductions de la vie terrestr

et mieux il reconnaît qu'il est esprit. A vrai dire, ce sentiment ne lui donne pas les plaisirs violents de la vie animale; mais, en revanche, il ressent une liberté complète, la certitude de son invulnérabilité, de son indestructibilité, il sent qu'il est un avec Dieu, principe et essence de tout. Alors la mort n'est plus redoutable, ce n'est plus que l'affranchissement et la résurrection; celui qui a éprouvé ces sentiments ne les changerait pas pour n'importe quel plaisir matériel. Je puis le dire, car j'ai éprouvé cela avec une force extraordinaire pendant ma maladie.

« Sitôt guéri, deux sentiments opposés m'envahirent. L'un, la joie de l'animal qui revient à la vie; l'autre, le regret de l'être spirituel et l'amoindrissement de la conscience, si complète pendant la maladie. Mais malgré toutes les sensations de la vie transitoire recommencée avec une énergie nouvelle, dès la convalescence, je crois, je sais que la maladie a été pour moi un bien

suprême. Elle m'a donné ce que ni mes raisonnements, ni ceux des autres n'avaient pu me donner, et ce qu'elle m'a apporté, je ne le perdrai jamais, je l'aurai toujours avec moi. Ce n'est pas en vain que la sagesse populaire dit à propos des maladies, des incendies, de tout ce qui est indépendant de la volonté humaine : « Le Seigneur nous a visités. »

« Il n'y a rien de pire, sous le rapport de l'acquisition du vrai bonheur, que ce que les gens se souhaitent à eux et aux autres, c'est-à-dire la richesse, la santé, la gloire.

« Dieu veuille que vous compreniez tous les bienfaits de la souffrance et de l'approche de l'inévitable mort. Je reconnais que pour cela il est indispensable de croire en son essence spirituelle, parcelle de Dieu, qui n'est sujette à nulle transformation, à nul amoindrissement, et encore moins à la souffrance et à l'anéantissement. Mais d'après votre lettre, j'ai des raisons de penser que

vous partagez cette croyance; sinon vous y viendrez.

« Que Dieu garde vos âmes plus encore que vos corps ! »

QUE VOS DESCENDANTS NE VOUS RESSEMBLENT PAS

Dans les premiers jours de janvier 1908, une société choisie d'écrivains et d'artistes se trouvait réunie à la table de Tolstoï. De toutes parts on lui présentait des vœux formés pour sa santé et son bonheur. Le comte souriait et remerciait.

— Et vous, Léon Nicolaïéwitch, lui demanda un des invités, que souhaitez-vous à la société russe à l'occasion de la nouvelle année?

Tolstoï réfléchit un instant, puis, en guise de réponse, conta la légende suivante :

« Une fois, un savant s'approcha d'un sage et lui demanda sa bénédiction.

— Écoute, répondit le sage. Un pèlerin avait erré longtemps dans le désert. Il souffrait de la faim, de la soif et de la fatigue. Un jour, il aperçut un arbre qui portait de gros fruits bien mûrs. Sous l'arbre jasait un ruisseau limpide ; la fraîcheur était délicieuse. Le pèlerin, harassé, assouvit sa faim en mangeant de ces fruits, étancha sa soif en buvant de l'eau, et se délassa à l'ombre de l'arbre. Lorsqu'il se sentit réconforté, il se leva, et, avant de partir, parla ainsi à l'arbre : — « Que puis-je te souhaiter? Que tes fruits soient savoureux! Ils le sont. Que ton ombre soit fraîche? Elle l'est. Qu'un ruisseau d'eau limpide coule à tes pieds? Il en coule un. Voici ce que je te souhaiterai : Que tes rejetons soient pareils à toi! »

Je te dirai la même chose, mon savant ami, continua le sage. Quelle bénédiction puis-je te donner? Que tu sois célèbre dans les sciences? Tu l'es. Te souhaiter des hon-

neurs? Tu en es comblé! La richesse? Tu possèdes de grands biens. Une famille nombreuse? Tu as le bonheur d'en avoir une. Mon vœu est donc que tous tes descendants te ressemblent. »

— A nos contemporains prêchant l'assassinat et la violence, ajouta le comte, je ne puis, à l'occasion du nouvel an, que présenter un souhait contraire : « Que vos descendants ne vous ressemblent pas! Dieu les en garde! »

L'ANNIVERSAIRE DE TOLSTOÏ

Le jour où il eût 80 ans, le 28 août 1908, Tolstoï se leva radieux. Durant toute la matinée, il rit et plaisanta. Puis, il parla de sa vie passée.

— Quand j'étais jeune, je me disais : « Est-il possible que j'atteigne ma quatre-vingtième année? » Il me semblait alors que je serais un vieillard caduc, édenté, qui saurait tout ce qu'un homme peut savoir. Aujourd'hui, j'ai 80 ans et je sens que la vérité commence à peine à luire pour moi. Il me faudrait chercher encore bien longtemps et progresser sans cesse, peut-être me faudrait-il encore vivre 80 ans pour savoir ce que je voudrais connaître.

Le soir, comme d'habitude, le maître parla de l'Évangile.

— Jadis, nous dit-il, certains passages me paraissaient obscurs. « Aimez Dieu et votre prochain ! » Quel Dieu? le Dieu personnel? Mais comment puis-je l'aimer, je ne le connais pas. Aujourd'hui ces paroles sont si claires pour moi que je suis étonné de ne pas les avoir comprises plus tôt. Le Dieu qu'il faut aimer n'est pas un Dieu extérieur à nous, c'est celui qui se trouve en notre cœur, dans le cœur des hommes et des animaux, dans le monde entier. Lorsque nous aimerons ce Dieu, nous aimerons notre prochain et tout l'univers. D'autres phrases de l'Évangile me parurent non moins étranges. Ainsi : « Aime ceux qui te haïssent ». Comment puis-je aimer un homme capable de haïr? Ne dois-je pas plutôt me détourner de lui? Sans doute, mais pas du Dieu qui est en lui, en moi, en tous. Je ne dois me détourner que du Dieu mauvais qui est dans son âme. On dit encore : « L'homme porte en son cœur une parcelle

divine. » C'est comprendre imparfaitement la divinité. Dieu est en moi, comme il se trouve dans la bête, le végétal, la pierre, partout et en toutes choses. Comment peut-on dire qu'on porte en soi une parcelle de Dieu? Veut-on partager en menus fragments Celui qui est infini, incompréhensible, incommensurable, Celui que nous reconnaissons pour Dieu?

Après un moment de silence, Tolstoï continua :

— Une vie purement spirituelle, constante et concentrée, est aussi impossible à mener qu'une vie uniquement physique. La nuit est nécessaire pour révéler le jour. L'âme autant que le corps a besoin de repos. Puis-je à 80 ans travailler sans me fatiguer? J'ai besoin de repos : je me promène, j'observe et je cause... Mais combien d'anniversaires encore me sera-t-il donné de fêter parmi vous!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	v
Iasnaïa-Poliana	1
Nicolas Palkine	7
Les Rats	13
Tolstoï malade	21
Le Moustique	27
L'Agent de police	35
Les Tempérants	39
Les Collaborateurs de Tolstoï	45
Constantin le Bienheureux	51
Les Pédagogues	61
Une Larme	69
Le Hangar d'une Veuve	75
Le Jugement	79

Pages
« Je ne veux pas qu'on touche a Tolstoï. » 83
Tolstoï et Gorky. 87
Tolstoï et Tchekof. 91
Tolstoï et Souvorine. 93
Tolstoï et Rosanof. 101
Tolstoï et ses Enfants. 105
Tolstoï et l'Art populaire. 113
Une Lecture chez Tolstoï 119
Les deux Vieillards 127
L'Escorte imprévue. 135
Le Buste de Tolstoï 139
Le Laquais. 143
Le Médecin-Major. 147
Une Pensée de Marc-Aurèle. 151
L'Amour du Prochain. 153
En rentrant le Regain. 157
Le Duel 167
Tolstoï intime. 173
A la Gare de Toula 175
L'Ermite. 177
La Légende du Riche. 181
L'Espion 187
Le Tzar Martyr 199
Souvenirs d'un Juge militaire 209
Souvenirs d'un Paysan 223
Le Noyer. 243
Les Lettres. 247

Pages

Les Délices de la Mort 251

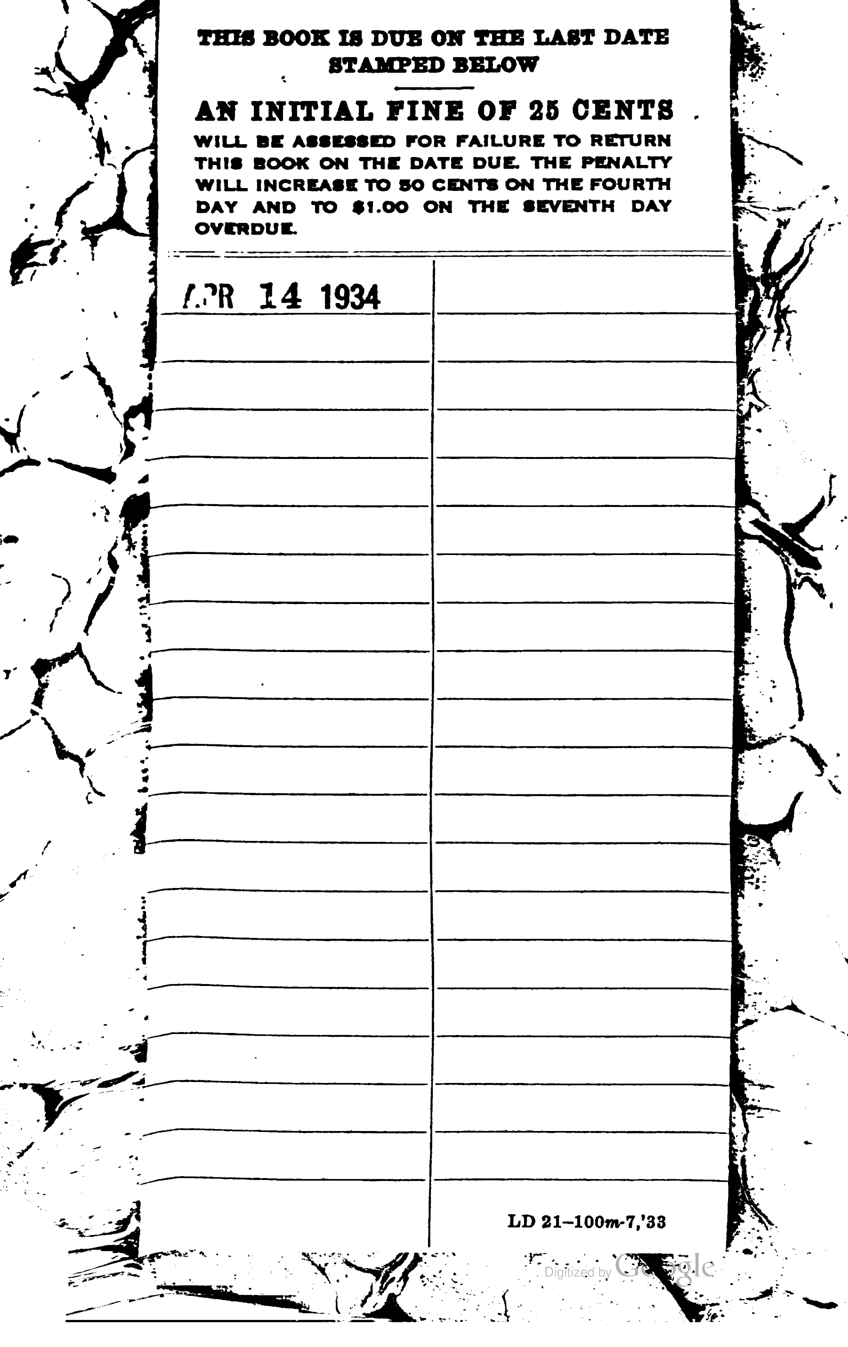
Les Bienfaits de Tolstoï. 257

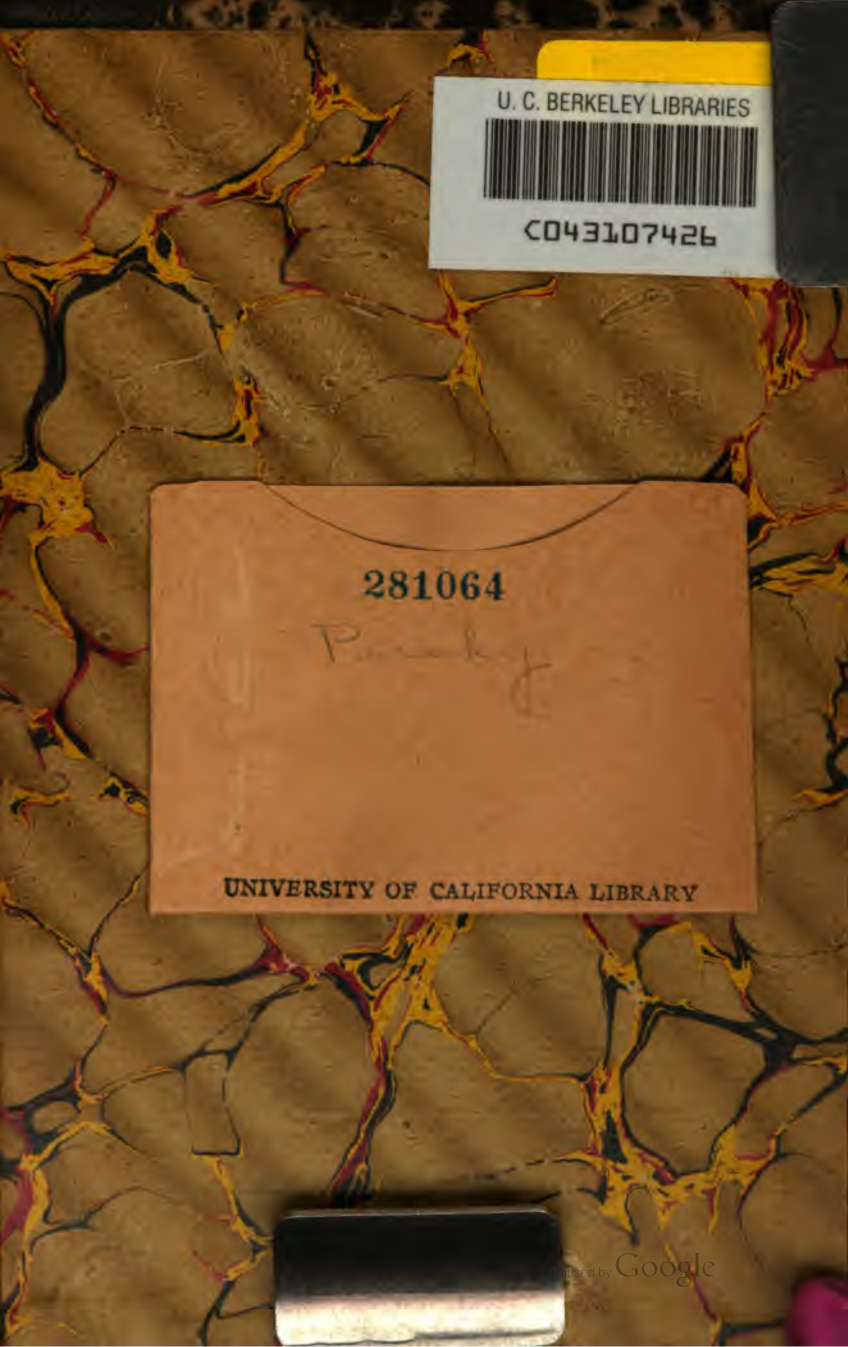
La Vie et la Mort 263

« Que vos Descendants ne vous ressemblent pas!!! » 269

L'Anniversaire de Tolstoï 273

Paris. — Typ Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 2251




U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043107426
281064
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

